

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

L'ACTION PAROISSIALE DES PÈRES JÉSUITES DE LA
PAROISSE DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION DE
MONTRÉAL (1909-1939)

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN HISTOIRE

PAR
FRÉDÉRIC BOUTIN

FÉVRIER 2008

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Je souhaite d'abord exprimer ma profonde reconnaissance à Dominique Marquis, ma directrice, pour m'avoir guidé avec rigueur.

Merci à Catherine Chevalier pour ses conseils en matière de révision linguistique.

Je remercie mes parents, Hélène et Renald pour leur aide technique et morale lors de mes séjours de rédaction à Saint-Lambert-de-Lauzon.

Merci à Anik, pour sa présence, sa patience et son réconfort.

TABLE DES MATIÈRES

LISTE DES FIGURES.....	v
RÉSUMÉ.....	vi
INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE I.....	4
1.1 Bilan historiographique.....	4
1.1.1 L'Église et la société québécoise (1900-1950).....	5
1.1.2 La société paroissiale urbaine.....	10
1.1.3 L'Église et l'imprimé.....	14
1.2 Problématique.....	22
1.2.1 Structurer le discours social.....	23
1.2.2 Freiner la désintégration de la paroisse comme système normatif.....	24
1.3 Méthodologie.....	24
CHAPITRE II	
ÊTRE PARTOUT : <i>L'ACTION PAROISSIALE</i> ET SON RÉSEAU.....	27
2.1 L'évolution du bulletin.....	27
2.2 La distribution.....	31
2.3 Développement du réseau.....	32
2.4 Le tirage.....	33

2.5 Les artisans et les créateurs.....	34
2.6 Le financement.....	36
2.6.1 La publicité.....	36
2.6.2 Les abonnements.....	40
2.6.3 Les activités de financement.....	42
2.7 Conclusion.....	42

CHAPTIRE III

AVOIR L'ŒIL SUR TOUT : LA SECTION LOCALE.....	43
---	----

3.1 Animer la vie religieuse et sociale de la paroisse.....	44
3.2 Asseoir l'autorité des pères.....	54
3.3 Conclusion.....	62

CHAPITRE IV

AVOIR RÉPONSE À TOUT : LA SECTION COMMUNE.....	63
--	----

4.1 L'Église et le religieux.....	66
4.2 La sphère privée.....	79
4.3 Le domaine public.....	89
4.3.1 Être ouvrier.....	90
4.3.2 Être moderne (ou ne pas l'être).....	94
4.3.3 Être Canadien français.....	98
4.4 Conclusion.....	103

CONCLUSION.....	104
-----------------	-----

BIBLIOGRAPHIE.....	109
--------------------	-----

LISTE DES FIGURES

Figure

2.1	<i>Le Bulletin paroissial</i> (décembre 1912).....	29
4.1	<i>L'Action paroissiale</i> (décembre 1932).....	64
4.2	<i>Le Bulletin paroissial</i> (décembre 1912).....	65

RÉSUMÉ

En 1909, les jésuites de la paroisse de l'Immaculée-Conception de Montréal fondent un bulletin paroissial, *L'Action paroissiale*. À la demande de curés de paroisses voisines, les jésuites mettent sur pied un réseau qui procurera un bulletin mensuel à de nombreuses paroisses du diocèse de Montréal et de ses environs. Divisée en deux sections, l'une propre à chaque paroisse et l'autre commune à toutes, *L'Action paroissiale* est à la fois un outil d'information sur la vie paroissiale (horaire des messes, baptêmes, mariages, petites annonces, publicités, etc.) et un organe de propagande visant l'édification morale du lecteur. En considérant sa grande diffusion dans les milieux populaires, *L'Action paroissiale* permet d'aborder les questions de l'influence des élites religieuses sur la culture populaire et de la capacité d'adaptation de ces mêmes élites face à cette culture. Ce mémoire présente les résultats de l'analyse des bulletins de *L'Action paroissiale* tirés d'un corpus s'étalant sur trois décennies, de 1909 à 1939. Cette étude cherche à identifier les caractéristiques des bulletins paroissiaux (forme et contenu), afin d'établir leur rôle spécifique parmi le vaste arsenal de propagande déployé par l'Église. Plus particulièrement, ce mémoire veut démontrer que les bulletins de *L'Action paroissiale* ont eu deux fonctions : ils ont été conçus pour freiner la désintégration de la paroisse comme système normatif et ils se sont inscrits dans la stratégie visant à structurer le discours social auprès de la classe ouvrière.

Mots-clés : Église, catholique, Montréal, Jésuite, Périodique, Paroisse

INTRODUCTION

Pendant la première moitié du XX^e siècle, la paroisse montréalaise de l'Immaculée-Conception est la plus vaste paroisse au Québec. Malgré les nombreux démembrements de son territoire, sa population se maintient au-dessus de 15 000 habitants, atteignant 18 351 en 1931.¹ Les paroissiens vivent dans une grande proximité sur un petit territoire : en 1931, la paroisse se traverse en moins de 12 minutes à pied.² Le curé partage le ministère de sa paroisse avec neuf pères à qui il confie chacun un quartier.³ Comme dans toutes les paroisses urbaines, l'encadrement des fidèles est une tâche difficile en raison de l'absence de frontières physiques avec les paroisses voisines, de la mobilité des individus et de la présence en ville d'une multitude de distractions et de lieux de sociabilité extérieurs au cadre paroissial.

La paroisse relève de la communauté jésuite, qui en a obtenu la direction en 1884 en échange de la permission d'y établir son scolasticat. Le scolasticat de l'Immaculée-Conception se développe durant la première moitié du XX^e siècle et obtient le statut de *collegium maximum* en 1917 et de faculté pontificale en 1932. Les paroissiens de l'Immaculée-Conception ont donc comme voisins les nombreux religieux et novices qui logent au scolasticat. En 1942, ils sont 225 religieux, soit 68 prêtres, 144 scolastiques et 13 frères coadjuteurs.⁴ Loin de rester emmurés dans leur établissement, les jésuites prennent part activement à la vie de leur paroisse.

¹ Jean Hamelin et Nicole Gagnon, *Histoire du catholicisme québécois, Le XX^e Siècle*, t.1 (1898-1940), Montréal, Boréal express, 1984, p. 260.

² Adélard Dugré, *La paroisse au Canada français*, Montréal, École sociale populaire, 1929, 183, p.22.

³ *La compagnie de Jésus au Canada, l'œuvre d'un siècle*, Montréal, Maison Provinciale, 1942, p.182.

⁴ *Ibid.*, p.184.

Membres d'une congrégation regroupant environ 26 000 individus dans le monde, dont 1041 au Canada, les jésuites de la paroisse de l'Immaculée-Conception sont les héritiers d'une longue tradition d'activisme religieux. Ils ont investi des champs importants de la culture, de l'éducation, des sciences et de l'apostolat. Ils mettent sur pied et animent différentes congrégations pieuses et des ligues dévouées au Sacré-Cœur, ils fondent les premières retraites fermées au Québec et leur rôle dans l'éducation de l'élite les rend indissociables de l'action et de la pensée nationalistes qui se forment au début du siècle, comme celle qui émerge de l'Association catholique de la jeunesse canadienne-française fondée en 1904.⁵ Surtout, les jésuites comprennent l'importance de l'imprimé et produisent une foule de tracts, de brochures et de livres pour assurer la présence du discours de l'Église dans la société.⁶

C'est dans ce contexte que les jésuites de la paroisse de l'Immaculée-Conception fondent un bulletin paroissial en 1909 distribué dans chaque foyer. Ce bulletin contient des renseignements sur la vie sociale et religieuse de la paroisse, ainsi que des textes au style vivant et populaire visant à édifier les lecteurs. D'abord conçu pour les paroissiens de l'Immaculée-Conception, le bulletin paroissial est adopté par des curés de paroisses voisines qui y voient une manière efficace de pallier les insuffisances de la prédication en milieu urbain. Les pères adaptent leur bulletin en le divisant en deux sections : une propre à chaque paroisse et une section commune. La popularité du *Bulletin paroissial*, nommé *L'Action paroissiale* à partir de 1932, est retentissante : en une quinzaine d'années, il est distribué dans la majorité des paroisses de Montréal et de ses environs, se retrouvant même à l'extérieur de la province.

Alors que l'Église utilise habituellement l'imprimé pour s'adresser à l'élite, *L'Action paroissiale* possède la particularité d'être distribuée directement dans tous les foyers des paroisses ouvrières. Plus qu'un simple outil d'information sur les activités paroissiales, la section locale sert de porte-voix aux pères jésuites qui viennent rappeler aux paroissiens

⁵ Jean-Marie Archambault, «Les Jésuites et la reconnaissance internationale de Montréal», *La Presse*, jeudi 14 mai 1992, p. A7.

⁶ Simone Vannucci, *Rôle structurant de la Compagnie de Jésus sur la littérature et l'édition au Québec (1930-1960)*, Thèse Ph.D. (littérature), Université de Sherbrooke, 2005, 362p.

qu'ils ont l'œil sur eux. Quant à la section commune, elle contient des textes éditoriaux et de courts textes littéraires qui traitent de tous les sujets pouvant concerner un catholique issu du milieu ouvrier. Les jésuites profitent donc de l'alphabétisation des classes ouvrières pour prolonger la prédication du curé jusque dans la vie privée de leurs ouailles. Premier lien écrit entre les autorités religieuses et les paroissiens, le bulletin est une source privilégiée pour aborder les questions de la relation entre l'élite religieuse et la culture populaire.

Cette étude cherche donc à mieux comprendre la place des bulletins de *L'Action paroissiale* parmi le vaste arsenal de propagande produit par l'Église. Après avoir situé notre recherche dans l'historiographie de l'Église catholique au Québec et avoir déterminé les balises de la problématique, nous nous pencherons sur les aspects matériels entourant la conception et la production du bulletin paroissial. Le troisième chapitre sera consacré à l'étude de la section locale et finalement, le quatrième chapitre portera sur l'analyse de la section commune.

CHAPITRE I

1.1 Bilan historiographique

La présence marquée de l'Église au Québec, autant dans le paysage que dans les institutions et les pratiques culturelles, a suscité de nombreuses réflexions et a permis la production d'une historiographie très riche. Depuis les années 1980, cette historiographie est dominée par une tendance de «retour du balancier». Les historiens et autres chercheurs qui se sont intéressés à l'Église québécoise ne cachent pas leur intention de nuancer les interprétations anticléricales qui se sont imposées depuis les années 1950.¹ Ces interprétations réagissaient à une tradition complaisante à l'égard de l'Église et accusaient cette dernière d'avoir maintenu la société québécoise dans une «grande noirceur» et d'avoir été la cause de son «retard». Sans nier l'importance de l'Église catholique dans la société québécoise, on a abandonné le mythe d'une Église toute-puissante exerçant une telle hégémonie idéologique que tout discours discordant était impossible. L'historiographie plus récente remet également en question l'idée d'une collusion entre les pouvoirs politiques et l'Église. Au contraire, la relation entre les deux s'avère souvent tendue et surtout, ce n'est pas toujours l'Église qui fait plier les élites politiques. Les travaux montrent également qu'en dépit de son discours conservateur et passéiste, l'Église vit une période intense où elle cherche à s'adapter à la réalité de la société québécoise qui s'urbanise et s'industrialise. Plusieurs approches ont été adoptées et offrent aujourd'hui une image plus nuancée du rôle de l'Église catholique au Québec.

¹ Lucia Ferretti, «L'Église de Montréal (1900-1950) dans les mémoires et les thèses depuis 1980», *S.C.H.E.C. Études d'histoire religieuse*, 59, 1993, pp.105-123.

1.1.1 L'Église et la société québécoise (1900-1950)

Ces tendances historiographiques ont été constatées par Lucia Ferretti en 1993. Dans un article intitulé «L'Église de Montréal dans les mémoires et les thèses depuis 1980 (1900-1950)», elle fait le bilan de la quarantaine de travaux portant sur l'Église montréalaise et produits par les étudiants des cycles supérieurs. Elle constate que les notions de «grande noirceur» et de «retard» ont été remplacées par une histoire «perçue comme une évolution scandée à chaque époque d'avancées et de reculs». ² Dans l'ensemble, les étudiants ont davantage cherché les tensions internes et externes et ont contribué à faire tomber de nombreuses idées préconçues. Par exemple, le mémoire de Gaston Desjardins portant sur l'éducation sexuelle montre que l'Église a su évoluer en ajoutant une réflexion scientifique à son discours. ³ De nouvelles approches ont également établi que du point de vue doctrinal, le discours de l'Église était plus complexe et diversifié et qu'il était traversé par des tensions idéologiques internes. ⁴ Ferretti constate qu'il y a toutefois peu de travaux adoptant une approche socioculturelle qui, par exemple, s'intéresseraient à la relation entre le clergé et le paroissien. Pourtant, elle nous assure que les sources ne manquent pas et qu'elle-même fut amenée à repenser le schéma du contrôle social et de l'endoctrinement pour lui préférer la notion d'interaction mutuelle. Parmi les sources disponibles pour ce type d'étude, elle suggère d'ailleurs d'étudier la littérature pieuse contenue dans les bulletins paroissiaux. ⁵

Dans leur synthèse sur l'histoire du catholicisme québécois au XX^e siècle, ⁶ Jean Hamelin et Nicole Gagnon présentent une Église qui, dès le début du siècle, doit faire face à une société en mutation. Le développement d'une société de masse, urbaine et industrielle, inquiète

² *Ibid.*, p.105.

³ Gaston Desjardins, *La pédagogie du sexe : un aspect du discours catholique sur la sexualité au Québec (1930-1960)*, M.A.(Histoire), Université du Québec à Montréal, 1985, 156p.

⁴ À ce sujet, voir: Richard Martin, *La Revue dominicaine des années 1930. Une version de la pensée sociale*, M.A.(Histoire), Université d'Ottawa, 1983, 183p.; Clinton Archibald, *Un Québec corporatiste? Corporatisme et néo-corporatisme: du passage d'une idéologie corporatiste sociale à une idéologie corporatiste politique*, Hull, Asticou, 1984, 429 p.; Robert Arcand, *Les catholiques du Québec et le fascisme italien (1929-1939)*, M.A.(Histoire), Université de Sherbrooke, 1986, 195p.

⁵ Lucia Ferretti, «L'Église de Montréal (1900-1950) dans les mémoires et les thèses depuis 1980», *S.C.H.E.C., Études d'histoire religieuse*, 59, 1993, p.108.

⁶ Jean Hamelin et Nicole Gagnon, *Histoire du catholicisme québécois, Le XX^e siècle*, t.1 (1898-1940), Montréal, Boréal express, 1984, 513p.

l'élite religieuse. Cette dernière est convaincue qu'une invasion des forces du mal, ayant à sa tête «la juiverie, la franc-maçonnerie et le socialisme», est en train de ruiner le socle de la civilisation chrétienne. La présence de l'empire du Malin se manifeste par le relâchement des mœurs, la diffusion des valeurs matérialistes et l'américanisation de la culture.⁷

Selon Hamelin et Gagnon, l'Église s'avère d'abord tout à fait inadaptée à ces changements sociaux.⁸ Cantonné dans ses positions passéistes et ses méthodes scolastiques, le clergé souffre également d'une formation souvent européenne qui l'éloigne des problèmes locaux. L'immigration d'un nombre important de religieux français contribue à ce problème d'acculturation. Les auteurs soulignent cependant qu'à partir de la Première Guerre mondiale, l'Église adopte de nouveaux comportements. Par exemple, ils notent une diminution des mandements et des interdits publics contre la presse.⁹ Parallèlement à cet assouplissement, l'Église fait preuve d'un resserrement moral et d'une volonté d'encadrer plus efficacement les fidèles.¹⁰ L'école, la paroisse et le foyer deviennent les voies privilégiées pour s'immiscer dans la société. Les auteurs ne nous disent toutefois pas si ces mesures ont été accompagnées d'une recrudescence de la pratique religieuse. Tout ce qui concerne la religiosité populaire et l'univers symbolique propre au catholicisme est d'ailleurs absent de cette synthèse.

Parmi les seuls à s'être intéressés, un tant soit peu, aux bulletins paroissiaux, Hamelin et Gagnon les présentent comme une des solutions mises en place pour s'adapter aux mutations de la société. Créés spécifiquement pour la paroisse urbaine, les bulletins paroissiaux devaient contribuer à renforcer le sentiment d'appartenance à la paroisse, à concurrencer les «lectures frivoles» et à «prolonger la pastorale directement dans le foyer».¹¹ Dès sa fondation, en novembre 1909, le *Bulletin paroissial de l'Immaculée-Conception* se distinguait par la présence de «véritables cours d'instruction religieuse et morale» rédigés par le jésuite Louis Boncompain. C'est toutefois à partir de 1911 que le bulletin des pères

⁷ *Ibid.*, p. 177 à 185.

⁸ *Ibid.*, p. 178 et 185-186.

⁹ *Ibid.*, p. 178.

¹⁰ *Ibid.*, p. 186 et p. 192 et suivantes.

¹¹ *Ibid.*, p. 213.

jésuites de l'Immaculée-Conception sera utilisé par d'autres paroisses. On apprend que les jésuites s'étaient inspirés de l'Action populaire de Reims qui publiait *Peuple de France*. Sans nous fournir plus d'explications, les auteurs affirment que la popularité des bulletins aurait commencé à diminuer au cours des années 1920. Cette affirmation mérite d'être nuancée puisque la consultation de *La presse québécoise, des origines à nos jours*, ne révèle aucun ralentissement significatif du développement du réseau des bulletins paroissiaux des pères jésuites durant ces années.¹² De plus, Hamelin et Gagnon ne s'intéressent pas au contenu des bulletins paroissiaux.¹³

Dans sa synthèse *Brève histoire de l'Église catholique au Québec*, publiée en 1999, Lucia Ferretti continue de réévaluer la contribution de l'Église catholique à la culture québécoise.¹⁴ En s'intéressant à la pratique religieuse et aux manifestations populaires de la piété, elle comble aussi certaines lacunes décelées dans l'ouvrage de Jean Hamelin et Nicole Gagnon. Selon l'interprétation de Ferretti, la pratique religieuse n'en est pas seulement une de conformité, mais est une conséquence d'une piété sincère et intense. L'Église réussit au cours de la première moitié du XX^e siècle à «mobiliser les masses et à donner d'elle-même une image de grandeur et de puissance».¹⁵ Le discours de l'Église est peut-être tourné vers le passé, mais l'efficacité avec laquelle l'Église répond aux changements sociaux est une preuve qu'elle a su s'adapter.

Raymond Lemieux et Jean-Paul Montminy, dans *Le catholicisme québécois*,¹⁶ reprochent aux historiens anticléricaux d'avoir reproduit l'attitude qu'ils dénonçaient à propos des historiens complaisants à l'égard de l'Église. Comme les historiens qui interprétaient l'histoire de la Nouvelle-France telle une grande épopée mystique, ils ont mythifié l'Église en exagérant sa puissance. Selon Lemieux et Montminy, le catholicisme québécois n'est pas une simple idéologie ou une religion, mais une matrice culturelle. «C'est-à-dire, l'effet d'un

¹² Jean Hamelin et André Beaulieu, *La presse québécoise, des origines à nos jours*, vol. 4 à 6, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1973.

¹³ *Ibid.*, p.213.

¹⁴ Lucia Ferretti, *Brève histoire de l'Église catholique au Québec*, Montréal, Boréal, 1999, 208p.

¹⁵ *Ibid.*, p.115.

¹⁶ Raymond Lemieux et Jean-Paul Montminy, *Le catholicisme québécois*, Sainte-Foy, Les Éditions de l'IQRC, 2000, 148p.

certain mode de pensée dans les rapports sociaux vécus par la communauté (politique, national, scientifique ou autre) qui fait de ce mode de pensée un cadre obligé de référence identitaire.»¹⁷ Ce cadre général, qui établit un rapport entre l'identité culturelle canadienne-française et la religion catholique, se serait construit «en regard d'une altérité» face à la présence des protestants anglophones. Afin d'illustrer cette idée, les auteurs donnent l'exemple de Louis-Joseph Papineau, reconnu pour son agnosticisme et son anti-cléricalisme, qui n'hésita pas à envoyer son fils se faire éduquer chez les jésuites parce qu'il reconnaissait l'importance culturelle du catholicisme. L'Église aurait su tirer parti de ce jeu identitaire en apprenant «à se penser elle-même comme une référence déterminante, à la fois forcée et heureuse de se compromettre au service du peuple qu'elle encadre».¹⁸ La période où Montminy et Lemieux identifient le «triomphe» de l'Église catholique coïncide avec la modernisation de la société. L'urbanisation, la montée d'une nouvelle bourgeoisie nationale, l'industrialisation et la société de masse, en apportant une concurrence idéologique à l'Église, la poussèrent à durcir son discours. Sans nier que l'Église ait pu profiter de sa mainmise sur certaines institutions pour accroître son influence, Lemieux et Montminy doutent cependant de sa capacité réelle d'encadrer la population en milieu urbain en raison de la présence de modèles étrangers, de la mobilité des paroissiens et de discours concurrents. La conception d'une Église ayant une emprise sur les consciences relèverait également du mythe. L'orthodoxie du discours et l'intensité de la propagande ne peuvent, selon Lemieux et Montminy, nous renseigner sur le comportement réel de la population et encore moins nous donner accès à son for intérieur. Au contraire, le zèle des moralistes pourrait aussi bien être interprété comme une marque de désolation et de manque de contrôle. Ils émettent l'hypothèse que la proximité des paroissiens dans la société paroissiale pourrait être un élément beaucoup plus efficace pour prévenir les comportements déviants que l'imprégnation de la morale chrétienne.¹⁹ Ils proposent donc de faire une distinction entre une Église au discours réactionnaire triomphant et une religion identitaire de conformité plus que de conviction. À l'instar de celui de Ferretti, cet ouvrage est porteur d'une approche prometteuse pour lier l'Église et la culture populaire.

¹⁷ *Ibid.*, p.17.

¹⁸ *Ibid.*, p.18.

¹⁹ *Ibid.*, p.34.

Dans sa synthèse sur l'histoire des idéologies au Québec²⁰, Fernande Roy insiste sur la présence et la vitalité de l'idéologie libérale au début du XX^e siècle. Selon son interprétation, la cléricatisation de la société québécoise durant les années 1920 est une conséquence de l'action catholique qui cherchait justement à adapter son discours et ses pratiques à la réalité. L'action catholique a pour but la restauration du christianisme dans la société industrielle. Pour atteindre cet objectif, l'Église applique de nouvelles stratégies, dont la diffusion, surtout pour l'élite, de tracts, de brochures, de périodiques et de journaux dans lesquels est formulée une réponse catholique à tous les problèmes de la société moderne.²¹ Pour les masses ouvrières, l'Église se serait plutôt investie directement sur le terrain, par le biais des services, des œuvres de charité et du syndicalisme. Pourtant, la popularité des bulletins paroissiaux prouve que l'Église n'a pas hésité à utiliser ses presses pour intervenir auprès des masses. Roy note également que l'Église essaie de contenir les ouvriers en prônant la soumission à l'autorité et l'acceptation de son sort.

Ces différentes synthèses démontrent que malgré leurs oppositions, les interprétations complaisantes et anticléricales se rapprochaient en distinguant mal l'image triomphante et unitaire que l'Église projetait d'elle-même d'une réalité beaucoup plus complexe. On constate que le recul et la multiplication des approches ont permis un renouvellement de l'historiographie de l'Église et du catholicisme québécois depuis les années 1980. Parfois, c'est en observant ce qui se passait en dehors de l'Église qu'on a pu remettre en question son hégémonie sur la société. En étudiant plus attentivement l'Église elle-même, on sait aujourd'hui que celle-ci était sujette à des tensions et des conflits internes. Surtout, les recherches portant sur les catholiques eux-mêmes et leur rapport avec l'Église tendent à distinguer un attachement à une culture religieuse identitaire d'une obéissance servile aux discours de l'élite religieuse. Dans le contexte d'une société en pleine mutation, l'Église apparaît dès lors davantage comme une institution se sentant menacée.

²⁰ Fernande Roy, *Histoire des idéologies au Québec au XIX^e et XX^e siècles*, Montréal, Boréal Express, 1993, 130p.

²¹ *Ibid.*, p.67.

1.1.2 La société paroissiale urbaine

Les synthèses soulignent le défi que représentent l'urbanisation pour l'Église du XX^e siècle et les difficultés qu'elle rencontre dans l'organisation de la vie paroissiale. Il est aisé de comprendre le succès de l'organisation paroissiale en milieu rural: l'isolement relatif des paroissiens et la confusion entre la paroisse et la municipalité favorisent le sentiment d'appartenance, l'esprit communautaire et les liens d'interdépendance. En ville, la mobilité des citadins et l'absence de frontières physiques entre les paroisses laissent présager qu'une telle organisation sociale a moins de chances de réussir. Pourtant, l'Église s'est acharnée à maintenir cette structure sociale et n'a pas eu le choix de morceler le territoire urbain en une multitude de paroisses. Quant à savoir si elle a réussi à encadrer les paroissiens avec autant de succès qu'à la campagne, la réponse exige des nuances. On s'entend pour dire que l'Église s'est beaucoup investie pour développer la paroisse urbaine et qu'elle a su tirer profit des problèmes d'acculturation et de paupérisation liés à l'industrialisation et à l'urbanisation de la société québécoise. Toutefois, à mesure que la ville se modernise, la structure paroissiale s'effrite.

En 1929, Adélard Dugré, curé de la paroisse de l'Immaculée-Conception, présentait un portrait élogieux de la paroisse urbaine au Canada.²² Même si la rigueur de ce texte peut être remise en question, il est riche en informations sur cette paroisse et il présente une excellente perspective du point de vue des gens d'Église sur la paroisse en général. Dans son bref rappel du rôle historique de la paroisse au Canada, Dugré prétend qu'elle a sauvé le Canada français en le sauvegardant de «l'infiltration étrangère» et qu'elle a «favorisé son progrès dans tous les domaines».²³ Enthousiaste, Dugré prétend que la paroisse fut une véritable école d'apprentissage du gouvernement responsable et qu'elle a contribué à préserver le Canada de l'anarchie en maintenant solidement l'ordre social.²⁴ Ce qui aurait fait le succès de la paroisse est sa structure souple qui lui aurait permis de s'adapter à la ville. Elle est, au dire de Dugré, une grande famille élargie où le curé agit comme le père de famille sans lequel personne ne prend de décision importante. Même si on sourit parfois en lisant les

²² Adélard Dugré, *La paroisse au Canada français*, Montréal, École sociale populaire, 1929, 183, 65p.

²³ *Ibid.*, p.1.

²⁴ *Ibid.*, p.5.

exaltations de Dugré, on doit reconnaître que sa présentation des nombreuses œuvres caritatives, ligues et autres associations qui s'intègrent à la structure paroissiale confère à celle-ci un statut de grande organisation, comme s'il s'agissait d'un petit État dans l'État. D'après l'auteur, tous ces éléments convergent vers le même objectif: l'encadrement, la cohésion de la communauté, la conservation de la foi et l'étouffement de la libre-pensée et de l'hérésie.²⁵ Toujours selon Dugré, la publication du *Bulletin paroissial* joue un rôle important en ralliant toute la paroisse.²⁶

En 1953, soit 25 ans après la présentation enthousiaste de Dugré, un autre curé de la paroisse de l'Immaculée-Conception, Wilfrid Gariépy, expose à son tour sa vision de la paroisse urbaine et cette fois les choses semblent avoir changé.²⁷ En effet, le regard qu'il pose sur sa paroisse est beaucoup plus pessimiste que celui de Dugré. Il affirme que la tentative d'adaptation de la structure paroissiale à un cadre urbain est un échec. Son analyse l'amène à formuler quelques observations pour expliquer cet échec. Dans un premier temps, il constate que les mutations économiques ont mené à une spécialisation des quartiers et à une division du territoire urbain en zones socioéconomiques très homogènes. Par exemple, il soutient que sa paroisse est devenue exclusivement ouvrière, la petite bourgeoisie ainsi que les propriétaires des commerces et des logements s'étant tous exilés vers des quartiers plus sains ou mieux aérés. La conséquence est que la paroisse n'est plus économiquement indépendante et que l'ouvrier ne revient chez lui que pour dormir. Gariépy observe également que la vie culturelle paroissiale est délaissée au profit des productions artistiques professionnelles. Les pièces de théâtre amateur présentées dans le sous-sol d'une église ont peu de chance d'attirer les foules, lorsque de nombreuses pièces montées par des professionnels sont accessibles au centre-ville. Il constate aussi que dans une paroisse urbaine, où la concentration de la population est très élevée, il est presque impossible d'encadrer efficacement la population. La paroisse a également perdu des responsabilités sociales qui lui conféraient un certain prestige par le passé. La création des commissions scolaires a réduit l'influence du curé, celui-ci ne désignant plus les maîtres et n'ayant plus à s'impliquer dans la création des programmes scolaires. Dans le secteur social, l'État ou la municipalité apporte son aide aux

²⁵ *Ibid.*, p.14.

²⁶ *Ibid.*, p.56.

²⁷ Wilfrid Gariépy, *La paroisse urbaine*, Montréal, Institut social populaire, 1953, 32p.

vieillards, aux mères nécessiteuses, aux aveugles et aux familles nombreuses. Autre exemple, les «Gouttes de lait» ont presque toutes été remplacées par des cliniques municipales. Parfois, c'est l'Église elle-même qui, en favorisant une action diocésaine ou «supraparoissiale», a contribué à miner la pertinence de la paroisse. Toutes ces mutations ont eu pour conséquences la perte de lieux de sociabilité, la disparition de la vie communautaire et l'effritement du sentiment d'appartenance. Les paroissiens sont devenus étrangers et ne se reconnaissent plus dans cette structure appelée paroisse.²⁸ Malgré tout, Gariépy se fait philosophe et croit qu'il serait vain de vouloir retourner en arrière. Comme les églises sont toujours pleines, il ne croit pas que la dissolution de la société paroissiale ait directement affecté la religion et prétend même que ces transformations devraient permettre au curé de se concentrer sur ce qu'il fait le mieux, c'est-à-dire le spirituel.

L'étude de Lucia Ferretti sur la communauté paroissiale Saint-Pierre-Apôtre permet de mieux comprendre l'évolution et les transformations de la sociabilité locale d'une paroisse urbaine.²⁹ Ferretti défend l'idée que, loin d'être une simple transposition plus ou moins lâche du modèle rural, la paroisse urbaine est une réponse créative et fonctionnelle de l'Église pour assurer l'intégration des Canadiens français à un milieu difficile, dans lequel ils sont confrontés à la «dépossession» et à la marginalisation.³⁰ De 1870 jusqu'à la Première Guerre mondiale, la paroisse Saint-Pierre-Apôtre ne représente pas seulement une communauté de foi, elle est un haut lieu de sociabilité. La paroisse intègre la population dans une multitude d'associations volontaires et de congrégations laïques. Elle prend aussi en charge la majorité des problèmes sociaux, comme la pauvreté, l'éducation ou la maladie. Ferretti insiste pour rappeler l'implication volontaire du paroissien, preuve d'un tissu social solide et d'un sentiment d'appartenance fort. À travers cette structure, les paroissiens, surtout ceux qui sont issus des classes plus aisées, peuvent faire preuve d'initiatives et influencer leur milieu. Toutefois, après 1914, des signes annoncent l'effritement du rôle communautaire de la paroisse. À la base, le développement du transport en commun sort la paroisse de son relatif

²⁸ *Ibid.*, p.6.

²⁹ Lucia Ferretti, *Entre voisins, la société paroissiale en milieu urbain, Saint-Pierre-Apôtre de Montréal (1848-1930)*, Montréal, Boréal, 1992, 268p.; Lucia Ferretti, «Cadre paroissial et vie sociale urbaine : l'évolution de la paroisse Saint-Pierre-Apôtre de Montréal : 1850-1930», *Études canadiennes*, 29, 1990, pp.69-76.

³⁰ Lucia Ferretti, *Entre voisins, la société paroissiale en milieu urbain, Saint-Pierre-Apôtre de Montréal (1848-1930)*, Montréal, Boréal, 1992, p.190.

isolement. Ferretti attribue l'érosion de la société paroissiale urbaine aux mêmes causes que Gariépy. La spécialisation des quartiers et l'exil des mieux nantis provoquent certaines aberrations, comme la prise en charge de la pauvreté par les pauvres.³¹ Ferretti note également un désintéressement pour les activités culturelles locales au profit des loisirs et des manifestations artistiques professionnelles. La paroisse perd certaines de ses responsabilités sociales au profit de la municipalité ou de l'État, comme l'éducation ou l'aide aux mères indigentes et aux vieillards. Encore, la tendance de l'Église à encourager une action davantage tournée vers une intervention diocésaine ou «supraparoissiale» contribue à sa façon à miner la structure paroissiale. À partir de 1914, la paroisse de Saint-Pierre-Apôtre se transforme tranquillement en simple «communauté de foi». À l'instar de Gariépy, Ferretti constate que ces mutations ne se sont pas accompagnées d'une diminution de la pratique religieuse. Il est intéressant de souligner que la période où Ferretti perçoit une diminution du sentiment d'appartenance à la paroisse correspond à celle où l'Église met sur pied son réseau de bulletins paroissiaux. S'agit-il d'une simple coïncidence ou peut-on voir là une manifestation de la capacité d'adaptation rapide de l'Église?

Dans son article *La paroisse québécoise : évolution récente et révisions actuelles*,³² Gilles Routhier attribue l'effritement du tissu social de la paroisse urbaine aux mêmes causes que celles déjà soulignées par Ferretti et Gariépy. Toutefois, il soutient que ces phénomènes datent des années 1930, et non pas des années d'après-guerre et il insiste davantage sur les conséquences de l'action catholique.³³ En effet, coordonnée à l'échelle diocésaine, l'action catholique a encouragé des activités et des regroupements dans des milieux que l'Église ne contrôlait pas totalement et elle a fait sortir de la paroisse les éléments les plus dévoués. L'Église aurait été sans le vouloir l'artisan de son propre malheur.³⁴ Routhier note que l'Église a bien tenté de réagir pour sauvegarder une institution qui lui assurait un rôle central dans la vie sociale. Jusqu'aux années 1970, elle poursuivra une stratégie de «resserrage des

³¹ *Ibid.*, p.191.

³² Gilles Routhier, «La paroisse québécoise, évolution récente et révisions actuelles», dans *Atlas historique du Québec : La paroisse*, sous la direction de Normand Seguin et Serge Courville, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 2001, p.5.

³³ *Ibid.*, p.40.

³⁴ *Ibid.*, p.p 51-52.

mailles du filet» en démembrant sans cesse les paroisses afin de maintenir le nombre de paroissiens à un niveau relativement bas.³⁵

À part Dugré, qui a écrit son texte trop tôt pour être conscient des mutations qui étaient en train d'ébranler sa paroisse, les auteurs s'entendent pour dire que la société paroissiale urbaine a connu une crise quelque part entre les deux guerres. Cette crise, dont l'Église pourrait être partiellement responsable, a mis en péril une structure sociale qui lui avait pourtant toujours été favorable. Dans la mesure où l'Église chapeautait l'ensemble des activités et des œuvres paroissiales, il est vrai qu'elle était bien placée pour influencer la communauté, mais ce qu'elle est alors en train de perdre c'est d'abord un système normatif efficace où la préservation et la reproduction des comportements jugés normaux sont assurées par la proximité et l'interdépendance entre les membres de la communauté. Les bulletins paroissiaux, dont le réseau ne cesse de se développer entre les deux guerres, étaient-ils une réponse de l'Église pour contrer la désintégration de ce système normatif?

1.1.3 L'Église et l'imprimé

L'étude des bulletins paroissiaux s'insère évidemment dans l'étude de l'imprimé catholique, objet d'étude peu populaire dans l'historiographie. Pourtant, durant la première moitié du XX^e siècle, l'Église fut un acteur incontournable dans tous les domaines liés à l'imprimé. Non seulement l'Église garde un œil sur le monde de l'imprimé laïque, comme la presse et la littérature, mais en plus, elle commence, à cette époque, à envahir ce milieu sur tous les fronts. C'est donc un domaine d'étude vaste qui englobe plusieurs champs comme la censure, la presse, l'édition, la littérature, les bibliothèques paroissiales ou le contenu idéologique.

Dans une analyse des mandements, lettres et circulaires des évêques, Danielle Rainville a tenté de retracer l'évolution du discours épiscopal sur le monde de l'imprimé, de la presse et

³⁵ *Ibid.*, p.58.

de la littérature entre 1880 et 1960.³⁶ Cette période est riche en discussion sur la presse et l'imprimé. La lutte à «la mauvaise lecture» diffusant de «fausses doctrines» et répandant «l'immoralité» revient sans cesse dans le discours des évêques. À partir du début du XX^e siècle, on voit apparaître de nombreuses interventions en faveur de l'engagement direct de l'Église dans la création de journaux qui seraient en mesure de défendre sa doctrine.³⁷ Rainville voit dans la lutte contre les instituts littéraires et les bibliothèques publiques un «conservatisme démesuré face à un moyen d'évolution culturelle».³⁸ Elle conclut que l'Église a partiellement échoué à «atteindre l'âme des Québécois» en matière de lecture, puisque les mêmes avertissements et les mêmes discours se répètent comme s'ils n'atteignaient jamais leurs cibles.³⁹

À travers sa vaste étude sur la censure et la littérature au Québec, Pierre Hébert⁴⁰ constate que l'Église opère un changement de stratégie à partir du début du XX^e siècle. Selon Hébert, cette nouvelle stratégie vise essentiellement une chose : «façonner le dicible».⁴¹ Devant le développement de la presse à grand tirage, l'autonomisation de l'édition, les projets de construction de bibliothèques publiques, l'engouement pour le cinéma et le théâtre, l'Église sent que de nouveaux discours risquent de lui faire perdre son ascendance. Toutefois, elle prend conscience qu'elle ne peut plus se contenter d'interdire. Au contraire, une telle stratégie pourrait s'avérer contre-productive en attirant l'attention sur des écrits honnis. D'une manière plus générale, l'attitude de l'Église envers l'imprimé s'inscrit dans sa vaste entreprise d'instauration du Christ dans la société industrielle. La nouvelle stratégie de l'Église sera donc de s'investir dans tous les champs de la société et, du point de vue de l'imprimé, cela consistera à inonder le marché de publications et à structurer les milieux intellectuels. Pour la période de 1914 à 1930, Hébert considère que le monde de la littérature est réglé par une censure profonde, dite «constitutive». Préalable à la censure officielle (prescriptive et proscriptive), cette forme de censure constituerait, selon Hébert, «la base

³⁶ Danielle Rainville, *Le monde de l'imprimé et l'Église*, M.A. (Bibliothéconomie), Université de Montréal, 1983, 143p.

³⁷ *Ibid.*, p.64 à 66.

³⁸ *Ibid.*, p.127.

³⁹ *Ibid.*, p.127.

⁴⁰ Pierre Hébert, *Censure et littérature au Québec*, t.1-2, Montréal, Fides, 1997.

⁴¹ *Ibid.*, t.1, p. 159.

même de l'ordre social».⁴² Des axiomes idéologiques, ou ce que Hébert nomme des «allant de soi», neutralisent toute contestation. La censure «constitutive» culminera dans les années 1920 avec la domination de la littérature du terroir.⁴³ Comment les écrivains en sont-ils venus à intérioriser à ce point le code? Hébert répond que l'Église a su opérer une véritable «nationalisation de l'imaginaire».⁴⁴ D'abord, dès le début du XX^e siècle, par le biais de l'action catholique, de l'A.C.J.C ou de l'École sociale populaire, l'Église se préoccupe de structurer le milieu intellectuel. Certains critiques influents, comme Camille Roy, auraient dès cette époque programmé la littérature à venir en annonçant ce que devait être la littérature canadienne-française. En sortant de ce cadre, les écrivains pouvaient craindre d'être ostracisés. Hébert mentionne également la domination de l'Église dans certains secteurs de la production littéraire comme le milieu de la critique, celui des prix littéraires ou encore, par la pression exercée sur les libraires.⁴⁵ Il nous invite donc à ne pas interpréter l'absence des interdits comme étant nécessairement le signe d'un relâchement des censeurs, mais qu'au contraire, une censure plus subtile réussit à faire taire la discorde avant même qu'elle n'écloze.

Dans son étude sur le quotidien *L'Action catholique*⁴⁶, Dominique Marquis trace un portrait de l'utilisation de l'imprimé par l'Église. D'abord, elle constate que l'historiographie est divisée entre l'histoire du développement de la presse québécoise et l'histoire de l'imprimé catholique et que peu d'historiens ont essayé de rapprocher ces deux domaines. Elle rappelle que la presse catholique, comme la presse québécoise, a connu un développement intense entre 1910 et 1940. La presse catholique s'est toutefois développée plus rapidement : entre les deux guerres, elle constituait le quart des publications périodiques québécoises.⁴⁷ Par contre, l'Église n'a pas privilégié les publications quotidiennes ou hebdomadaires, pourtant les plus aptes à influencer l'opinion publique. Marquis divise les publications catholiques en quatre grandes catégories: la presse institutionnelle, la presse pieuse, la presse de combat et la presse d'information. La presse institutionnelle, qui est le «noyau» le plus important de la

⁴² *Ibid.*, t.2, p.31.

⁴³ *Ibid.*, t.2, p.67.

⁴⁴ *Ibid.*, t.2, p.62.

⁴⁵ *Ibid.*, t.2, p.81.

⁴⁶ Dominique Marquis, *Un quotidien pour l'Église, l'Action catholique (1910-1940)*, Montréal, Leméac, 2004, 225p.

⁴⁷ *Ibid.*, p.48.

presse catholique, comprend les bulletins paroissiaux, les organes des diverses institutions et associations catholiques et les publications des congrégations. L'objectif de cette presse est surtout de préserver un lien entre les institutions, leurs membres et les fidèles. La presse pieuse quant à elle entretient la ferveur religieuse, le culte des saints, la dévotion, la prière et l'apostolat. Cette presse est souvent l'œuvre des congrégations religieuses. Quant à la presse de combat, elle regroupe des publications similaires aux journaux d'opinion qui agissent essentiellement pour défendre l'Église et les valeurs catholiques. Leur diffusion se limite souvent à un public déjà convaincu des idées qu'il trouvera dans ces feuilles. Parmi ce type de presse, on retrouve également les publications syndicales qui défendent les intérêts des syndicats catholiques. Finalement, la presse d'information peut se diviser en deux types : le journal d'information religieuse et le journal d'information générale. Alors que le journal d'information religieuse s'adressait surtout aux clercs et à l'élite laïque, le journal d'information générale ressemblait aux grands quotidiens et s'adressait aux masses. On espérait ainsi contrer l'influence jugée néfaste de la grande presse. Une des questions posées par Dominique Marquis est : comment un quotidien catholique peut-il respecter les exigences du marché tout en obéissant à la doctrine de l'Église? Elle constate que le journal a évolué et a réussi à s'adapter pour ressembler à ses concurrents. Par exemple, la présentation est devenue plus attrayante et le journal s'est ouvert aux faits divers et aux sports. Par contre, même si, à l'instar des autres quotidiens, *L'Action catholique* a eu recours à la publicité, le journal est toujours demeuré intransigeant devant les compagnies dont les produits sont jugés malsains. Il faut dire que les impératifs financiers du journal catholique ne dictent pas sa conduite et que sa survie dépend en partie de l'aide accordée par l'évêché.

Par le biais de *L'Action sociale ltée*, Annie Martin a étudié un autre domaine où l'Église fut impliquée, soit le milieu de l'édition catholique.⁴⁸ Spécialisée dans l'essai religieux, *L'Action sociale ltée* a été créée spécialement dans le but de servir la cause de l'action sociale catholique, c'est-à-dire de formuler des réponses catholiques aux maux de la société industrielle afin d'y restaurer le Christ. Entre les deux guerres, cette maison d'édition était la deuxième plus importante au Québec. Alors qu'au XIX^e siècle, l'incursion de l'Église dans

⁴⁸ Annie Martin, *L'imprimerie l'Action sociale ltée, l'Église catholique dans l'arène de l'édition québécoise 1907-1939*, M.A. (Histoire), Université du Québec à Montréal, 2003, 154p.

le monde de l'édition s'était surtout limitée à la production de littérature pieuse ou de manuels scolaires, Annie Martin voit dans cette nouvelle entreprise une démonstration de la capacité d'innovation de l'Église. Par exemple, elle note que les choix éditoriaux, malgré leur homogénéité idéologique, suivent l'actualité et la conjoncture socio-économique.⁴⁹ Martin ne s'intéresse toutefois pas au contenu des ouvrages publiés par *L'Action catholique liée* et elle choisit de tracer un portrait des sujets abordés en se fiant essentiellement au titre des publications. Elle fait également une prosopographie des «troupe» où elle observe que la grande majorité des auteurs sont des religieux ou des professeurs de l'Université Laval. Annie Martin conclut que la capacité de s'adapter aux règles du marché de l'édition a permis à *L'Action sociale liée* de «contribuer au phénomène de cléricatisation du marché de l'imprimé canadien-français au début du XX^e siècle».⁵⁰

Claude-Marie Gagnon s'est intéressé à la paralittérature religieuse populaire au Québec. Du début du XX^e siècle, jusqu'à la Seconde Guerre Mondiale, l'hagiographie a connu un vif succès au Québec. Il s'en est produit plus que les autres genres de livres pieux et leurs tirages ont parfois été plus importants que ceux des classiques québécois.⁵¹ À la base de cet engouement, il y a eu en 1898 la publication en France d'*Histoire d'une âme*, le journal de Thérèse-de-l'Enfant-Jésus, une carmélite qui sera canonisée en 1926. Ce livre a connu un retentissant succès à travers le monde catholique et l'image de la sainte a été distribuée à des millions d'exemplaires, devenant du coup une véritable icône auprès des adolescents. *Histoire d'une âme* instaure en quelque sorte un nouveau canevas faisant l'apologie d'un héroïsme discret, de la vertu enfantine, de l'amour de la soumission et de la souffrance, de l'esprit de sacrifice et du devoir. Rapidement après sa publication, une multitude de pastiches *D'histoire d'une âme* seront mis sur le marché au Québec. Ces nouvelles moutures se distingueront de l'original par la mise en scène de personnages canadiens-français susceptibles d'éveiller la fibre patriotique.⁵² Vendus à un prix modique, ces livres étaient d'une qualité médiocre, écrits dans un langage infantilisant et abondamment illustrés. Leurs auteurs étaient des religieux pour la plupart issus de la classe populaire, comme leur public et

⁴⁹ *Ibid.*, p.134.

⁵⁰ *Ibid.*, p.135.

⁵¹ Claude-Marie Gagnon, *La littérature religieuse au Québec, sa diffusion, ses modèles et ses héros*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1986, p.20.

⁵² *Ibid.*, p.195.

leurs personnages.⁵³ Les bibliothèques paroissiales et les écoles, où ces livres étaient distribués en prix, étaient les deux principaux moyens de diffusion de ces «œuvres». Même si Gagnon choisit une approche psychanalytique pour expliquer l'engouement d'une telle littérature auprès des jeunes, son étude met en perspective certains traits socioculturels qui peuvent éclairer l'imaginaire religieux des milieux populaires de l'époque.⁵⁴ Par exemple, un nouveau modèle de «sainteté», celui de la «petite voie», s'impose face aux saints médiévaux capables de miracles spectaculaires et pourvus de dons paranormaux.⁵⁵

Dans son ouvrage *Lecture publique et culture au Québec*⁵⁶, Marcel Lajeunesse consacre un chapitre aux réseaux de bibliothèques paroissiales. Créé au cours des années 1840 par monseigneur Bourget, le réseau de bibliothèques paroissiales vise à poursuivre l'Oeuvre des bons livres. Bourget aurait émis le souhait de voir s'implanter rapidement une bibliothèque dans chaque paroisse.⁵⁷ Lajeunesse montre que le but des bibliothèques paroissiales est de décourager l'autodidaxie en encadrant étroitement les lectures: par exemple, par l'obligation d'emprunter un livre religieux en même temps qu'un livre profane. Entre 1880, date de la fermeture de l'Institut Canadien, et 1959, moment où l'Assemblée législative québécoise vote une première loi sur les bibliothèques publiques, la bibliothèque paroissiale a été une institution centrale dans le domaine de la lecture et, dans bien des endroits, elle a été la seule façon d'accéder aux livres.⁵⁸ Malgré l'importance que l'Église semble accorder à ces bibliothèques sur le plan théorique, il faut admettre que mises à part celles administrées par des congrégations religieuses, elles sont pour la plupart dans un état lamentable. Elles sont peu fréquentées et plusieurs d'entre elles possèdent un catalogue de moins d'une centaine de livres. Pour donner un aperçu du manque criant de ressources, Lajeunesse note que l'ensemble des 230 bibliothèques paroissiales recensées en 1924 possédait moins du quart des volumes répertoriés dans les quinze bibliothèques publiques.⁵⁹ En fait, la principale motivation du développement et de l'entretien des bibliothèques paroissiales était de bloquer

⁵³ *Ibid.*, p.188.

⁵⁴ *Ibid.*, p.203.

⁵⁵ *Ibid.*, p.169.

⁵⁶ Marcel Lajeunesse, *Lecture publique et culture au Québec, XIX^e et XX^e siècle*, Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec, 2004, 232p.

⁵⁷ *Ibid.*, p.139.

⁵⁸ *Ibid.*, p.138.

⁵⁹ *Ibid.*, p.143.

tout projet d'implantation de bibliothèques publiques. En effet, Lajeunesse observe que ce n'est qu'aux époques où des projets de créations de bibliothèques publiques sont dans l'air que l'action et le discours en faveur des bibliothèques paroissiales se font entendre.⁶⁰ Donc, l'Église serait une fois de plus en mode réaction.

Dans son article intitulé «Le complexe éditorial des jésuites et le contrôle de la lecture au Québec (1930-1960)»,⁶¹ Simone Vannucci nous fournit des renseignements sur la machine derrière la production de *L'Action paroissiale de l'Immaculée-conception*, ainsi que sur la place que les jésuites accordaient à la littérature dans leurs publications. Les jésuites ont investi tôt le monde de l'imprimé et ont développé un appareil de propagande efficace. À la base de ce complexe se trouve l'Imprimerie du messager qui permettait l'impression d'une foule de publications pour tous les publics à des frais minimes. Grâce à ce réseau, les jésuites se sont assuré une place enviable dans la vie sociale et intellectuelle montréalaise. À partir des années 1930, le complexe éditorial des jésuites a été enrichi par la création de *La maison des écrivains*, sorte de quartier général où les textes de toutes les publications étaient composés. À l'intérieur de la grande variété des œuvres produites par les jésuites, on retrouve toujours un intérêt pour le contrôle de la lecture. Il faut dire que dans l'esprit jésuite, la lecture et la censure des œuvres littéraires sont des «clés de la culture».⁶² Pour leurs conseils littéraires, les jésuites avaient créé une division entre types de lecteurs : jeune, adulte et adulte dont le jugement est formé. La dernière catégorie comprenait les hommes religieux et les personnes de professions libérales (formées dans les collèges classiques, entre autres par les jésuites).⁶³ Vannucci remarque que sous les allures de critiques littéraires, les chroniques de lecture sont en fait des appréciations morales et qu'elles ne s'intéressent aux questions stylistiques que dans les publications s'adressant à l'élite.⁶⁴ Quoique bien insérée dans l'ensemble de la presse catholique, la presse jésuite possède, selon les observations de Vannucci, des caractéristiques qui lui sont propres : le discernement, le pragmatisme,

⁶⁰ *Ibid.*, p.155.

⁶¹ Simone Vannucci, «Le complexe éditorial des jésuites et le contrôle de la lecture au Québec (1930-1960)», *Mens*, vol.5, no.2, 2005, p.431 à 463.

⁶² *Ibid.*, p.457.

⁶³ *Ibid.*, p.446.

⁶⁴ *Ibid.*, p.455.

l'humanisme chrétien, la volonté et la promotion de l'autocensure.⁶⁵ En effet, les jésuites estiment que «le combat renforce la conviction» et qu'en matière d'éducation, l'enfant doit être confronté au mal proportionnellement à ses forces et non mis en dehors du combat».⁶⁶

Malgré leurs grandes diversités, les études portant sur l'Église et l'imprimé convergent toutes vers l'idée que l'Église élabore une nouvelle stratégie à partir du début du XX^e siècle. Bien sûr, elle continue son combat, entamé au milieu du XIX^e siècle, contre l'émancipation du lecteur, en lui rendant l'accès aux écrits jugés malsains difficile, mais elle commence alors à s'investir à fond dans la production et l'édition de livres, journaux, tracts, etc. Cette entreprise démontre une prise de conscience de l'importance de l'écrit sur la culture moderne.

Les efforts menés par l'Église pour restaurer le Christ au cœur de la société industrielle n'ont certainement pas été entièrement vains. Ce bilan historiographique montre en effet la capacité de mobilisation et la rapidité de réaction de l'Église face à une société en pleine mutation. Là où le renouvellement de l'historiographie tranche avec les anciennes interprétations, c'est lorsqu'elle démontre que tout le zèle déployé par l'Église n'est finalement pas une preuve de son triomphe, mais qu'il trahit au contraire un instinct de conservation et de crainte. Bien qu'elles puissent sembler obsessionnelles à l'historien contemporain, l'Église doit faire face à des menaces tout à fait réelles. Rappelons que l'urbanisation ébranle une organisation sociale importante pour l'Église; entre les deux guerres, la paroisse urbaine n'est plus en mesure de jouer un rôle normatif où la proximité et l'interdépendance avaient assuré jusque-là la régulation des comportements et des rapports sociaux. L'Église est également menacée par la diffusion d'idées et de comportements modernes et matérialistes. Afin de préserver la société canadienne-française de ces influences, elle entreprend d'investir le monde de l'imprimé avec la volonté de structurer le discours social. Durant les premières décennies du XX^e siècle, l'Église se retrouve dans une situation paradoxale où elle est forcée de s'adapter et de se moderniser afin de diffuser son idéologie conservatrice. Ce bilan historiographique a mis en lumière l'ampleur des

⁶⁵ *Ibid.*, p.458.

⁶⁶ *Ibid.*, p.457.

transformations qui ont affecté l'Église catholique québécoise durant les premières décennies du XX^e siècle. Parmi tout ce branle-bas de combat, l'Église créa et développa à partir de 1909, par l'entremise des pères jésuites de la paroisse de l'Immaculée-Conception, *L'Action paroissiale*, un bulletin paroissial destiné à être diffusé dans les milieux populaires. Son étude permet de lier deux aspects importants soulevés dans ce bilan : la vie paroissiale et l'utilisation de l'imprimé à des fins normatives.

1.3 Problématique

La création de *L'Action paroissiale* s'inscrit dans une période où l'Église s'engage activement sur plusieurs fronts afin de contrer les menaces liées à la modernisation de la société. Elle prend conscience de l'importance de l'écrit et elle investit tous les domaines de l'imprimé. Chacune de ses productions possède un objectif propre et des caractéristiques qui varient en fonction du public ciblé. Distribués à grande échelle dans les milieux populaires, les bulletins de *L'Action paroissiale* ne sont pas qu'un simple outil visant à informer ses lecteurs des activités qui se déroulent dans la paroisse car la grande majorité de ses textes sont argumentatifs ou littéraires. Ainsi, nous nous demanderons quel était le rôle spécifique du *Bulletin paroissial* parmi le vaste arsenal de propagande déployé par l'Église?

Nous émettons l'hypothèse que le bulletin paroissial a deux fonctions. D'abord, nous supposons qu'il a été conçu pour freiner la désintégration de la paroisse comme système normatif. Ensuite, nous supposons qu'il s'inscrit dans la stratégie visant à structurer le discours social auprès de la classe ouvrière.

1.2.1 Structurer le discours social

Affirmer que l'Église tente de structurer le discours social, c'est dire qu'elle souhaite établir une hégémonie sur le dicible, imposer les termes des débats et baliser l'imaginaire.⁶⁷ On a vu à partir du bilan historiographique quelles étaient les stratégies de l'Église : être partout, c'est-à-dire faire pénétrer son message afin qu'il devienne normal, banal et «allant de soi». Avoir réponse à tout, afin de créer un rempart contre les discours concurrents. Enfin, l'Église s'est assurée que son message était compris et crédible en l'adaptant aux différents publics ciblés. Nous croyons que, si un des rôles de *L'Action paroissiale* est de structurer le discours social, le bulletin doit logiquement refléter cette stratégie.

Il va de soi que pour être efficace dans une telle entreprise, *L'Action paroissiale* devait rejoindre un très grand nombre de lecteurs. L'analyse du réseau de diffusion, du tirage et des modalités d'abonnement devrait nous permettre de mieux apprécier l'impact que pouvait avoir la publication. Nous vérifierons l'évolution de la présentation du bulletin et des efforts qui ont été faits pour le rendre attrayant et agréable.

Afin de créer un rempart contre les discours concurrents, le bulletin devrait également formuler des réponses concernant tous les aspects de la vie des individus vivant dans les milieux populaires. L'analyse de la section commune nous renseignera sur la diversité des thèmes abordés et de leur interaction avec le réel. En effet, nous croyons que, dans leur bulletin, les jésuites s'intéressent à une grande variété de sujets susceptible d'interpeller un ouvrier, touchant autant aux questions de la vie privée qu'à celles d'intérêts publics comme la politique.

Afin d'intéresser et surtout de persuader un public peu instruit, les bulletins paroissiaux doivent être adaptés. Une partie de notre étude porte sur les diverses stratégies employées par les auteurs du bulletin pour attirer l'attention d'un public peu instruit et moins enclin à la lecture.

⁶⁷ À propos du discours social, voir: Marc Angenot, «Pour une théorie du discours social : problématique d'une recherche en cours», *Littérature et société*, sous la direction de Jacques Pelletier, Montréal, VLB éditeur, 1994, p.369 à 381.

1.2.2 Freiner la désintégration de la paroisse comme système normatif

C'est dans un contexte d'effritement d'une organisation sociale qui lui a été très utile que l'Église encourage le développement des bulletins paroissiaux. Cela nous amène à supposer que le rôle de la publication était également de revaloriser la paroisse. Pour vérifier cette hypothèse, l'étude des sections propres à chaque paroisse s'avère fondamentale. En informant le lecteur des événements qui ont eu lieu ou qui auront lieu dans sa paroisse, en l'invitant aux activités et en l'encourageant à s'engager personnellement, le contenu de cette section devrait renforcer chez le paroissien un sentiment d'appartenance. Le bulletin paroissial devrait aussi servir à entretenir un sentiment de proximité et d'interdépendance entre les paroissiens.

Nous nous intéresserons également à l'image de la vie paroissiale telle qu'elle est racontée et illustrée dans les textes de la section commune. Nous y rechercherons les marques d'exaltation du sentiment d'appartenance à la paroisse et nous tenterons de décrire l'univers paroissial tel qu'il est dépeint dans ces textes. Si ces textes sont bien ancrés dans leur milieu, nous devrions y reconnaître des personnages et des scènes de vie très typiques de la paroisse urbaine. De plus nous tenterons d'évaluer dans quelle mesure la paroisse, en tant que système normatif, est récupérée par les moralistes pour dissuader les déviances, par exemple en invoquant le regard, le jugement ou la pression de la communauté comme argument de poids.

1.2 Méthodologie

La principale source utilisée pour cette étude est l'objet d'étude lui-même, soit *L'Action paroissiale* publiée par les pères jésuites de la paroisse de l'Immaculée-Conception entre 1909 et 1939. La Bibliothèque nationale du Québec a conservé la quasi-totalité des bulletins publiés dans la paroisse de l'*Immaculée-Conception* et de nombreux exemplaires de ceux d'une quarantaine de paroisses également affiliées au réseau. La collection des bulletins affiliés est toutefois très dispersée et souvent un seul exemplaire par paroisse a été conservé.

Malheureusement, nous n'avons pas eu accès aux archives de la paroisse ou de la communauté jésuite.

Vu la somme considérable de textes mis à notre disposition, le corpus est constitué d'un échantillon de trente bulletins.⁶⁸ Ce choix nous semble justifié par l'homogénéité de l'objet d'étude (les caractères étudiés se retrouvent dans pratiquement tous les exemplaires échantillonnés). Le souci d'avoir un corpus représentant adéquatement l'évolution de *L'Action paroissiale* durant trois décennies nous incite à adopter un échantillonnage aléatoire stratifié par année. Chaque année est donc représentée par un bulletin dont le numéro est retenu parmi les 12 mois de publication.⁶⁹

Le traitement de ce corpus est inspiré par l'approche de la sociocritique. Posant le postulat que le texte, comme pratique sociale, est «indissociable de l'univers culturel dans lequel il évolue»,⁷⁰ la sociocritique traite l'œuvre comme une «production de la société et comme une intervention génératrice d'effets à prendre en compte».⁷¹ Cette approche privilégie «[...] la teneur sociale des textes, leur poids historique, leur signification culturelle, idéologique, politique» et s'intéresse aux «représentations de la société dans les œuvres, aux types de narration, à la fonction idéologique et aux groupes sociaux qui infléchissent l'œuvre, la structurent, la produisent.»⁷² Dans cette optique, le contenu et le contenant des bulletins paroissiaux ont été pris comme un tout.

Nous avons également consulté divers documents produits par la Compagnie de Jésus que nous regroupons sous le vocable de «sources jésuites». Ces documents sont disponibles à la Bibliothèque nationale du Québec. Il s'agit de brochures de l'École sociale populaire, de

⁶⁸ Le corpus comprend les bulletins des mois suivants : novembre 1909, décembre 1910, janvier 1911, février 1912, mars 1913, avril 1914, mai 1915, juin 1916, juillet 1917, août 1918, septembre 1919, octobre 1920, novembre 1921, décembre 1922, janvier 1923, février 1924, mars 1925, avril 1926, mai 1927, juin 1928, juillet 1929, août 1930, septembre 1931, octobre 1932, novembre 1933, décembre 1934, janvier 1935, février 1936, mars 1937, avril 1938, mai 1939.

⁶⁹ Pour la constitution de l'échantillon, nous avons consulté : Jean de Bonville; *L'analyse de contenu des médias : de la problématique au traitement statistique*, Paris, De Boeck Université, 2000, 451p. et Daniel Riffe, Stephen Lacy, Frederick G. Fico, *Analysing media Messages : Using Quantitative Content Analysis in Research*, Mahwah N.J., L.Erlbaum, 1998, 208p.

⁷⁰ Jean-François Chassay, «Introduction», *Littérature et société*, sous la direction de Jacques Pelletier, p.166.

⁷¹ Jacques Pelletier, «Présentation», *Littérature et société*, sous la direction de Jacques Pelletier, p.10.

⁷² *Ibid.*, p.9.

l'Institut social populaire et d'un document intitulé *La Compagnie de Jésus au Canada français, l'œuvre d'un siècle* publié en 1942 lors du tricentenaire de l'arrivée des jésuites au Canada.

Afin de faciliter l'analyse du corpus, nous avons confectionné une grille de lecture permettant la saisie systématique de certaines données. Nous avons d'abord noté les données quantitatives: nombre de pages (total et par section), nombre d'images, nombre de publicités (locales et nationales), nombre de pages occupées par la publicité, espace couvert par les publicités, longueur des textes. La grille de lecture nous a permis de recueillir des données qualitatives comme le thème des textes, leur titre, leur typologie (éditorial, littéraire, prière, informatif, etc.) et leur personnage. La grille nous permettait de prendre en note certaines observations descriptives comme la présentation générale, la page couverture, les images, les tableaux et les calendriers. Nous avons systématiquement noté les informations sur le réseau, les abonnements, la distribution, le tirage, le type d'annonces, la place des publicités dans le bulletin, les incitatifs pour vendre de l'espace publicitaire ou pour encourager les annonceurs. Enfin, une partie de la grille était réservée à la cueillette de citations et aux observations qui n'avaient pas été prévues.

L'interprétation des données recueillies dans le bulletin est divisée en trois chapitres. Dans le deuxième chapitre, nous montrons de quelle façon les concepteurs de *L'Action paroissiale* ont œuvré pour le développement, la diffusion et la survie de leur publication. Dans le troisième chapitre, nous présentons les résultats de l'analyse des données recueillies dans la section locale. Nous montrons de quelle façon le bulletin était utilisé par les pères jésuites de la paroisse de l'Immaculée-Conception pour valoriser la société paroissiale et pour asseoir leur autorité sur leurs paroissiens. Enfin, le quatrième chapitre se concentre sur l'interprétation des données recueillies dans la section commune de *L'Action paroissiale*. Ce chapitre montre que le bulletin est spécifiquement conçu pour les ouvriers.

CHAPITRE II

ÊTRE PARTOUT : L'ACTION PAROISSIALE ET SON RÉSEAU

Dans ce chapitre, nous présenterons l'évolution des bulletins de l'Action paroissiale et de son réseau entre 1909 et 1939. D'abord, nous montrerons comment sa conception et son organisation se professionnalisent et s'adaptent pour rejoindre un maximum de personnes et lui assurer une stabilité. Ensuite, nous tracerons un bref portrait des principaux artisans ayant fondé et rédigé le bulletin. Finalement, nous nous pencherons sur les modes de financement de la publication.

2.1 L'évolution du bulletin

L'Action paroissiale s'insère dans un grand complexe éditorial appartenant au scolasticat jésuite de l'Immaculée-Conception. Ce complexe comprend une imprimerie, une librairie, une maison d'édition, une maison d'écrivain, une grande bibliothèque et des bureaux administratifs de ces publications. Les bâtiments principaux du scolasticat se situent à l'angle des rues Rachel et Papineau.¹

À la base de ce complexe, on retrouve l'Imprimerie du messager, à la fois imprimerie et maison d'édition. Le scolasticat possède une petite presse depuis 1886 pour la production de ses brochures et de ses tracts, mais en 1901 il modernise ses équipements pour pouvoir produire des périodiques et des livres. Cette presse est alors installée dans l'ancien soubassement de l'église paroissiale sur la rue Bordeaux, au nord-est du scolasticat.

¹ Jacques Michon, dir; *Histoire de l'édition littéraire au Québec au XX^e siècle*, Montréal, Fides, 1999, p.350.

L'Imprimerie du messager a la particularité de n'accepter aucun travail de l'extérieur, toute sa production étant concentrée sur les ouvrages des jésuites. Néanmoins, l'imprimerie fournit de l'emploi à de nombreux laïcs. En 1929, elle embauche 52 employés et, en 1938, l'organisation donne de l'emploi à 67 personnes, dont 37 pères de famille, 30 jeunes hommes et 6 jeunes filles aux reliures.² Ces ouvriers et ouvrières sont membres d'un syndicat catholique et ils touchent un salaire hebdomadaire moyen de 24 \$.³

Grâce à cette structure, les jésuites peuvent produire leurs nombreuses publications à bas prix. Laissant de côté l'édition de manuels scolaires et touchant peu à la littérature et aux hagiographies, l'Imprimerie du messager privilégie les publications d'apostolat religieux et celles s'intéressant aux grands enjeux sociaux de l'époque. Parmi les périodiques les plus connus, notons *Le Bulletin des ligues du Sacré-Cœur*, *Le Messager du Sacré-Cœur*, les brochures de *L'École sociale populaire*, *L'Oeuvre des tracts* et, bien sûr, *L'Action paroissiale*.

Le premier numéro du *Bulletin paroissial* paraît en novembre 1909. Il s'agit d'une brochure de 16 pages mesurant 8,5 X 5,5 pouces. La mise en page est simple et les textes s'enchaînent sur deux colonnes sans espacement. Le bulletin est dépourvu d'illustration et n'a rien de très attirant pour le regard. Sur la page couverture, sous l'entête, on retrouve un texte signé par le curé de la paroisse, le R.P. Aimé Proulx. Le résultat est plutôt artisanal, mais malgré ce manque de recherche dans la présentation et la conception, ce premier numéro possède déjà ce qui sera l'essence du bulletin pour les trois décennies à venir : un mélange de textes informatifs sur la vie paroissiale et de textes édifiants.

Un an plus tard, l'esthétique et le contenu du bulletin ont peu évolué. Le bulletin contient maintenant une vingtaine de pages et sa présentation a été légèrement aérée, grâce entre autres, à l'espacement entre les textes et à l'utilisation de polices variées. La lecture s'avère plus agréable et le repérage d'informations plus rapide. Sur la page couverture, on a ajouté une illustration représentant l'église de la paroisse de l'Immaculée-Conception. Nous verrons

² Adélard Dugré, *La paroisse au Canada français*, Montréal, L'École sociale populaire, 1929, p.56.

³ *La compagnie de Jésus au Canada, l'œuvre d'un siècle*, Montréal, Maison Provinciale, 1942, p.182.

dans le chapitre trois de quelle façon le bulletin cherche à cultiver chez ses lecteurs un sentiment d'appartenance à la paroisse, mais il est déjà possible de croire que cette illustration fait partie de cette stratégie. Jusqu'en 1927, presque toutes les éditions subséquentes reprendront cette image pour illustrer la page couverture.

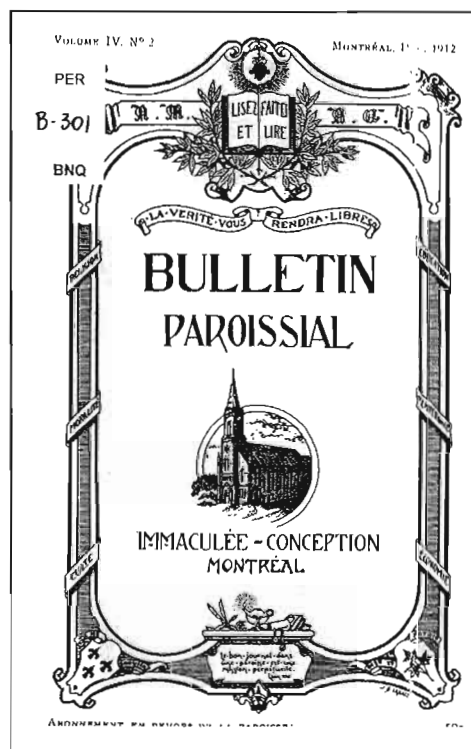


Figure 2.1 *Le Bulletin paroissial*
(décembre 1912)

En 1911, le bulletin acquiert la forme qu'il gardera pendant les vingt ans à venir. C'est alors qu'il se divise entre une section locale et une section commune. Cette dernière est insérée au milieu du bulletin et on la reconnaît à une pagination distincte et à une mise en page différente où les textes occupent la pleine largeur de la page plutôt que de s'enchaîner en colonnes comme dans la section locale. En trois ans, le bulletin a plus que doublé de volume et il fait maintenant 34 pages. La page couverture possède toujours l'illustration de l'église de la paroisse, mais on y a ajouté des ornements décoratifs et du texte. Dans le haut de la page couverture, on peut lire «Lisez et faites lire» et «La vérité vous rendra libre». Dans le bas de la page, on cite Léon XIII : «Le bon journal dans une paroisse est une mission

perpétuelle.» De chaque côté, des ornements en forme de banderole annoncent les vertus prêchées par le bulletin : éducation, tempérance, économie, Dieu et patrie, religion, moralité, culte et «Je me souviens». Cette page couverture confère au bulletin une apparence sévère dont il se débarrassera en 1927, lorsqu'il ne conservera que la simple reproduction d'une photographie pleine page de l'église paroissiale.

Il faut attendre 1932 pour que la présentation du bulletin évolue de manière significative. Désormais, la publication se nomme *L'Action paroissiale* et elle possède une page couverture différente chaque mois. Il s'agit généralement d'une illustration en couleurs ou d'une reproduction de photographie en couleurs représentant des paysages, comme un coucher de soleil sur une plage tropicale, un huard nageant sur un lac, des scènes épiques inspirées d'événements historiques ou des images faisant référence à la religion.⁴ À l'intérieur du bulletin, les changements se résument à une plus grande utilisation de couleurs dans les illustrations, un sommaire plus détaillé en troisième page et une mise en page plus étudiée comprenant notamment une meilleure intégration des publicités. Nous n'avons trouvé aucun renseignement pouvant expliquer le changement de nom du bulletin, mais nous savons que «L'Action paroissiale» est déjà utilisé depuis 1914 pour désigner l'organisation derrière les bulletins. Quoique minimes, les changements apportés en 1932, l'ajout du mot «action» dans le titre et la présence d'une nouvelle page couverture en couleurs chaque mois, contribuent à donner au bulletin une allure plus dynamique.

Durant la Première Guerre mondiale, la production des bulletins paroissiaux aurait durement été touchée par la hausse du prix du papier et c'est pour «donner une structure plus solide à l'organisation» qu'on créa l'Action paroissiale, dont les bureaux administratifs sont situés au 4240 rue Bordeaux.⁵ En 1917, «l'entreprise» est remise à l'Imprimerie du messager et, en 1919, le fond commun du *Bulletin paroissial* est enregistré afin de le protéger contre le plagiat. On assure que le but de cette mesure n'est pas d'empêcher la reproduction des articles dans d'autres publications, mais qu'elle vise tout simplement à protéger le bulletin

⁴ *L'Action paroissiale*, octobre 1932, novembre 1933, janvier 1935, avril 1938, mai 1939, p.1.

⁵ *La Compagnie de Jésus au Canada, l'œuvre d'un siècle*, Montréal, Maison provinciale, 1942, p.184.

contre les procédés jugés «trop bolchévistes» de ceux qui utilisent ses textes sans mentionner la source.⁶

2.2 La distribution

Parce que le bulletin présente le calendrier des activités à venir pour tout le mois, sa distribution doit être rapide et efficace. Jusqu'en 1926, la distribution du bulletin paroissial, du moins dans la paroisse de l'Immaculée-Conception, est effectuée par des chefs de groupes de la Ligue du Sacré-Cœur et par des «dames dévouées». Le bulletin publie la liste des responsables pour chaque rue et leur adresse afin qu'une personne oubliée puisse passer directement y cueillir son exemplaire.⁷ Afin de favoriser les paroisses dépourvues d'une organisation aussi structurée et efficace que la Ligue du Sacré-Cœur, la distribution est confiée en 1926 à des employés de l'Action paroissiale.⁸ L'emploi d'un personnel rémunéré pour accomplir la distribution des bulletins marque une professionnalisation de l'entreprise.

Manifestement aux prises avec des problèmes de retard dans sa distribution, le bulletin demande en 1929 la collaboration de ses lecteurs pour améliorer la rapidité de la distribution. Ceux-ci sont invités à prévoir la visite mensuelle du distributeur en étant bref et en préparant les sommes d'argent à lui verser. Pour les convaincre, on leur dit que, si le distributeur pouvait sauver une trentaine de secondes à chaque porte, les derniers foyers de la distribution pourraient recevoir leur bulletin cinq jours plus tôt.⁹ On apprend donc que la distribution se faisait sur plusieurs jours et on peut supposer qu'elle commençait quelques jours avant le début du mois. En 1938, la distribution du bulletin exige chaque mois 4000 heures de travail pour une vingtaine d'employés.¹⁰

⁶ *Le Bulletin paroissial*, novembre 1919, p.9.

⁷ *Le Bulletin paroissial*, février 1910, p.5.

⁸ *Le Bulletin paroissial*, juin 1926, p.28.

⁹ *Le Bulletin paroissial*, octobre 1929, p.39.

¹⁰ *La Compagnie de Jésus au Canada, l'œuvre d'un siècle*, Montréal, Maison provinciale, 1942, p.185.

2.3 Développement du réseau

Dans la présentation du premier numéro du *Bulletin paroissial*, rien ne laisse entendre que ses créateurs ont envisagé de l'étendre à d'autres paroisses, mais après trois publications, le bulletin de février 1910 commence déjà à faire preuve d'ambition. Heureux des commentaires positifs qui émanent de l'extérieur, il annonce alors avoir reçu des demandes d'abonnement de «partout».¹¹ On sait par exemple que le curé Savaria, de la paroisse de Lachine, aurait été le premier à faire la demande pour que ses paroissiens reçoivent le bulletin, du moins quelques-unes des pages ne s'adressant pas spécifiquement aux paroissiens de l'Immaculée-Conception.¹² Trouvant cette idée intéressante, la direction du bulletin aurait fait adopter ce plan à une dizaine de curés et le premier numéro à fond commun parait en novembre 1911.¹³ En plus de la paroisse de Lachine, on sait que Sainte-Geneviève et Saint-Laurent ont été parmi la dizaine de paroisses initiales à recevoir le bulletin. Les curés de chaque paroisse affiliée fournissent leurs notes aux rédacteurs du bulletin paroissial de l'Immaculée-Conception pour la fabrication des éditions locales. Le répertoire de Hamelin et Beaulieu nous apprend que, jusqu'en 1918, de nouvelles paroisses se sont affiliées au réseau chaque année.¹⁴

Il est difficile de savoir avec précision quelle est l'ampleur du réseau. À partir des années 1920, les différentes sources, toutes jésuites, affirment qu'une centaine de paroisses l'ont adhéré. En 1926, le bulletin prétend être distribué dans 118 paroisses, presque toute la ville étant ainsi desservie.¹⁵ En 1929, Adélar Dugré avance le chiffre de 87 paroisses desservies, dont 55 dans la ville de Montréal.¹⁶ En 1936, une brochure de l'École sociale populaire précise que *L'Action paroissiale* rejoint 114 paroisses, dont 77 à Montréal, 35 dans le reste du pays, comme en Saskatchewan et même deux paroisses aux États-Unis.¹⁷

¹¹ *Le Bulletin paroissial*, février 1910, p.6.

¹² *Le Bulletin paroissial*, juin 1926, p.11.

¹³ *La Compagnie de Jésus au Canada, l'œuvre d'un siècle*, Montréal, Maison provinciale, 1942, p.183.

¹⁴ Jean Hamelin et André Beaulieu, *La presse québécoise des origines à nos jours*, vol.4 à 6, Québec, Presses de l'Université Laval, 1995.

¹⁵ *Le Bulletin paroissial*, juin 1926, p.11.

¹⁶ Adélar Dugré, *La paroisse au Canada français*, Montréal, École sociale populaire, 1929, p.56.

¹⁷ Wilfrid Gariépy, *Les jésuites*, Montréal, L'École sociale populaire, 1936, p.17.

La difficulté à chiffrer précisément l'expansion du réseau est en grande partie due à la fragmentation constante du territoire paroissial qui se produit durant toute la période. Hamelin et Gagnon mentionnent qu'entre 1910 et 1930, 177 nouvelles paroisses ont été fondées au Québec, dont le tiers est en territoires urbains.¹⁸ Entre 1911 et 1920, 30 % des nouvelles paroisses au Québec résultent de la subdivision des grosses paroisses urbaines. Cette proportion atteint 40 % pour la période de 1921 à 1930.¹⁹ En 1928, le bulletin mentionne pour sa part que des 106 paroisses montréalaises, 75 ont été fondées depuis 1906. Le territoire de la paroisse de l'Immaculée-Conception est lui-même divisé en dix nouvelles paroisses entre 1910 et 1929 et il regroupe environ 75 000 habitants.²⁰ Il est donc possible de croire que de nombreuses paroisses montréalaises ne se sont pas affiliées au réseau, mais que leurs paroissiens recevaient déjà une édition du bulletin de leur ancienne paroisse.

2.4 Le tirage

Seules les données publiées par le bulletin lui-même ou par d'autres sources publiées par les jésuites peuvent nous permettre d'évaluer les tirages. Ainsi, le tirage du premier fond commun imprimé en 1911 aurait été de 18 000 exemplaires.²¹ À partir de 1928, les tirages sont toujours annoncés comme étant supérieurs à 100 000 exemplaires.²²

2.5 Les artisans et les créateurs

¹⁸ Jean Hamelin et Nicole Gagnon, *Histoire du catholicisme québécois*, t.1 (1898-1940), Montréal, Boréal express, 1984, p. 259.

¹⁹ *Ibid.*, p.259.

²⁰ Adélard Dugré, *La paroisse au Canada-français*, Montréal, L'École sociale populaire, 1929, p.22.

²¹ *La Compagnie de Jésus au Canada, l'œuvre d'un siècle*, Montréal, Maison provinciale, 1942, p.183.

²² *Le Bulletin paroissial*, juillet 1928, p.2, janvier 1929, p.1.

La grande majorité des textes du bulletin ne sont pas signés et on ne mentionne jamais les noms des individus qui forment l'équipe rédactionnelle. Nous pouvons toutefois avoir une idée de certains acteurs les plus importants de la publication grâce à des renseignements dispersés à dans le bulletin lui-même ou dans différentes sources jésuites.

En juillet 1928, le bulletin publie un texte annonçant le décès du père Wilfrid Chartrand dans lequel on apprend qu'il était un des fondateurs et un des «propagandistes» les plus actifs du bulletin. Il n'était toutefois pas auteur et il se serait surtout occupé des aspects administratifs et de la publicité, de 1909 à son décès.²³

C'est également en 1928 que meurt le R.P Louis Boncompain, de loin le personnage le plus important dans l'aventure de *L'Action paroissiale*. En plus d'être un des fondateurs de la publication, il en aurait été le directeur et le principal rédacteur jusqu'en 1925. Né en 1872, à Bessamorel, ville de la Haute-Loire en France, le R.P. Boncompain est arrivé au Canada en 1891. Dans son hommage posthume, publié dans le *Bulletin paroissial* de janvier 1929, on dit qu'il s'est «fait canadien autant qu'un étranger peut y arriver». Il est resté au noviciat du Sault-au-Récollet entre 1898 et 1903, il devient ensuite professeur de littérature au collège Sainte-Marie et prêtre en 1906. Boncompain a également été recteur du scolasticat de la paroisse de l'Immaculée-Conception en 1911 et il a dirigé à partir de 1917 le *Messenger canadien du Sacré-Cœur de Jésus*.

L'article publié en son honneur donne quelques informations sur son rôle dans le bulletin. On dit que Boncompain voulait un bulletin populaire, dans «le bon sens du terme», en le rendant pratique, intéressant et «aimable». On apprend également qu'il faisait un plan pour chaque numéro, attachait beaucoup d'importance aux titres et aux illustrations et tenait en horreur «la mièvrerie, l'enfantillage et la pieuserie».²⁴ On décrit Boncompain comme un homme qui aurait pu s'attaquer aux plus grands travaux intellectuels et qu'il aurait pu être un chef militaire tant son sens de la discipline et sa capacité de diriger les hommes «virilement» étaient développés. Il préférerait toutefois œuvrer pour le bulletin, car il le croyait plus

²³ *Le Bulletin paroissial*, juillet 1928, p.2.

²⁴ *Le Bulletin paroissial*, janvier 1929, p.1 à 3.

bénéfique au salut des âmes. Il explique son désir de rester anonyme par la certitude que l'effacement de «l'ouvrier apostolique» permet de faire un bien plus solide et plus étendu. Son travail au sein du bulletin n'était sans doute pas aussi méconnu auprès de ses contemporains, car il signa les deux recueils d'histoire tirés du *Bulletin paroissial* qu'il publia en 1914 et en 1917.²⁵

On ignore le nom de celui qui remplace immédiatement Boncompain. La différence quant au contenu du bulletin ou de son style est imperceptible. Il semble toutefois qu'il ne s'agisse encore que d'un seul individu puisque dans un article anonyme de 1931, l'auteur se présente comme celui qui écrit le bulletin depuis le départ de Boncompain. Il fait part à ses lecteurs de son manque d'inspiration et il leur demande de collaborer au contenu du bulletin en envoyant des suggestions ou des illustrations.²⁶

Selon Vannucci, c'est le père Alexandre Dugré, vicaire de la paroisse de l'Immaculée-Conception et auteur connu des lecteurs de l'École sociale populaire, qui prend en charge le bulletin en 1932.²⁷ Une notice nécrologique publiée dans *Le Devoir* à la mort de ce dernier en mars 1958 mentionne toutefois que ce n'est qu'en 1935 qu'il est devenu rédacteur de *L'Action paroissiale*.²⁸

Il est raisonnable de supposer qu'une partie du contenu du bulletin était produite dans la Maison des écrivains. Cette dernière était constituée de jésuites écrivains qui alimentaient l'ensemble des publications produites par l'Imprimerie du Messenger.²⁹ Ce groupe dirigé par le père Papin Archambault partageait le même espace afin de créer une synergie entre les têtes et avait accès à une grande bibliothèque.

²⁵ Louis Boncompain, *Autour du foyer canadien*, Montréal, Imprimerie du Messenger, 1914, 271p. Louis Boncompain, *Grain de bon sens*, Montréal, Imprimerie du Messenger, 1918, 282p.

²⁶ *Le Bulletin paroissial*, septembre 1931, p.7.

²⁷ Simone Vannucci, *Rôle structurant des actions de la Compagnie de Jésus sur la littérature et l'édition au Québec (1930-1960)*, thèse Ph.D. (littérature), Université de Sherbrooke, 2005, p.102.

²⁸ *Le Devoir*, 8 mars 1958, p.17.

²⁹ Simone Vannucci, *Rôle structurant des actions de la Compagnie de Jésus sur la littérature et l'édition au Québec (1930-1960)*, thèse de Ph.D. (littérature), Université de Sherbrooke, 2005, p.98, Jacques Michon, *Histoire de l'édition littéraire au Québec au XX^e siècle*, vol.1, Montréal, Fides, 1999, p.350.

2.6 Le financement

Nous connaissons trois sources certaines de financement du bulletin paroissial: la publicité, les abonnements et les soirées de financement. L'impossibilité d'accéder aux archives des jésuites, nous empêche de dire s'il existe d'autres façons pour le bulletin d'assurer sa survie.

2.6.1 La publicité

Un simple coup d'œil dans n'importe quel *Bulletin paroissial* suffit pour se convaincre de l'importance de la publicité. En novembre 1909, le premier numéro du bulletin compte déjà 24 publicités remplissant 6 pages dans un bulletin de 16 pages. Dans le dernier bulletin de notre échantillon, soit celui de mai 1939, on compte 72 publicités occupant l'équivalent de 16 pages pour un bulletin de 48 pages. Le bulletin consacre ainsi toujours plus du tiers de son espace aux publicités. En 1919, on atteint un sommet avec 103 publicités réparties entre 24 pages pour une publication de 52 pages. Près de la moitié de l'espace du journal est alors consacré à la publicité.

En 1909, les pages publicitaires sont reléguées à la toute fin du bulletin. Les annonceurs se retrouvent dans de petits encarts de format «cartes d'affaires» où ils se contentent de donner quelques informations sommaires : nom, adresse, services ou produits offerts. Il s'agit alors essentiellement de petits commerçants locaux ou des membres de professions libérales de la paroisse. Par exemple, un plombier, un pharmacien, un médecin, un marchand de bois et de charbon, un épicier, un notaire, un courtier en immeuble et même un ouvrier offrant ses services paient des encarts. L'ouvrier rappelle qu'il est un bon chrétien, membre de la Ligue du Sacré-Cœur, apte à parler français et anglais et qu'il est en mesure de fournir de bonnes références. À partir de 1913, on voit apparaître sur certaines de ces «cartes d'affaires» des slogans ou des arguments de vente. Dix ans après la publication du premier numéro du *Bulletin paroissial*, les publicités se sont beaucoup développées. D'abord, depuis 1917, les pages publicitaires se répartissent entre le début et la fin du bulletin. Elles possèdent

désormais de nombreuses images et les annonceurs utilisent mieux l'espace qui leur est alloué. À côté des annonces de commerçants locaux, se trouvent de plus en plus de publicités de produits. Dans ces cas, il s'agit de produits ciblant presque toujours la femme au foyer puisqu'il s'agit de produits domestiques: macaroni Catelli, sirop de maïs Crown Brand, eau purgative RIGA, sirop contre la toux, la poudre à pâte Magic, etc. On remarque également que les annonceurs locaux ne se contentent plus des petites «cartes d'affaires» et qu'ils sont nombreux à acheter une demi-page ou une page complète.

À partir de 1929, le bulletin développe l'organisation de sa publicité et cherche à mieux intégrer les publicités à son contenu. D'abord, les publicités ne sont plus cantonnées à certaines pages, mais commencent à se mêler au reste de la section locale, ce qui augmente beaucoup leur visibilité. En outre, le bulletin concède en troisième page une table des matières consacrées uniquement aux annonceurs. Ce qui ajoute au bulletin une fonction de répertoire permettant un accès rapide aux coordonnées d'un service ou d'un marchand. Toujours afin d'améliorer la visibilité des marchands et de s'assurer de leur fidélité, le bulletin crée un concours obligeant les participants à consulter les publicités pour trouver les réponses aux questions.

En 1932, le bulletin semble avoir proposé une nouvelle formule à quelques annonceurs, les invitant à faire part de leur expertise pour enrichir le contenu du bulletin en échange de visibilité. En effet, un pharmacien, un dentiste, un médecin et un notaire présentent dans des encadrés illustrés d'une page chacun, des conseils et de l'information en fonction de leurs champs de compétence.³⁰ Les deux parties trouvent donc leur compte, puisque le bulletin enrichit son contenu et que le professionnel reçoit de la visibilité, de la crédibilité et qu'il peut donner ses coordonnées. La même année, le bulletin organise aussi sur deux pages successives un espace dédié au mariage, intitulé «le grand jour», où se trouvent rassemblées autour de la photo d'un jeune couple les publicités de six commerçants pouvant aider les futurs mariés : un marchand de meubles, une pâtisserie, un tailleur, un marchand de gants, un fleuriste et un bijoutier.³¹

³⁰ *L'Action paroissiale*, octobre 1932, p.10-30-31-32.

³¹ *L'Action paroissiale*, décembre 1932, p. 40-41.

À partir de 1917, le bulletin incite ses lecteurs à privilégier les commerçants qui annoncent dans ses pages en plaçant au bas de celles-ci des phrases comme : «Encouragez nos annonceurs», «Vos fournisseurs annoncent-ils dans le bulletin?», ou encore «N'oubliez pas que nos annonceurs soutiennent en partie l'œuvre du Bulletin paroissial, il n'est que juste que vous achetiez chez eux de préférence».³² On invite régulièrement les lecteurs à mentionner qu'ils ont vu l'annonce dans le bulletin lorsqu'ils achètent chez un marchand afin que celui-ci puisse connaître l'efficacité de sa publicité.

Des représentants travaillent aussi sur le terrain afin de solliciter directement les commerçants.³³ À partir de 1921, ceux-ci doivent s'identifier à l'aide d'un insigne aux initiales de L'Action paroissiale, car des fraudeurs ont réussi à soutirer de l'argent aux commerçants en se faisant passer pour des vendeurs de publicités. La sollicitation de nouveaux annonceurs se fait également directement dans le bulletin. À partir de 1920, on retrouve sur des pages entières des textes écrits en grosses lettres où l'on tente d'attirer de nouveaux annonceurs. Dans un premier temps, on tente de montrer en quoi une publicité dans le bulletin sert d'abord les intérêts du marchand en lui permettant d'améliorer son chiffre d'affaires. On prétend également que la publicité fait partie du service à la clientèle au même titre que de bons employés ou un service de livraison rapide. Enfin, l'importance de la publicité est présentée comme une affaire d'intérêt national, car ceux qui n'en font pas sont une «entrave au développement du pays».³⁴ En 1923, une annonce tente de faire comprendre que la publicité est à cette époque la meilleure façon de se faire rapidement une réputation, car une bonne publicité montre le sérieux de l'entreprise ainsi que sa réussite.³⁵ En 1928, on reprend encore cet argument en ajoutant que ceux qui font de la publicité dans le journal prouvent qu'ils sont éveillés et qu'ils méritent l'attention. Nous n'avons toutefois trouvé aucun indice pouvant nous renseigner sur les prix demandés par le bulletin pour la publicité.

³² *Le Bulletin paroissial*, octobre 1920, p.5.

³³ *Le Bulletin paroissial*, novembre 1921, p.34.

³⁴ *Le Bulletin paroissial*, mai 1920, p.26.

³⁵ *Le Bulletin paroissial*, janvier 1923, p.20.

Par le biais de leur annonce, les commerçants cherchent eux aussi à savoir si l'achat d'espace dans *Le Bulletin paroissial* constitue un bon investissement. Certains d'entre eux demandent à leur client de mentionner le nom du bulletin si leur choix a été motivé par leur annonce. D'autres vont jusqu'à offrir des escomptes à tous ceux qui mentionnent l'annonce ou apportent l'exemplaire du bulletin avec eux. En 1930, la Maison Dupuis et frère imprime dans les pages du bulletin un coupon donnant droit à un rabais en magasin. Mentionnons au passage que la Maison Dupuis et frère est l'annonceur le plus fidèle du bulletin, car pendant trente ans il occupera presque toujours la dernière page de couverture.

Malgré sa recherche constante de nouveaux annonceurs, le bulletin n'accepte sans doute pas n'importe qui dans ses pages. Il est évidemment impossible d'établir une liste exhaustive de tous les produits et services qui sont refusés, mais le dépouillement de notre échantillon montre certaines tendances. D'abord, on ne retrouve aucune publicité de théâtre et de cinéma et il faut attendre 1936 pour voir apparaître la première publicité vendant directement un produit alcoolisé. Il s'agit d'une publicité de la bière Carling. Toutefois, les épiciers se permettaient déjà depuis 1917 de s'afficher spécialisés en vin et liqueur. L'épicerie *Collin et Bourriset* prétend même que son vin de bourgogne est la meilleure façon de combattre efficacement l'alcoolisme.³⁶ On retrouve à partir de 1936 des publicités de cigarettes, en l'occurrence celle des *Sweet Caporal*. Le bulletin tolère également les publicités de commerçants au nom anglais, qui, comme nous le verrons au chapitre quatre, sont par ailleurs très critiqués.

Pour vendre leurs produits, de nombreux annonceurs n'hésitent pas à utiliser la crédibilité des religieux. Il y a ceux qui vantent leur relation avec les pères jésuites ou avec d'autres congrégations religieuses. Par exemple, la compagnie d'optique Robert se targue d'être le fournisseur officiel des pères et d'être «spécialiste des Sœurs de Sainte-Anne de Lachine et des Frères de l'instruction chrétienne de la province».³⁷ Une compagnie de charbon précise qu'elle est spécialisée pour servir les congrégations religieuses. Une publicité utilise la photo d'un prêtre et annonce que l'abbé Hamon a découvert un remède pour guérir le diabète,

³⁶ *Le Bulletin paroissial*, décembre 1922, p.19.

³⁷ *Le Bulletin paroissial*, décembre 1934, p.6.

l'albumine, le cœur, les reins, le foie, l'estomac, les rhumatismes, les bronches et toutes les maladies chroniques réputées incurables. Ailleurs, c'est une annonce d'un élixir qui met en gros plan le portrait d'un abbé.³⁸ Bien que ce type de publicités soit plutôt commun à l'époque, elles sont plutôt étonnantes dans une publication catholique car elles mettent la crédibilité de l'homme de l'Église en jeu.

2.6.2 Les abonnements

En principe, *Le Bulletin paroissial* est distribué gratuitement, mais rapidement on cherche à encourager les abonnements. Il faut dire que les abonnements, en plus d'être une source de revenus, peuvent être un indice pour les annonceurs que ceux qui reçoivent le bulletin le lisent, plutôt que de le jeter aux ordures. En 1909, il n'est pas encore question d'abonnement, on rappelle que le bulletin sera distribué gratuitement dans tous les foyers et on en appelle à la grande générosité des paroissiens pour aider à supporter cette charge. On espère que les ligueurs et les membres de diverses congrégations se feront un devoir d'y participer. À partir de 1911, le bulletin est toujours distribué gratuitement dans la paroisse de l'Immaculée-Conception, mais pour les abonnés de l'extérieur, le coût est de 25 cents et de 50 cents pour l'envoi par la poste. En 1913, la page couverture indique que l'abonnement en dehors de la paroisse coûte 50 cents.

À partir de 1927, année où la distribution du bulletin est confiée à des employés, *Le Bulletin paroissial* lance une série d'incitatifs pour encourager ses lecteurs à payer leur abonnement. On assure alors qu'aucune famille n'en sera privée et que celles qui n'en ont réellement pas les moyens pourront continuer à recevoir leur bulletin. Par contre, pour que ces dernières puissent en profiter, on demande aux autres de faire un plus grand effort. L'abonnement volontaire est de 10 cents et chaque abonné se voit automatiquement inscrit à un tirage mensuel dont le premier des dix prix est de cinq dollars. L'abonnement donne aussi droit à une prime annuelle qui varie selon les années. Habituellement, il s'agit d'un livre, mais en

³⁸ *Le Bulletin paroissial*, avril 1926, p.28.

1933, on offre à tous ceux qui paient leur abonnement en entier un crucifix de 12 pouces en «noyer et en or».³⁹

En 1932, l'abonnement est toujours de 10 cents, mais ceux qui paient pour l'année ont droit à un rabais et ne paient alors qu'un dollar pour les douze numéros. En 1935, le bulletin invite à participer à un nouveau concours où les participants doivent inscrire, ce qui, selon eux, constitue la meilleure raison de payer l'abonnement du bulletin. On retient les quatre meilleures réponses, mais on ignore le prix auquel les gagnants ont droit. Par contre, le bulletin publie leur réponse d'un court paragraphe. Le premier insiste sur le caractère de bienfaisance du bulletin. Le deuxième prétend que le bulletin est un réconfort pour les misérables. Le troisième affirme que le coût de son abonnement vaut amplement la joie qu'il ressent lorsqu'il lit la liste des baptêmes et le dernier dit que s'il paye son abonnement, c'est afin de permettre aux pauvres de le recevoir gratuitement. En plus d'assurer sa survie, la direction du bulletin prétend que l'abonnement est également demandé pour sa valeur éducative.

Nous ne sommes pas en mesure d'établir avec précision le ratio de ceux qui payaient réellement leur abonnement. En 1914, époque où l'abonnement n'est pas encore encouragé, on parle de 50 000 abonnés.⁴⁰ Peut-être est-ce une simple confusion d'expression et que l'auteur voulait parler d'un tirage de 50 000 exemplaires. Le seul indice dont nous disposons est cet article datant de 1935 portant sur la prime annuelle donnée à tous ceux qui paient leur abonnement où l'on annonce avoir envoyé «jusqu'à maintenant 14 000 exemplaires du livre».⁴¹ On peut donc déduire qu'au moins 14 000 foyers payaient leur abonnement, ce qui est très faible comparativement au tirage de 100 000 exemplaires. Ceci donne un taux de 15% d'abonnements. Par contre, le «jusqu'à maintenant» peut laisser entendre que la distribution des primes se poursuit et cet indice n'aurait dès lors plus de sens.

³⁹ *Le Bulletin paroissial*, mai 1927, p.31.

⁴⁰ Louis Boncompain, *Autour du foyer canadien*, L'Imprimerie du Messenger, Montréal, 1914, p.5.

⁴¹ *Le Bulletin paroissial*, juin 1935, p.255.

2.6.3 Les activités de financement

Certains événements spéciaux contribuent également à assurer une bonne santé financière au bulletin. À de rares occasions, *Le Bulletin paroissial* invite ses lecteurs à venir participer à des activités de financement pour assurer sa continuité. En novembre 1921, le bulletin remercie la Ligue du Sacré-Cœur et le Comité de la bonne presse pour leur participation dans la soirée d'euchre qui a permis, nous dit-on, d'assurer sa survie. En novembre 1923, on mentionne que les deux soirées d'euchre organisées par la Ligue et les Zélatrices du Sacré-Cœur ont fait salle comble. Malheureusement, on ne mentionne pas les sommes amassées lors de ces soirées de financement.

2.7 Conclusion

La forme et la présentation du bulletin évoluent peu durant ses trente années de publication. Les jésuites qui le dirigent ont trouvé une formule pratique et efficace qu'ils n'auront plus qu'à améliorer pour plaire aux lecteurs et pour favoriser les annonceurs. On remarque que la majorité des changements opérés marquent surtout une professionnalisation de l'entreprise ou une volonté de rendre le bulletin plus attrayant. L'objectif des pères étant de diffuser leur bulletin dans tous les foyers et non de faire des profits, l'aspect financier demeure surtout une question de survie et d'accessibilité. La durée de vie de la publication et la constance de son développement témoignent d'ailleurs que les dirigeants de *L'Action paroissiale* ont su composer avec ces impératifs financiers. L'étude du contenu du bulletin nous permettra de comprendre ce qui motivait les pères jésuites à se dévouer pour la réussite de cette oeuvre.

CHAPITRE III

AVOIR L'OEIL SUR TOUT : LA SECTION PAROISSIALE

Le bulletin possède dès sa création l'objectif d'animer la vie paroissiale comme en fait foi cet extrait publié en novembre 1909, dans le premier numéro :

Vous y lirez avec plaisir les récits des faits intéressants de la vie religieuse de notre belle paroisse; vous prendrez part aux joies, aux espérances, et aux douleurs des familles pour lesquelles nous aurons à enregistrer des baptêmes, des mariages, des funérailles. Avec le Bulletin, vous applaudirez aux succès de vos enfants dans les cours de catéchisme; vous vous intéresserez de plus en plus aux œuvres de la paroisse, vous en connaîtrez mieux le but, les moyens et les résultats.¹

En 1912, le bulletin paroissial de la paroisse de l'Immaculée-Conception est désormais divisé en deux : une section locale et une section commune. Dans ce chapitre, nous montrerons de quelle façon la section locale du *Bulletin paroissial* participe au dynamisme de la vie religieuse et sociale de la paroisse de l'Immaculée-Conception. Ensuite, nous démontrerons que *Le Bulletin paroissial* est une tribune privilégiée pour les pères jésuites et qu'ils utilisent ces pages pour asseoir leur autorité et rappeler aux paroissiens qu'ils ont l'œil sur tout ce qui se passe dans leur paroisse. Enfin, nous verrons comment la section locale des bulletins paroissiaux cherche à freiner la désintégration de la société paroissiale en entretenant un sentiment d'appartenance et en valorisant les liens d'interdépendance et de proximité entre les paroissiens.

¹ *Le Bulletin paroissial*, novembre 1909, p.1.

3.1 Animer la vie religieuse et sociale de la paroisse

Au cours des trois décennies étudiées, la section paroissiale du bulletin prend constamment de l'ampleur. Sans tenir compte de l'espace occupé par les publicités, qui se mêlent à la section à partir de 1929, celle-ci varie de 7 à 29 pages. Une évolution se fait à partir de 1918 où l'on voit apparaître une grande variété de textes. Il est alors fréquent de retrouver des articles qui ne concernent plus directement la paroisse de l'Immaculée-Conception. Par exemple, on retrouve de nombreux textes tirés d'autres publications comme *Le Devoir* ou des extraits d'œuvres littéraires françaises provenant d'auteurs classiques comme La Fontaine ou Chamfort. On sent alors une volonté d'enrichir et de varier le contenu du bulletin. Par exemple, il y a ce type de chroniques que les magazines modernes pourraient appeler «conseils pratiques» et qui consiste à donner divers trucs utiles à la vie quotidienne. Dans cette section du bulletin sont présentés des patrons permettant de confectionner à peu de frais des vêtements que l'on assure à la mode et de bon goût, des recettes de cuisine ou des chroniques présentant diverses façons de recycler des produits usagés et de leur offrir une nouvelle vie. Par exemple, on suggère d'utiliser les pelures de patates et les écorces d'oranges sèches pour allumer le poêle ou du jus de citron et du sel pour enlever les taches.² On y trouve aussi des textes de types «vulgarisation scientifique» où l'on explique certains phénomènes naturels, comme les éclipses solaires, ou encore l'histoire de certaines inventions comme celle des armes à feu.³ Aussi, des dentistes, des médecins et d'autres professionnels en profitent pour se faire de la publicité avec la publication de chroniques dentaires et médicales. La lecture est également agrémentée de petits encarts contenant des pensées philosophico-morales ou des blagues inoffensives et rarement bien drôles. On affectionne particulièrement les bons mots d'enfants. La section locale contient aussi des concours et leurs résultats, des charades, des devinettes et toutes les informations concernant les abonnements.

À partir des années 1930, la section locale s'intéresse à la politique et publie sous différentes appellations (De-ci de-là, Faits et nouvelles) une rubrique de deux à trois pages qui

² *Le Bulletin paroissial*, août 1918, p.4.

³ *L'Action paroissiale*, octobre 1932, p.16-17.

commente l'actualité politique nationale et internationale. Chaque nouvelle dispose d'un paragraphe d'une dizaine de lignes et explique de manière concise un enjeu sociopolitique. Les thèmes qui reviennent le plus fréquemment concernent le nazisme, le progrès du communisme dans le monde, le corporatisme et tout ce qui concerne la crise économique, comme l'adoption de la loi sur l'assurance-chômage. À partir des années 1930, le bulletin s'enrichit aussi des annonces des publications des Presses du messager et des diverses conférences organisées par l'École sociale populaire. Ces annonces se présentent toujours sous forme de résumé et le lecteur du bulletin peut en retirer une somme considérable d'informations même s'il n'assiste pas à la conférence ou ne se procure pas la publication en question. Dans les années 1930, le bulletin paroissial devient donc un véhicule publicitaire d'importance pour les jésuites.

Les chroniques de types «conseil pratique» ou «vulgarisation scientifique» sont habituellement publiées de manière intermittente. Par exemple, les recettes apparaissent une première fois en 1918, pour disparaître en 1921 et revenir en 1934 jusqu'en 1939. Ces deux types de textes ont la fonction de rendre la lecture du bulletin plus intéressante, mais aussi d'en élargir le lectorat en instruisant et en divertissant tous les membres de la famille. C'est donc la section locale des bulletins paroissiaux qui évolue et tend à devenir un véritable petit magazine pour la famille catholique.

Malgré tout, la section locale réserve toujours un espace important aux textes qui concernent directement la vie de la paroisse de l'Immaculée-Conception. De nombreux textes de la section locale sont purement informatifs et leur forme ne changera jamais. Nous parlons ici des tableaux, des calendriers ou de tout autres types de textes donnant aux paroissiens l'horaire d'un événement religieux ou social sans plus d'explications. Présente dans les trois bulletins du mois de septembre de notre échantillon, «L'indication pour le service paroissial» offre toutes les informations concernant l'horaire des baptêmes, des enterrements, des offices, des confessions et des mariages pour l'année à venir. On y indique également les heures de bureau du curé et les indications pour contacter d'urgence le «père aux malades» ou un confesseur. À partir de 1931, on trouve aussi dans ces pages l'horaire des réunions des diverses congrégations, ligues et associations paroissiales. Le paroissien de l'Immaculée-

Conception dispose ici d'un outil de référence simple à consulter; deux pages qu'il peut détacher et afficher sur son mur.

Dès le premier numéro du bulletin en 1909, la page «memento» présente la liste de tous les enfants baptisés, des couples nouvellement mariés et des décès qui ont eu lieu durant les dernières semaines dans la paroisse. On y retrouve également le «tableau d'honneur» qui affiche le nom des élèves ayant le mieux réussi par classe et par école. On devine que cette page devait être une source de fierté pour le jeune élève et sa famille. Nous pouvons émettre l'hypothèse que ces pages strictement informatives ont pu jouer un grand rôle pour entretenir un sentiment de proximité entre les paroissiens en les nommant et en tenant les membres de la communauté au courant des divers drames et joies qui bouleversent les individus et leur famille. Ces pages ont pu remplacer, en quelque sorte le simple bouche à oreille des petites communautés rurales.

Deux calendriers sont présents dans chaque bulletin. Le premier apparaît en 1919 et rappelle, pour chaque jour, le nom du saint dont c'est la fête. Ce calendrier indique également le cycle de la lune, le signe du zodiaque, ainsi que la «consécration du mois». Par exemple, juillet 1921 est consacré «aux âmes du purgatoire» et novembre 1929 au «Précieux Sang». Le second calendrier apparaît en 1921 et il indique les messes spéciales et les autres activités pieuses qui se déroulent pendant le mois. Le paroissien soucieux de se procurer des «précieuses indulgences» trouvera donc dans ce calendrier les exercices qu'il doit effectuer. Par exemple, en mai 1939, parce qu'on est dans le mois de Marie, chaque exercice privé ou public lui vaut 300 jours d'indulgence et s'il fait ses exercices quotidiens de 7 h 30, il a droit à une indulgence plénière. Comme dans le calendrier des saints, on indique également la «consécration du mois». Il arrive qu'un mois ne soit pas consacré au même thème selon que l'on consulte le calendrier des saints ou celui des activités paroissiales. Par exemple, février 1924 est consacré au «Sacré cœur de Marie» dans le calendrier des Saints et à la «Réparation» dans celui des activités pieuses. À partir de 1928, ce second calendrier commence à signaler «l'intention du mois», c'est-à-dire le motif de prière pour les catholiques. Les intentions varient beaucoup d'un mois à l'autre. Si l'intention de juillet 1929 est «les retraites fermées» et celle de 1932 est «le respect du prochain», celle d'août

1930 est l'«action contre la propagande protestante dans les pays catholiques» et celle d'avril 1938 est «que les femmes se concentrent plus à la vie et au devoir du foyer». À partir de 1931, on ajoute à ce calendrier «l'intention missionnaire», ainsi, l'intention missionnaire de septembre 1931 est «les écoles chinoises», celle de février 1936 est «la lutte contre l'islam» et celle d'avril 1937 : «la conversion des Indiens d'Amérique».

Au cœur de la section locale se trouvent les textes de la rubrique «Vie paroissiale» ou «Chronique paroissiale». Y sont regroupés pêle-mêle de courts textes d'un quart de page à une page et demie consacrés aux activités de la vie religieuse ou sociale de la paroisse, comme des annonces d'activités, des retours sur ces activités, des «promesses de publier», des commentaires éditoriaux. On y aborde parfois des sujets qui n'ont rien à voir avec la paroisse et qui auraient pu être intégrés à la section commune. Tout comme les calendriers, cette rubrique témoigne de la volonté de voir la paroisse de l'Immaculée-Conception vivre dans une atmosphère religieuse intense. En effet, chaque mois, le bulletin transmet aux paroissiens leur devoir religieux et les convie aux diverses activités pieuses qui se déroulent durant le mois. La section locale n'est toutefois pas un outil d'éducation religieuse et elle offre peu de réponses à quiconque cherche des explications ou des justifications aux rituels imposés ou suggérés par l'Église. On peut attribuer cette absence d'explication au fait que les pères publiaient d'autres feuilles dédiées à l'apostolat religieux comme *Le Billet mensuel* et *Le Messager du Sacré-Cœur* ou encore, par le fait que, comme le disent Hamelin et Gagnon, «les formes collectives de piété sont figées et répètent inlassablement les mêmes modèles»⁴, rendant inutile le besoin même d'expliquer le sens de ces rituels. De manière générale, on se contente donc de rappels ou de convocations afin que les fidèles puissent vivre adéquatement leur religion.

N'empêche, lorsqu'il s'agit d'imposer de nouvelles pratiques ou de déplorer le fait que certaines soient négligées, le bulletin s'avère un véhicule parfait pour rejoindre les fidèles et nous avons fréquemment trouvé ce genre d'informations dans la section locale. Dans les années 1910, l'importance de la communion fréquente et de la prière biquotidienne est sans

⁴ Jean Hamelin et Nicole Gagnon, *Histoire du catholicisme québécois, Le XX^e Siècle*, t.I (1898-1940), Montréal, Boréal express, 1984, p.332.

cesse répétée. En octobre 1932, on publie les nouvelles directions pour célébrer la fête du Christ-Roi, fête instituée par Pie XI en 1925. Le bulletin transmet alors aux paroissiens le rituel à suivre, soit un jeûne au pain sec pour tous les fidèles le samedi et une manifestation publique de piété à l'église le dimanche.⁵ Dans les années trente, c'est l'obligation du jeûne du carême qui doit être rappelée. Quoique très rarement, nous avons également trouvé dans la section locale des reproductions ou des échos de lettres provenant des instances diocésaines ou encore même du Vatican.

Afin d'illustrer cette absence d'explication sur le sens des rituels, prenons l'exemple des textes annonçant les sacrements de première communion et de confirmation. Au lieu d'aider les parents à parfaire l'éducation religieuse de leurs enfants en leur expliquant ce qu'ils doivent faire et ce pour quoi ils doivent le faire, le bulletin préfère insister sur l'importance de la visite de l'évêque et sur le nombre d'enfants qui participeront à l'évènement. Ces chiffres sont tout de même révélateurs de la vitalité de la paroisse et nous émettons l'hypothèse qu'ils étaient publiés aussi pour entretenir chez le paroissien l'impression qu'il vit dans une communauté d'envergure: en 1911, 1140 enfants ont reçu leur première communion et en 1915 le bulletin annonce que 450 enfants, 8 adultes, un vieillard de 75 ans et une vieille de 85 ans ont fait leur confirmation.⁶ Il en est ainsi pour la multitude de textes conviant au mois du rosaire, aux processions, aux messes spéciales, à l'heure sainte, aux fêtes religieuses.

On utilise également le bulletin pour organiser les activités pieuses en dehors de la paroisse comme les retraites fermées et les pèlerinages. Durant les mois de novembre et de décembre, la «saison des retraites» provoque la multiplication des annonces et des témoignages pour inciter les fidèles à participer à ces activités que l'on vend tour à tour comme des vacances tonifiantes ou d'austères moments de repentance⁷. En fait, nous avons trouvé ces annonces dans presque tous les bulletins de notre échantillon. Ces retraites sont divisées par groupes

⁵ *Ibid.*, p.9.

⁶ *Le Bulletin paroissial*, mai 1915, p.2.

⁷ Pour illustrer cet étonnant contraste: le bulletin de décembre 1910 affirme que la retraite «fouette désagréablement» et celui de février 1912 parle des quarante heures comme «autant d'heures passées dans le paradis».

d'âge et par sexe et l'on distingue celles de deux jours de celle de 8 jours. Les paroissiennes de la paroisse de l'Immaculée-Conception sont invitées au couvent des sœurs franciscaines par des annonces qui prennent habituellement la forme de témoignages où des femmes racontent leur expérience et tout le bien-être qu'elles en retirent. Pour les paroissiens mâles, les annonces de retraites sont moins loquaces, on se contente habituellement de mentionner les dates et d'admettre qu'il s'agit d'un sacrifice important, «d'un gros morceau». Quant aux adolescents, on invite les parents à envoyer leurs enfants âgés de 14 et 20 ans à Boucherville, dans une maison de retraite appelée La Brocquerie. Là-bas, on assure que des pères spécialement formés aideront les adolescents à lutter contre Satan et ses agents «habiles à attiser les trois concupiscences». Selon un article de 1929, cette maison aurait accueilli 446 garçons en 1922 et près de 1000 en 1928.⁸

Les nombreuses annonces de pèlerinage qui occupent les pages des bulletins durant la saison estivale n'ont pas recours à autant d'arguments que les annonces de retraites. Habituellement, ces annonces se contentent d'indiquer certaines modalités du voyage, comme les coûts, les heures de départs et d'arrivées ou la compagnie ferroviaire qui transportera les pèlerins. Les trois sites les plus populaires sont la basilique Sainte-Anne de Beupré, le sanctuaire des Bienheureux martyrs canadiens situé en Ontario et celui dédié à Catherine Takakwitha, également en Ontario. On peut déduire que le manque d'arguments dans les annonces de pèlerinage s'explique par le fait que les pèlerinages sont plus populaires parce que plus agréables que les retraites fermées.

On peut dire que la section locale du bulletin paroissial est aussi un prolongement du parvis de l'église en ce sens que c'est ici qu'on discute de choses temporelles et que les différents acteurs paroissiaux témoignent de leurs activités. En d'autres mots, on pourrait dire que la section paroissiale est un véritable relais entre les organismes de la société paroissiale et les paroissiens. Il s'agit d'ailleurs d'un aspect très important de la volonté de valoriser la société paroissiale par le bulletin.

⁸ *Le Bulletin paroissial*, juillet 1929, p. 2.

Par exemple, la bibliothèque paroissiale tire profit du bulletin paroissial à partir de 1930, en y insérant sous forme de fascicules le catalogue de sa collection. Ces fascicules possèdent leur propre pagination et sont conçus pour être détachés et réunis en volumes. Il s'agit d'abord d'une liste de livres avec le nom des auteurs et le nombre de pages et, à partir de 1934, on ajoute un résumé et une appréciation critique des livres. La bibliothèque utilise également le bulletin pour faire connaître ses horaires, le nombre d'abonnés et toutes autres informations concernant ses activités. En 1912, le bulletin annonce le départ de la bibliothécaire et en profite pour lui rendre hommage. On invite aussi les «demoiselles» à venir donner quelques heures par semaine, voire à poser leur candidature pour le poste désormais vacant.

Divers groupes font régulièrement leurs annonces, lancent leurs invitations ou font simplement un compte rendu de leurs activités. Parmi ceux-ci, on retrouve le Cercle Pie X qui partage ses réflexions ou publie le résultat de ses journées d'étude ou l'Association des artisans canadiens-français qui convie ses membres et invite les non-membres à assister à son assemblée annuelle. La caisse populaire utilise également les pages du bulletin pour convoquer les membres à ses réunions ou pour publier des tableaux comparatifs de ses rendements. Un autre exemple illustrant l'utilisation du *Bulletin paroissial* comme un relais entre les différents acteurs de la société paroissiale est cette courte lettre publiée en 1934 dans laquelle les étudiantes au cours du soir en art culinaire remercient la Maison Dupuis et frère pour le réfrigérateur qu'elle leur a remis.⁹

Dès que l'occasion se présente, le bulletin encense les religieux et les religieuses qui œuvrent dans la paroisse. La rentrée scolaire fournit le prétexte pour remercier et encenser les Frères de l'instruction chrétienne, ces «merveilleux professeurs» qui forment une «élite de choix» et l'on demande «respect, estime et amour» envers les religieuses qui se dévouent dans la paroisse. Le bulletin permet également aux pères de tenir leurs paroissiens au courant de ce qui se passe dans leur congrégation. On annonce les nominations de ceux-ci aux différents postes du scolasticat et l'on publie des hommages posthumes à la suite du décès de l'un d'eux. À leur tour, les religieux et les religieuses savent que le bulletin est à leur service s'ils

⁹ *L'Action paroissiale*, décembre 1934, p.106.

ont des messages à transmettre aux paroissiens. Il peut s'agir de remerciements, d'informations sur leurs activités ou simplement de souhaits de bonne année. À titre d'exemple, en 1919, les Sœurs de la Charité de la Providence font la promotion de leur jardin de l'enfance où elles accueillent les enfants de 5 à 11 ans. Pour la somme de un dollar, les sœurs fournissent le pupitre, l'encre et la craie et pour deux dollars, les enfants ont droit à un cours de gymnastique et à la milice.¹⁰ C'est d'ailleurs avec fierté que le bulletin annonce l'entrée des jeunes de la paroisse dans une congrégation religieuse. En mars 1913, on s'exclame : «Notre paroisse a été bénie du Bon Dieu», car une trentaine de jeunes filles sont entrées au couvent et dix jeunes hommes ont joint les rangs des Frères de l'instruction de chrétienne.¹¹

Il n'est pas rare que des organismes caritatifs profitent des pages du bulletin pour remercier leurs bienfaiteurs, solliciter des dons ou démontrer leur compétence en y publiant des rapports. Par exemple, en 1918, après de chaleureux remerciements à tous les «donateurs», les Dames de la charité publient leur rapport annuel où l'on peut apprendre, en plus du nombre de visites faites aux pauvres, aux malades, et aux «ensevelissements», que le Vestiaire des pauvres a, entre juillet 1917 et juillet 1918, distribué 1906,62\$. On nous indique précisément ce que cette somme représente : 227 paires de chaussures neuves, 512 usagées, 130 paires de claques neuves, 154 usagées, etc.¹² La Goutte de lait publie occasionnellement ce genre de rapport où l'on présente le bilan de ses activités. Pour l'année 1922, la Goutte de lait annonce avoir répondu à 6960 consultations et 975 visites à domicile, elle a aussi accueilli 435 enfants dans son dispensaire.¹³

D'ailleurs, les pages du *Bulletin paroissial* montrent à quel point l'organisation de la charité et la vie sociale sont indissociables dans la paroisse de l'Immaculée-Conception. La section paroissiale est remplie d'invitations pour des activités charitables et divertissantes et de retours sur celles-ci. Outre les tombolas et les kermesses qui reviennent régulièrement, on recense chaque mois jusqu'à dix parties de cartes organisées pour différentes causes ou

¹⁰ *Le Bulletin paroissial*, septembre 1919, p.17.

¹¹ *Le Bulletin paroissial* mars 1913, p.130.

¹² *Le Bulletin paroissial*, août 1918, p.9.

¹³ *Le Bulletin paroissial*, janvier 1922, p.4.

œuvres de charité. Jusqu'au début des années 1920, le jeu de cartes le plus populaire est l'euchre, mais on joue aussi au 500, au bridge, au 10 et à partir du vendredi 10 décembre 1936, où on organise «une soirée absolument nouvelle dans la paroisse», au bingo. On l'apprécie parce qu'il permet à tous de jouer en même temps. Pour les nostalgiques, on organise des soupers canadiens «comme dans le bon vieux temps», car «ils possèdent un charme, une élégance, une tenue mesurée qu'on ne retrouve pas toujours dans ceux d'aujourd'hui».¹⁴ En ville, puisque les activités paroissiales doivent faire face à la concurrence des activités culturelles professionnelles, le bulletin doit recourir à des arguments de poids pour vendre ses productions locales. On vante donc constamment la qualité des pièces de théâtre, des concerts et des chorales amateurs produits par les paroissiens. On insiste aussi sur leur faible coût, mais ce qui est le plus souvent souligné, c'est l'assurance d'assister à un événement «éminemment catholique», garant de décence, de tenue et de toujours servir une œuvre catholique.¹⁵

La charité s'organise également de façon plus commune, par le biais de quêtes spéciales à la messe, comme celle annoncée dans le bulletin de mai 1928 en faveur de l'Oeuvre des vacances qui doit permettre l'organisation d'un terrain de jeux au parc Lafontaine. Parfois, il s'agit également de campagnes de souscription, comme celle de 1928 au profit de la Providence Sainte-Geneviève, à la fois orphelinat et foyer pour personnes âgées. Le bulletin prévient alors les paroissiens qu'ils recevront la visite de collecteurs et on leur demande d'être aussi généreux, sinon plus, que par les années antérieures, car une vague de prospérité balaie le pays, ce qui garantit un avenir rassurant et rend honteuse l'avarice. On souhaite alors amasser 10 000 \$, soit une moyenne de 5 \$ par famille. Conscient que bien des familles ne peuvent donner une telle somme, on demande alors aux autres de compenser. Les arguments en faveur de la charité tournent généralement autour du sentiment de bien-être, du devoir grave d'aumône et de la honte qu'un catholique devrait éprouver s'il préfère le luxe au sacrifice. Au cours des années trente, nous avons noté que le discours s'accompagne d'une réflexion sur la fatalité de l'indigence, rappelant que nul n'est à l'abri. On se désole aussi de voir que les protestants sont plus généreux que les catholiques, car ils réussissent à

¹⁴ *Le Bulletin paroissial*, mars 1925, p.10.

¹⁵ *L'Action paroissiale*, avril 1933, p.263.

amasser des millions pour leurs hôpitaux et on s'indigne lorsqu'on évoque qu'un catholique ait pu donner 1000 \$ au YMCA, car il s'agit d'une organisation protestante.¹⁶

À qui profite cette charité? Il semble que ce soit les différentes maisons d'accueil qui en profitent le plus, du moins c'est pour elles qu'on orchestre le plus d'activités. Dans la paroisse de l'Immaculée-Conception, la première à en bénéficier est sans aucun doute la Providence Sainte-Geneviève, plus du quart des activités caritatives publiées dans notre échantillon lui étant dédiée. Ensuite, viennent pêle-mêle les œuvres comme celles du Bon Pasteur (dévouées à la réforme des jeunes filles), du foyer Saint-Joseph (qui accueille les demoiselles garde-malades, les institutrices et les employées qui sont loin de leur famille) ou l'Oeuvre des vacances. Les activités peuvent aussi être organisées au profit de l'église paroissiale, comme en 1919, où une tombola est mise sur pied afin de monter le carillon. Les jésuites eux-mêmes profitent des activités caritatives, comme le prouve cette partie de cartes organisée en 1936 par les Enfants de Marie visant à amasser des fonds pour payer une partie du matériel nécessaire à la confection des ornements sacerdotaux destinés aux missions de Chine.¹⁷

Le bulletin s'emploie à décourager les initiatives personnelles en matière de charité. En effet, sous prétexte qu'il n'est pas rare de retrouver des vêtements abandonnés par des « indignes » qui se sont fait donner des trucs alors qu'ils ne voulaient que de l'argent, on incite les lecteurs du bulletin à faire leurs dons aux œuvres de charité officielles de la paroisse. Ceci permet de garder un contrôle sur la charité et d'entretenir l'idée que la paroisse est nécessaire.

Le bulletin publie également de nombreux retours sur ces événements culturels et sociaux qui, chaque fois et sans aucune exception, sont considérés comme une grande réussite. Le succès est attribuable à l'engagement de tous et c'est l'occasion parfaite pour mettre en valeur la force de la solidarité communautaire. Les retours sur les activités insistent sur l'importance du nombre : « des centaines et des milliers de bonnes volontés » coopérant à

¹⁶ *Le Bulletin paroissial*, juin 1928, p.13.

¹⁷ *L'Action paroissiale*, février 1936, p.175 .

l'œuvre commune. On aime aussi publier le nombre de participants à ces activités qui est un gage de la réussite de l'évènement. On parle par exemple de 800 paroissiens qui se sont déplacés lors de trois soirées consécutives pour jouer au bingo.¹⁸ La grande richesse liée à la diversité des paroissiens est aussi mise en valeur, que ce soit par leur talent, leur métier, le temps qu'ils donnent à la paroisse, les dons ou les prêts d'objets qu'ils font, mais aussi par leur prière. Le lien d'interdépendance est hautement valorisé. Après une kermesse, on prend la peine de rappeler que les travailleurs journaliers ont monté les kiosques, d'autres ont pu installer l'électricité et les commerçants ont fourni les prix de présence. Ces retours dithyrambiques sur les événements sont l'occasion de faire la démonstration que la société paroissiale est un système qui fonctionne. Les absents doivent s'en mordre les doigts et les participants peuvent être fiers de voir que leur travail est reconnu.

3.2 Asseoir l'autorité des pères

Grâce à leur bulletin paroissial, les pères jésuites de la paroisse de l'Immaculée-Conception disposent d'une excellente tribune pour rappeler à leurs paroissiens qu'ils vivent près d'eux, se soucient de leur sort et comptent bien les protéger des dangers de la ville. On retrouve dans les textes de la section locale de nombreux exemples démontrant que le bulletin est constamment utilisé par les pères pour affirmer leur autorité. Il s'agit d'ailleurs d'un objectif qu'on admet dès le premier numéro de novembre 1909: «Ce Bulletin aura pour mission [...] de resserrer les liens qui vous unissent aux pères chargés du soin de vos âmes; de vous mettre en garde à l'occasion contre les idées fausses qui circulent parfois.[...] Le Bulletin vous apportera les directions de l'autorité, vous donnant ainsi l'occasion de les avoir sous les yeux, de les relire en famille, de les étudier afin d'y conformer toujours votre conduite.»¹⁹ Les prétentions des pères jésuites sur leurs ouailles atteignent parfois leur paroxysme, comme le montre cette citation tirée de *L'Action paroissiale* de 1939 : «laisser une paroisse vingt ans sans prêtre et on y adore les bêtes.»²⁰ Habituellement, c'est toutefois beaucoup plus

¹⁸ *L'Action paroissiale*, avril 1938, p.266.

¹⁹ *Le Bulletin paroissial*, novembre 1909, p.1.

²⁰ *L'Action paroissiale*, mai 1939, p.20.

subtilement que ceux-ci utiliseront leur bulletin pour affirmer leur autorité. Par exemple, en 1918, l'annonce de l'ordination de prêtres devient un prétexte pour rappeler aux lecteurs toute la dignité et la grandeur des hommes d'Église. On insiste alors sur leur essence surnaturelle, voire divine, comme le montre cet extrait : «Le prêtre, c'est le dispensateur des mystères et des miséricordes de Dieu, c'est le médiateur entre le ciel et la terre. Ce rôle ne l'élève-t-il pas au-dessus de toutes les dignités de ce monde?» Plus loin, on ose même affirmer ceci : « Le prêtre, c'est le vicaire de Jésus Christ, c'est Jésus-Christ lui-même.»²¹ Une autre fois, l'annonce de la mort d'une mère de trois prêtres fournit le prétexte à ainsi valoriser la stature des hommes d'Église.

À sa manière, la section locale des bulletins paroissiaux aide les pères dans leur travail d'encadrement des paroissiens. À l'automne, durant les mois de septembre et d'octobre, le bulletin annonce la «poursuite de cette belle tradition nationale» qu'est la visite du curé dans tous les foyers. On demande alors aux paroissiens de bien préparer cette rencontre, afin que le prêtre soit reçu avec les meilleurs égards, car, nous dit-on, il s'agit d'un honneur, d'une bénédiction, voire d'une marque de «charitable sympathie» de sa part. Cette visite est alors l'occasion de dire au pasteur ce qu'on ne peut dévoiler ailleurs, mais «que le prêtre doit savoir» sans être «affaire de confessionnal». On suggère également de recueillir quelques commentaires ou des propositions pour le bien de la paroisse, sans médisance, sans amertume et sans «placotage». Insistant autant sur le caractère honorifique que cordial de cette visite, les textes sur le sujet viennent révéler l'image paternaliste que les hommes d'Église veulent projeter d'eux-mêmes. Le curé se présente à la fois comme un ami compréhensif et un éducateur autoritaire. Il est intéressant de noter qu'en 1931, une annonce de la visite du curé dans les foyers insiste longuement sur le devoir de ne pas laisser la sonnerie sans réponse. On doit alors rappeler aux lecteurs qu'il n'y a aucune raison de ne pas répondre ou de s'absenter, puisqu'il ne s'agit pas d'une visite pour la quête de la dîme.²² Bien que ceci puisse paraître bien anecdotique, nous pouvons y voir un indice que ces «douces et instructives visites» n'étaient peut-être pas toujours attendues avec un grand enthousiasme par tous les paroissiens.

²¹ *Le Bulletin paroissial*, août 1918, p10.

²² *Le Bulletin paroissial*, septembre 1931, p.13.

Si ces visites annuelles offrent l'occasion d'avoir des rapports personnalisés avec les paroissiens, elles ne sont certainement pas suffisantes pour assurer un encadrement soutenu et les pères misent alors sur l'embrigadement. Le bulletin y participe largement en publiant tous les horaires, les comptes rendus d'activités, les listes de membres et surtout en leur faisant de la publicité. On invite avec insistance tous les paroissiens «respectables» à venir s'enrôler dans une des nombreuses ligues, associations ou congrégations laïques de la paroisse. Au mois de juin 1918, le bulletin profite de la période des déménagements pour inviter les nouveaux paroissiens à s'enrôler rapidement dans une des associations de la paroisse, car «la vie paroissiale, c'est la vie catholique».²³ On leur vante alors le mérite de ces groupes et tout le bien qu'ils apportent à la paroisse.

Jusqu'aux années trente, les regroupements qui semblent les plus importants, vue la place qu'ils occupent dans le bulletin, sont ceux dévoués au Sacré-Cœur, soit la Ligue du Sacré-Cœur pour les hommes, les Zélatrices du Sacré-Cœur pour les femmes et les Cadets du Sacré-Cœur pour les enfants. La Ligue du Sacré-Cœur a été créée en 1883 par un jésuite, le père Hamon, et le bulletin nous apprend que ses membres font la promesse solennelle de communier chaque jour de communion générale, de ne jamais manquer la messe du dimanche, de ne s'affilier à aucune société défendue par l'Église, de lutter contre le blasphème, de respecter la tempérance, de veiller à conserver la foi et d'accroître l'esprit catholique dans la famille, dans la paroisse et dans le pays.²⁴ Toujours selon le bulletin, la ligue du Sacré-Cœur aurait réuni en 1913, 1800 hommes de la paroisse âgés de plus de 16 ans. Un des arguments qu'on aime vanter pour encourager le recrutement dans la Ligue du Sacré-Cœur et ses variantes, est sa structure militaire, ce qui est bien dans la spiritualité jésuite. On appelle les hommes qui veulent conserver l'esprit chrétien et «lutter contre le mal» à se regrouper sous le drapeau du Sacré-Cœur; les enfants, quant à eux, sont invités à joindre les cadets pour «devenir soldats du Christ» et les zélatrices préparent «la gloire du Christ offensé». À partir des années 1930, on voit apparaître dans les pages du bulletin de nouveaux groupes basés sur l'action catholique et visant essentiellement l'embrigadement de

²³ *Le Bulletin paroissial*, juin 1916, p.3.

²⁴ *Le Bulletin paroissial*, décembre 1910, p.7.

la jeunesse, soit les Jeunesses ouvrières catholiques (JOC) et les Jeunesses indépendantes catholiques (JIC).

Malgré l'évidente ampleur de cet embrigadement, les pages de la section locale des bulletins paroissiaux contiennent de nombreux textes où l'appréhension des pères de perdre le contrôle et l'emprise sur la vie de leurs paroissiens est palpable. Sans grande surprise, on remarque que la plupart de ces menaces sont liées à la ville et à ses divertissements. Nous avons déjà mentionné de quelle manière le bulletin cherche à conserver une sociabilité et une vie culturelle paroissiale viable afin de concurrencer les activités culturelles et artistiques professionnelles de la ville, mais les pages du bulletin nous montrent que les pères font preuve de beaucoup plus de méfiance que cela et qu'ils ont à l'œil bien d'autres aspects de la vie de leurs paroissiens.

Par exemple, au début de l'été on appréhende les vacances scolaires, car les enfants sont laissés à eux-mêmes sans encadrement et l'idée de les voir flâner dans les rues apparaît comme insensée. Par le biais du bulletin, les autorités religieuses lancent des mises en garde aux enfants pour les avertir des dangers qui les guettent et elles incitent les parents à assurer la surveillance nécessaire. En juillet 1917, le bulletin s'adresse directement aux enfants et les implore de ne pas aller au cinéma, de prier et de rester près du Sacré-Cœur, parce que durant l'été les enfants ne sont plus « cuirassés contre le mal » et que le « Diable aime les vacances à la folie ».²⁵ La même année, on annonce la création de la Ligue de communion fréquente pendant les vacances, car la communion est, selon l'article, un soutien moral, un remède et un préservatif.²⁶ Il est également hors de question de laisser les enfants sous la surveillance de non-catholiques et le bulletin affirme son appui à la démarche entamée par le Comité des bonnes mœurs et la Ligue du Sacré-Cœur qui ont conjointement adressé une requête à la mairie pour s'opposer à ce que des protestants surveillent les enfants. « La tolérance a des limites qu'il ne faut jamais dépasser », assure l'article.²⁷ La solution est alors de créer l'Oeuvre des terrains de jeu qui permet aux pères d'assurer eux-mêmes la surveillance des

²⁵ *Le Bulletin paroissial*, juillet 1917, p.2.

²⁶ *Ibid.*, p.4.

²⁷ *Le Bulletin paroissial*, mars 1925, p.10.

enfants au parc Lafontaine. Or, vue l'immensité du parc, on craint que les effectifs ne soient pas suffisants pour prévenir les accidents, alors on s'en remet «aux saints anges de suppléer à l'insuffisance des gardiens».²⁸

En plus de la question de la surveillance des enfants pendant leurs vacances, on trouve dans les pages de la section locale de nombreux cas où l'on peut mesurer à quel point les pères utilisent le bulletin pour faire la démonstration qu'ils ont l'œil sur tout. Entre autres, on craint la pénétration des journaux et des livres «dangereux» dans la paroisse et durant les trente années de publication, le bulletin sermonne constamment les lecteurs insouciant ou trop téméraires. Devant ces comportements, les articles du bulletin font part de l'incompréhension des autorités, puisque la paroisse de l'Immaculée-Conception possède une des plus belles bibliothèques de la ville et qu'elle est garante de la moralité des livres qu'elle offre. On nous assure que le lecteur peut y trouver amplement ce qu'il faut pour satisfaire sa curiosité sans que son âme ne risque de danger.²⁹ En 1920, c'est au nom de la réputation de la paroisse qu'on appelle les paroissiens à signaler au directeur de la Ligue du Sacré-Cœur ou à l'aumônier du Comité de presse catholique, tous les marchands qui persistent à vendre les journaux interdits par ce comité. On prie alors les lecteurs de se respecter en n'ayant aucune relation commerciale avec ceux qui vendent une telle «marchandise avariée».³⁰

Les pères manifestent l'envie de contrôler le portefeuille des paroissiens. Ainsi, en 1911, dans un article adressé aux 900 jeunes hommes âgés de plus de quinze ans de la paroisse, on s'inquiète de voir que parmi eux, plusieurs poussent en «tige de vieux garçons», parce qu'ils gaspillent trop en alcool, en vêtements à la mode ou en sorties. Le bulletin rappelle qu'il suffirait d'épargner entre cinquante cents et dix dollars par semaine pour pouvoir s'installer et fonder une famille.³¹ Plus tard, en 1913, après avoir scruté les comptes d'épargne des enfants et s'être aperçu que ceux-ci avaient moins économisé que l'année précédente, le bulletin publie un texte dans lequel on s'inquiète et conclut que les enfants de la paroisse

²⁸ *Le Bulletin paroissial*, juillet 1929, p.6.

²⁹ *L'Action paroissiale*, décembre 1934, p.103.

³⁰ *Le Bulletin paroissial*, octobre 1929, p.11.

³¹ *Le Bulletin paroissial*, janvier 1911, p.7.

sont sur la voie de la perte. Sans aucun doute, l'argent en moins a nécessairement été dépensé en cigarettes, en friandises ou dans le «scope». Ceci, affirme le bulletin, mènera tous ces enfants vers l'ivrognerie et les malheurs en ménage.³²

Parfois, on tente d'encourager les paroissiens à adopter des comportements normatifs en s'appuyant sur la morale chrétienne. Par exemple, en 1911, une invitation lancée aux mères afin qu'elles assistent à une conférence médicale se transforme en devoir chrétien. Après avoir accusé les mères d'être souvent la cause de la mort de leur bébé, on leur rappelle que si «l'ignorance peut être une excuse devant Dieu», cette ignorance deviendra un crime si elles «sont assez légères, assez sans cœur pour ne pas s'instruire sur les soins à donner à leurs enfants».³³ Encore, au printemps 1915, on souhaite que les paroissiens de la paroisse de l'Immaculée-Conception fassent un effort pour garder leur quartier propre. On n'hésite pas à dire que la «propreté gardée avec un esprit chrétien ne manquera pas de récompenses dans le ciel».³⁴ Un long paragraphe tente de faire la démonstration que la propreté est bien une vertu catholique, ou plutôt, comme le disait saint Augustin, une demi-vertu.

Les pages du bulletin révèlent donc une relation autoritaire entre les pères et leurs paroissiens. Les reproches les plus cinglants concernent habituellement le laxisme dans la pratique religieuse des fidèles. Durant la première décennie de publication du *Bulletin paroissial*, le comportement à l'église soulève l'irritation des autorités religieuses. On se plaint alors de voir les fidèles arriver en retard, ne pas s'agenouiller, cracher par terre, rire ou porter des décolletés.³⁵ En 1928, le comportement indiscipliné des jeunes filles durant la procession de la Fête-Dieu est le sujet d'une critique acerbe. On leur reproche d'avoir insulté le Christ en étant restées sur le trottoir à parler et à observer le cortège, «comme le font les protestants» ou comme s'il s'agissait d'un défilé de chars allégoriques.³⁶ À partir des années trente, la crise économique fournit de nouveaux arguments pour critiquer le manque de ferveur des paroissiens. Par exemple, dans un texte de 1933 où l'on veut convaincre les

³² *Le Bulletin paroissial*, février 1913, p.137.

³³ *Le Bulletin paroissial*, janvier 1911, p.4.

³⁴ *Le Bulletin paroissial*, mai 1915, p.3.

³⁵ *Le Bulletin paroissial*, avril 1914, p.8.

³⁶ *Le Bulletin paroissial*, juin 1928, p.14.

jeunes hommes de faire leur retraite, on avance que l'oisiveté et la décadence poussèrent la main de Dieu à « s'appesantir sur nous » et sont la cause de cette « calamité générale ». Dès lors, seuls la prière, le sacrifice et la vie vertueuse peuvent ramener la prospérité dans les affaires.³⁷

Bien que cela puisse paraître paradoxal, une des plaintes les plus fréquemment formulées dans le bulletin entre 1928 et 1939 concerne le manque de place dans l'église. En 1928, le bulletin publie un article intitulé « Une question épineuse » dans lequel on soulève avec un malaise évident ce problème de l'encombrement de l'église lors des messes de 10 h 00 et de 10 h 30. Nous apprenons alors que ce problème est si criant que les autorités religieuses ont dû appeler les policiers plus d'une fois par le passé. Nous ne savons toutefois pas de quelle manière ceux-ci sont intervenus. Pour contrer le problème du manque de place à l'église, on a déjà doublé le prix des bancs durant ces messes et accepté tous les fidèles au soubassement. Malgré tout, l'église se remplit encore de façon « inquiétante » et on menace de hausser le prix des bancs de ces messes à 15 cents. Avant d'en arriver là, le bulletin demande aux paroissiens d'être raisonnables, de ne pas amener les enfants à ces heures, car ceux-ci possèdent leur propre messe de 8 heures et l'on rappelle que plus de douze messes se déroulent le dimanche, dont une à onze heures pour ceux qui souhaitent absolument assister à une messe tardive.³⁸ Pendant toutes les années trente, les articles rappelant que les enfants disposent de leur propre messe se multiplient, particulièrement pendant la période du carême où les églises sont pleines à craquer.

Pour rendre supportables ces abondantes sermons, les pères sont aussi capables de faire preuve de bons mots à l'intention de leurs paroissiens. À ce propos, mentionnons une fois de plus les nombreux retours sur les divers événements qui sont dans tous les cas d'un enthousiasme débordant. Nous avons également trouvé dans notre échantillon certains textes où le bulletin félicite les paroissiens pour leur comportement exemplaire. Ainsi, dans un article publié en 1912, on est heureux d'avoir pu constater pendant les Fêtes, que les paroissiens ont été raisonnables avec l'alcool et que la mode du « petit coup de porte en

³⁷ *L'Action paroissiale*, novembre 1933, p.9.

³⁸ *Le Bulletin paroissial*, juin 1928, p.16.

porte» est terminée.³⁹ De même, en 1929, c'est avec fierté que les pères constatent que leurs paroissiens se sont bien conduits lors du pèlerinage à Sainte-Anne de Beaupré, car, nous dit le bulletin paroissial, ils ont su faire vraiment un voyage de prière et non un voyage de plaisir.⁴⁰ Ce genre de félicitations touche toujours les comportements moraux des paroissiens.

Qu'ils soient positifs ou négatifs, tous ces textes commentant le comportement des paroissiens traduisent bien le paternalisme des pères. Ceux-ci donnent visiblement l'impression qu'ils veulent contrôler tout ce qui se passe dans leur paroisse. La façon dont les paroissiens recevaient et interprétaient cette autorité est évidemment impossible à vérifier avec les bulletins. N'empêche que nous avons trouvé dans les pages du bulletin paroissial un article fort intéressant qui relate comment les efforts pour cultiver un sentiment d'appartenance fort chez les paroissiens n'ont pas été vains. En effet, en 1929, le bulletin est utilisé afin d'amadouer certains paroissiens qui maugréent, car un nouveau découpage du territoire paroissial les exclut de la paroisse de l'Immaculée-Conception et les rattache à la paroisse voisine. On s'adresse alors surtout aux plus âgés, «les piliers de nos œuvres», à qui l'on demande, même si l'on dit comprendre leur frustration, de faire preuve de grandeur d'âme, de ne pas entraver les décisions de l'archevêque et «par amour pour Dieu et pour les âmes» d'accepter en «esprit d'obéissance ce que l'autorité décrètera».⁴¹ Le sentiment d'appartenance n'est toutefois pas seul en jeu pour expliquer la protestation des paroissiens face au démembrement de leur paroisse. En effet, la création d'une nouvelle paroisse suppose de nombreuses contraintes pour le paroissien, comme le coût d'une nouvelle église ou l'adaptation aux nouveaux pasteurs.

3.3 Conclusion

Référence obligatoire pour quiconque désire participer à la vie de sa paroisse, la section locale est pourtant bien plus qu'un simple outil d'information. En effet, la tâche plus ou moins implicite de contribuer à la valorisation et à la préservation de la société paroissiale lui

³⁹ *Le Bulletin paroissial*, février 1912, p.2.

⁴⁰ *Le Bulletin paroissial*, juillet 1929, p.8.

⁴¹ *Ibid.*, p.8.

est confiée. Tout dans ce bulletin converge en effet vers l'idée que les pères jésuites de la paroisse de l'Immaculée-Conception ont senti le besoin de se doter d'un instrument capable de prévenir la dislocation d'une organisation sociale indispensable qui leur semble alors menacée. Ainsi, le bulletin s'acquitte de sa tâche en animant la vie religieuse et sociale de la paroisse, en renforçant le sentiment d'interdépendance et de proximité entre les paroissiens, mais aussi en permettant aux pères d'affirmer leur autorité et de faire la démonstration qu'ils ont l'œil sur tout ce qui se passe dans leur paroisse. De manière plus générale, la section locale témoigne du dynamisme et de la fonctionnalité de cette organisation sociale adaptée aux catholiques urbains.

CHAPITRE IV

AVOIR RÉPONSE À TOUT : LA SECTION COMMUNE

Le chapitre précédent a montré comment les pères jésuites de la paroisse de l'Immaculée-Conception utilisaient *Le Bulletin paroissial* pour tenter de convaincre leurs paroissiens qu'ils avaient un œil sur tout ce qui se passe dans leur paroisse. Dans ce chapitre, nous nous intéresserons à la section commune du bulletin et nous verrons que cette section, distribuée à travers de nombreuses paroisses ouvrières de Montréal et du diocèse, a été spécifiquement conçue afin de structurer le discours social auprès de la classe ouvrière. Cela suppose que *Le Bulletin paroissial* cherche à persuader ses lecteurs que l'Église catholique possède une telle somme de sagesse et de connaissances qu'elle est en mesure de formuler une réponse à presque toutes les questions qu'un individu de la classe ouvrière de cette époque peut se poser. Dans un premier temps, nous aborderons les questions liées à l'Église et aux aspects de la religion tels qu'ils se présentent dans la publication. Ensuite, nous montrerons l'étendue et la récurrence des thèmes traités par le bulletin concernant la sphère privée. La dernière partie de ce chapitre se penchera sur les prises de position du bulletin paroissial dans le domaine public. Cette partie s'attardera à montrer que la publication fournit à ses lecteurs des directives leur permettant de se positionner en toute conformité aux vues de l'Église sur les différentes questions liées aux changements qui affectent la société québécoise durant cette période.

Contrairement à la section locale, la forme de la section commune ne subit pratiquement aucun changement entre 1912, l'année de division du bulletin, et 1939. En effet, elle compte toujours 16 pages et sauf exception, elle est exempte de publicité. La section commune est insérée à l'intérieur du bulletin et on la reconnaît facilement par sa pagination qui

recommence au début. Il arrive fréquemment que la première page de la section commune soit illustrée, ce qui lui confère une allure de page couverture.

C'est d'ailleurs dans la section commune que se retrouvent la plupart des illustrations non publicitaires. Les images sont des dessins ou des reproductions de peinture, de gravures et de photographies en noir et blanc, parfois en quatre couleurs. Une section commune possède entre deux et cinq illustrations et celles-ci peuvent occuper une partie ou la totalité d'une page. De nombreuses images ont la fonction d'accompagner un texte. Il s'agit habituellement de dessins représentant les protagonistes du récit. Hors contexte, ce genre d'images n'aurait aucun sens : ici, c'est un curé qui discute avec un homme, ailleurs ce sont deux hommes en complet et chapeau melon qui marchent en bavardant, un grand-père entouré de trois enfants, un commerçant devant un client, etc. Les images qui n'ont pas la fonction d'illustrer un texte se divisent en deux catégories. D'abord, il y a les images pieuses qui représentent des saints, des scènes bibliques ou n'importe quoi d'autre tiré de l'imagerie classique catholique. Les plus populaires sont de loin les images représentant Marie, seule ou avec l'enfant Jésus dans ses bras ou à ses côtés. Ensuite, viennent une foule d'images de style naïf où l'on met en scène des enfants, des familles, des animaux, etc. Celles-ci sont souvent accompagnées d'un très court texte d'une phrase ou deux qui décrit la scène et lui donne parfois un sens moral que l'image ne possédait pas nécessairement à l'origine.



Figure 4.1 *L'Action paroissiale* (décembre 1932)

Bien sûr, ces deux catégories peuvent fusionner et l'on retrouve de nombreuses images représentant des scènes ou des personnages tirés de la religion peints dans un style naïf. Par exemple, il peut s'agir d'une peinture où Marie, Jésus et Joseph apparaissent dans des décors champêtres ou encore une image représentant des enfants agenouillés pour la prière au milieu d'une bonne douzaine de petits chérubins. À l'occasion, on retrouve des images qui n'entrent pas dans ces catégories, dont des illustrations ou des reproductions de photographies de jésuites de la paroisse de l'Immaculée-Conception que l'on publie pour accompagner un article annonçant un décès. En piquant la curiosité des plus jeunes et de ceux pour qui la lecture n'est pas une activité appréciée, les images contribuent à attirer les lecteurs peu instruits et à stimuler son imagination.



Figure 4.2 *Le Bulletin paroissial*
(décembre 1912)

On retrouve dans la section commune différents types de textes regroupés en trois grandes catégories. D'abord, il y a cette multitude de textes de type «éditorial» dans lesquels, à l'instar de nombreux articles de la section locale, l'auteur fait part de ses réflexions et

s'affirme comme le détenteur d'une vérité qu'il cherche à imposer aux lecteurs. Sauf lorsqu'il s'agit d'un texte tiré d'une autre publication, cet auteur ne s'identifie presque jamais et, lorsqu'il signe, c'est habituellement toujours d'un pseudonyme (Aubert du Lac, E. du Kator, etc.) Comme nous aurons l'occasion de le constater, le ton de ces textes varie entre un ton amusé et léger, un ton paternaliste bienveillant ou autoritaire, ou encore un ton revendicateur ou incisif, voire carrément brutal. Les auteurs de la section commune affectionnent également les textes de type littéraire racontant des historiettes fictives et moralement édifiantes. Il peut s'agir d'un narrateur qui raconte une histoire comme s'il s'agissait d'un conte, comme s'il avait été témoin de l'événement ou comme s'il en était lui-même un personnage. Ces textes littéraires peuvent aussi prendre la forme d'un dialogue rapporté entre deux personnages bavardant et débattant d'un sujet précis. En donnant voix à deux points de vue opposés, la forme dialoguée permet d'entretenir chez le lecteur une illusion de nuance et de balance pouvant rappeler les dialogues philosophiques. Ces dialogues sont toutefois tronqués et il arrive souvent qu'un des deux interlocuteurs s'avère être soit naïf, soit imbécile. On retrouve également dans la section commune des textes informatifs ne cherchant qu'à donner des renseignements. Par exemple, le bulletin publie dans sa section commune des petites chroniques sur les bienfaits de la pomme, les méfaits de l'époussetage ou les dangers de l'allumage d'un poêle avec du pétrole.¹ Enfin, une dernière catégorie de textes regroupe les prières et les poèmes. Ceux-ci sont habituellement consacrés à Marie ou à un autre saint. Bien sûr, de nombreux textes mélangent ces types et un texte qui commence par un dialogue peut se terminer par un commentaire éditorial de la part du narrateur, une histoire narrée peut inclure un court dialogue ou encore un auteur peut intégrer un dialogue dans son texte de type éditorial.

4.1 L'Église et le religieux

De nombreux textes du *Bulletin paroissial* traitent de questions concernant la religion catholique et son Église. Nous discuterons ici de la façon dont le bulletin est utilisé pour

¹ *Le Bulletin paroissial*, septembre 1919, p.7; *Le Bulletin paroissial*, décembre 1922, p.18; *L'Action paroissiale*, décembre 1934, p.4.

édifier ses lecteurs, leur enseigner les préceptes de la religion et façonner leur imaginaire religieux.

L'analyse de la section locale a déjà mis en lumière une image des hommes d'Église où de ce que les pères voulaient montrer d'eux-mêmes. À l'image d'un paternalisme amical et bienveillant s'oppose un autoritarisme intransigeant. La section commune permet de parfaire cette image. Le prêtre apparaît fréquemment comme le personnage principal des nombreuses historiettes publiées dans la section commune du bulletin paroissial et il est d'ailleurs le protagoniste le plus fréquemment utilisé dans les dialogues. Il est habituellement mis en scène en pleine discussion avec un de ses paroissiens qui lui rend visite, le reçoit chez lui ou le croise dans la rue. Ce paroissien veut alors avoir un conseil ou, au contraire, il veut en découdre avec le prêtre sur un point bien précis de la religion ou sur la religion elle-même. Aussi, l'homme d'Église peut être le narrateur d'une histoire dont il est le personnage principal. Autrement dit, il vient rapporter aux lecteurs du bulletin paroissial une anecdote qui lui est arrivée. Cette forme est particulièrement intéressante, car elle met en jeu la parole du prêtre et crée la confusion entre la fiction et la réalité. Dans certains cas, savoir si l'histoire racontée par le prêtre est réelle ou non n'a sans doute aucune importance; on pense ici aux histoires rapportant des événements communs ou triviaux, comme celle où un prêtre nous raconte sa discussion avec le petit Charlot qui n'est pas allé à la messe parce que sa mère ne l'a pas réveillé.² On comprend que cette histoire est banale et que même si elle n'est jamais arrivée, elle demeure tout à fait plausible. Selon nous, les choses se corsent toutefois lorsqu'il s'agit d'histoires où le prêtre narrateur rapporte avoir été témoin de phénomènes inusités, surnaturels ou mystiques. L'autorité du narrateur confère alors à ce genre de textes une grande vraisemblance.

Par exemple, dans le bulletin d'août 1918, un curé raconte qu'un jeune homme s'est présenté devant lui pour lui confier se sentir seul, n'avoir aucune énergie, être découragé, bref il souffrait de quelque chose qui pourrait ressembler à une dépression. Après avoir avoué à son curé qu'il n'était pas allé à confesse depuis plus de deux ans, ce dernier lui apprend qu'il est malade, que son âme est vide, ou plutôt qu'elle est «remplie par Satan» et que seule une

² *Le Bulletin paroissial*, novembre 1921, p.4.

confession «sur-le-champ» peut l'aider. Le curé demande au jeune homme de se mettre à genoux «comme un brave», il saisit son étole et lance quelques *ave*. Alors, le curé constate que «Satan ne voulait pas déloger» puisque le jeune homme refusait même de répondre aux prières que le prêtre lançait «de toutes ses forces vers le ciel». Peu à peu, le procédé commence toutefois à fonctionner, Satan perd du terrain, la voix du jeune homme devint ferme et la «crise attendue commençait». Le récit se poursuit en précisant toutes les étapes de ce qui ressemble à un exorcisme et décrit en détail les phénomènes surnaturels produits par les incantations du prêtre. Ce dernier peut à la fin se vanter d'avoir courageusement vaincu Satan et d'avoir arraché le jeune homme de l'enfer en moins d'un quart d'heure.³ Ce texte, comme de nombreux autres évoquant des situations surnaturelles ou ésotériques sont riches en détails, ce qui leur donne un certain réalisme et contribuent surtout à nourrir l'imagination du lecteur et à renforcer sa foi.

Qu'il s'agisse des dialogues ou des témoignages, les textes mettant en scène un prêtre révèlent la grande variété des compétences que les hommes d'Église estiment avoir. Hormis les textes ne traitant que de questions religieuses, qui d'ailleurs ne constituent qu'une infime minorité des dialogues, on y retrouve en effet plusieurs sujets de conversations. Il peut s'agir d'un jeune homme qui veut de l'aide pour choisir sa future épouse, d'un homme marié qui vient confier au curé sa peine d'avoir épousé une dépensière, d'une mère qui refuse de donner le fouet à ses enfants turbulents ou d'un chômeur qui vient défendre des thèses socialistes. Le curé se présente alors comme un ami de la famille qui connaît bien son interlocuteur, lui parle sur un ton familial et le tutoie. Il est sage, bienveillant, doux et patient, manifestement prêt à prendre tout le temps nécessaire pour éclairer ou faire entendre raison à son interlocuteur. Le curé réfute les arguments de celui qui lui demande conseil et aime le faire venir à la vérité «par lui-même». Parfois, ce dernier quitte la scène, reconnaissant d'avoir été éclairé.

Philosophe, le curé aime chercher ses leçons dans les choses simples du quotidien et il affectionne particulièrement les métaphores tirées de la nature. Après tout, les bêtes et les plantes étant l'œuvre de Dieu, il lui semble tout à fait logique de trouver l'inspiration de ses grandes vérités en observant leur comportement. Par exemple, un curé raconte avoir observé

³ *Le Bulletin paroissial*, août 1918, p.11.

une abeille mourir de fatigue et de faim en s'acharnant à passer à travers une fenêtre fermée alors que celle d'à côté était ouverte. Cette anecdote pousse le prêtre à réfléchir sur le malheur de toutes ces âmes éprises de lumières, avides de vérité, mais qui se butent, s'obstinent et meurent à l'apparence des choses terrestres. Une autre fois, c'est en observant une mouche se nettoyer sur sa table, que le prêtre fait comprendre à son paroissien l'importance de toujours conserver son âme propre.⁴ En visite à la cabane à sucre, un homme d'Église regarde son oncle brasser le sucre d'érable avec sa «grosse palette de bois», ce qui lui inspire une leçon sur l'éducation : comme le sucre, un enfant doit être remué, secoué, manié avec tact, fermeté et tendresse.

Ce genre de textes cherche à établir un lien de confiance entre le prêtre et le paroissien. Pour cette raison, le personnage de paroissien discutant avec un prêtre, s'il est habituellement naïf, peu cultivé et souvent crédule, n'est jamais un parfait imbécile. En effet, le lecteur doit pouvoir s'identifier à ce personnage afin que lui-même n'hésite pas à se confier à un prêtre. On s'efforce alors de rendre cet interlocuteur sympathique et de lui conférer une certaine dignité. Le travail fait par le bulletin pour établir cette confiance se révèle aussi dans d'autres types de textes. Par exemple, en 1932, un article blâme sévèrement les proches des malades ayant reçu l'absolution et les parents d'adolescents qui reviennent de la confession. On leur reproche leur manque de discrétion, de ne pas laisser le curé seul avec les premiers et d'imposer aux seconds un véritable interrogatoire au retour de la confession. On insiste : «quand donc les parents comprendront-ils qu'il y a des choses qu'ils n'ont pas le droit de savoir, qu'ils peuvent tout au plus soupçonner sans laisser voir leurs soupçons?»⁵

Le bulletin tente de formuler des réponses aux différentes critiques que subit l'Église à cette époque. Dans les histoires de fiction, et même dans les éditoriaux, ceux qui critiquent l'Église possèdent généralement des caractéristiques très particulières et stéréotypées.

Il y a d'abord la «tête croche», ce paroissien verbeux et râleur qu'on aime représenter comme un homme médiocre sans ambition, maugréant sans cesse contre l'opulence de l'Église. S'il

⁴ *Le Bulletin paroissial*, novembre 1921, p.11.

⁵ *L'Action paroissiale*, octobre 1932, p.14.

est réfractaire à l'autorité, il est dépourvu de culture et de jugement, n'ayant comme seul bagage intellectuel que les «petits romans à couverture criarde ou les journaux jaunes».⁶ Malgré son ignorance, la «tête croche» se mêle de juger et de condamner d'un mot les questions religieuses qui ont demandé aux évêques et aux papes des heures, des semaines ou des mois de réflexion et d'études. On le soupçonne de ne «manger du curé» que pour faire parler ou attirer l'attention. Sa stérilité intellectuelle devrait le rendre inoffensif, mais on juge qu'à son contact, «l'esprit de foi et d'obéissance s'amointrit».⁷ Habituellement présenté comme un paroissien marginal, ce personnage de râleur sans culture est évoqué plus régulièrement à la fin des années 1920.⁸

À côté de l'ignare «tête croche», les pages du bulletin nous font connaître un autre personnage typé qui critique l'Église. Il s'agit d'un critiqueur cultivé, parfois un paroissien, mais plus souvent un étranger, qui a voyagé et qui traîne avec lui son lot d'idées nouvelles et progressistes. Il est, entre autres choses, le propagateur par excellence de l'idée que «toutes les religions se valent» ou que la science et le progrès sonnent le glas des religions. Son esprit d'ouverture et de tolérance envers les autres peuples et les autres cultures, sous-entendu les protestants, le rend détestable. Pour le discréditer, on le traite de snob, on se moque de son faux accent parisien ou anglais, de ses grands airs et on adore lui faire clouer le bec, non pas par un homme d'Église, mais par un simple paroissien, un homme du peuple. Une histoire fictive raconte qu'un commis voyageur, de passage chez un commerçant canadien-français, prévoit que la science mettra fin aux religions. Le marchand lui rétorque du tac au tac qu'il connaît, lui, une belle invention : «Vous savez cette machine extraordinaire, on met du foin à un bout et il en sort du lait à l'autre bout».⁹ Ce qui est une vache, une invention du Bon Dieu, évidemment. Face au critiqueur cultivé, le «gros bon sens» est toujours un argument judicieux.

Tant qu'ils ne sont pas communistes, il semble qu'on ne prenne pas les incroyants trop au sérieux, puisque, dans les rares cas où on en fait mention, on prétend que plusieurs de ceux-ci

⁶ *Le Bulletin paroissial*, juin 1928, p.6.

⁷ *Le Bulletin paroissial*, mai 1915, p.13.

⁸ *Le Bulletin paroissial*, juin 1928, p.6.

⁹ *Le Bulletin paroissial*, février 1912, p.7.

ne sont pas réellement athées et on les soupçonne de n'agiter leur impiété que par désir d'indépendance, afin d'attirer l'attention. Par exemple, en 1914, un article décrit les athées comme des «jeunes collégiens qui n'ont rien étudié».¹⁰ Dans les rares cas où ces incroyants pourraient être sincères, alors on s'en remet à l'ignorance ou aux «passions sensuelles».¹¹ Quant aux autres apostats et «vire-capot», on demande aux lecteurs de les plaindre et de prier pour eux, mais de ne jamais discuter avec eux, car cela est inutile.¹²

Afin de discréditer les dissidents et d'aider ses lecteurs à se défendre contre les critiques de l'Église, le bulletin travaille très fort pour formuler des réfutations contre ces différentes critiques. D'abord, on rappelle constamment l'importance du respect de l'autorité dans l'Église. Ce manque de respect de l'autorité rend nostalgique et le bulletin manifeste son ennui du temps où «nos bons Canadiens» se soumettaient humblement aux papes, aux évêques et aux curés en disant : «C'est l'évêque qui l'a dit, il a raison.»¹³ On se sent obligé de remettre les pendules à l'heure et de rappeler que, lorsqu'on est catholique, on aime le pape et lorsqu'on aime le pape, on ne discute pas de ce qu'il ordonne ou exige, car on doit obéir. Surtout, on rappelle qu'il ne faut jamais dire que le pape ne s'est pas exprimé clairement, on ne met pas en doute ses ordres : c'est le Pape Pie X qui l'a dit.¹⁴

Une deuxième critique contre l'Église constamment combattue est celle affirmant que toutes les religions sont bonnes. Dans ce cas, les arguments convergent tous vers l'idée que la religion catholique est la seule foi acceptable, que son autorité est indiscutable et on exige soumission à l'Église «avec empressement et enthousiasme», comme on le ferait devant un médecin qui nous prescrit un remède après nous avoir examiné.¹⁵

De façon plus terre-à-terre, le bulletin s'attaque aussi à ceux qui se plaignent que la religion coûte cher. Cette critique, rappelons-le, était la favorite des «têtes croches», mais durant la crise économique elle semble être reprise par les nombreux chômeurs qui digèrent mal les

¹⁰ *Le Bulletin paroissial*, avril 1914, p.15.

¹¹ *Ibid.*, p.15.

¹² *Le Bulletin paroissial*, décembre 1922, p.2.

¹³ *Le Bulletin paroissial*, juin 1928, p.6.

¹⁴ *Ibid.*, p.11.

¹⁵ *Le Bulletin paroissial*, avril 1914, p.5.

fastes de l'Église alors qu'eux ont faim. Par exemple, en 1932, on publie l'histoire du chômeur Léo, rendu verbeux par la crise, qui va «manger du curé» avec les autres tous les jours dans un bureau pour sans-travail. Il n'est pas incroyant, puisqu'il admet que les curés sont nécessaires, mais il trouve qu'ils coûtent cher, avec leurs grosses églises et leurs ornements. Le narrateur répond que la religion est gratuite et que s'il faut payer, c'est pour tout ce qui n'est pas religion, comme le chauffage, les organistes, l'éclairage et l'entretien. Quant à la location des bancs, elle est libre, comme la quête d'ailleurs. On n'hésite pas aussi à publier des critiques à la langue bien pendue, comme le montre une histoire où un personnage venu de l'étranger lance à un commerçant: «Quand vous avez toute une nichée de jésuites à nourrir, il ne doit pas en rester large pour vivre.»¹⁶ Il s'agit en fait d'un prétexte pour répondre que non seulement la religion est gratuite, mais que les coûts afférents à l'entretien des églises sont directement retournés en salaires pour les tailleurs de pierres, les menuisiers, les peintres, les plâtriers ou les plombiers. Après tout, les églises, comme les hôpitaux et les écoles, appartiennent au peuple.

Le bulletin s'en prend également aux simples commères qui ternissent la réputation des curés en entretenant des ragots sur leur compte. On donne l'exemple, fictif ou réel, d'une femme qui colporte à tout vent avoir vu son curé rouler dans la voiture d'une femme. Une fois de plus, on commence par discréditer le personnage en insinuant qu'elle est mesquine et, comme toutes les bavardes, qu'elle mène sans doute une vie très louche. On poursuit en disant que ce n'est pas rendre justice aux prêtres que d'accorder du crédit aux histoires de ces commères. On exige des vrais catholiques qu'ils soutiennent leurs prêtres, et qu'ils cessent de leur demander d'être des «anges parmi les désordres». La conclusion du texte rappelle que la réputation de tout homme est sacrée, «surtout celle des représentants de Dieu, de l'ordre et de la moralité».¹⁷

Le statut des hommes d'Église ne les rendait donc pas intouchables et ils ne bénéficiaient pas toujours de toute la déférence et du respect dus à leur état. D'ailleurs, si les rédacteurs du bulletin paroissial s'attardent autant à présenter les diverses critiques faites envers l'Église

¹⁶ *L'Action paroissiale*, février 1933, p.7.

¹⁷ *Ibid.*, p.10.

catholique et la religion en général, c'est sans aucun doute parce qu'ils ont eu vent de ces remises en question et qu'ils souhaitent les étouffer. Le bulletin permet aussi aux fidèles d'être en mesure d'opposer des arguments aux «têtes croches» et autres critiqueurs qui se présentent devant eux.

Le bulletin est également utilisé pour susciter des vocations, et c'est d'ordinaire par le biais des petites histoires que l'on prépare les enfants et leurs parents à reconnaître les signes de l'appel de Dieu. Dans tous les cas, l'appelé est un jeune garçon d'âge impubère qui découvre sa vocation soit en contemplant un prêtre en action, soit en discutant avec lui, soit encore en étant directement interpellé par Jésus. Par exemple, le prêtre apparaît aux yeux du jeune Édouard âgé de douze ans, comme un vieillard «beau et doux», dont il aimerait être «l'objet d'un bon mot ou d'une caresse».¹⁸ C'est également en observant le prêtre, un «beau grand vieillard», durant la messe, que le jeune Jean-Paul entend Jésus lui dire «veux-tu toi aussi tenir un jour l'hostie blanche entre tes mains?»¹⁹ Ailleurs, Jésus demande au petit Pierre de devenir missionnaire en Chine. Mais le petit Pierre, qui trouve Jésus «beaucoup plus beau que les anges», refuse, car en Chine il fait chaud et il pourrait y être trop bien. Il insiste plutôt pour aller au pôle Nord.²⁰ Lorsque ce n'est pas Jésus qui demande directement à l'enfant de lui consacrer sa vie, les signes de la vocation ne sont jamais subtils: à la maison, le petit Édouard joue au prêtre et à la messe avec un petit autel et de beaux habits dorés. Le recrutement passe également par les mères à qui on demande d'être attentives à tous les signes qui pourraient présager l'appel de la vocation chez leurs enfants. Évidemment, surprendre son enfant à jouer au prêtre est un bon signe, mais les mères doivent également rester alertes lors de la première communion de leurs enfants, car Jésus pourrait leur demander: «Donne-moi ton enfant».²¹ Dès qu'une mère apprend qu'un de ses enfants est ainsi appelé par la vocation, elle doit le privilégier, car ce dernier «apparaît plus digne de soins et de prévenances». Alors, la mère doit se sacrifier corps et âme pour la réussite de ce projet divin, car, nous dit le bulletin, le métier de mère «n'est-ce pas de souffrir pour

¹⁸ *Le Bulletin paroissial*, mars 1925, p.4.

¹⁹ *Le Bulletin paroissial*, mai 1927, p.8.

²⁰ *L'Action paroissiale*, décembre 1934, p.14.

²¹ *Le Bulletin paroissial*, mai 1927, p.14.

conserver à leur enfant la belle vocation à laquelle Dieu les appelle?»²² La découverte de l'appel doit donc toujours être perçue comme une marque de prédilection divine. Ainsi, à l'idée qu'elle sera la mère d'un prêtre, la mère du petit Jean-Paul pleure de joie, car elle sait que cela lui garantit une place enviable au royaume des cieux.

Bien que cela ne constitue jamais plus d'un article par bulletin, il arrive qu'on se serve de la section commune afin de faire de l'éducation religieuse, comme expliquer le sens de certains rituels ou transmettre des directions du diocèse ou du Vatican. Par exemple, en 1915 on explique aux lecteurs ce que représente l'extrême-onction. On rappelle qu'un catholique devrait appeler un prêtre aussitôt qu'un des siens a une maladie grave, car ce dernier sacrement «remet» les péchés véniels et même parfois mortels qui se «retrouvent» dans l'âme, il diminue la dette de l'homme envers la justice divine et il donne une augmentation des forces pour supporter la souffrance et accepter la volonté de Dieu.²³ Ailleurs, le bulletin essaie d'expliquer et de justifier l'ennui de la messe : le cérémonial n'est pas «un amusement ou une distraction pour le peuple».²⁴ On explique avec plus ou moins de détails comment prier, comment parfaire l'éducation religieuse de ses enfants, en rappelant que ceux-ci doivent apprendre à prier dès leurs premiers balbutiements. On explique aussi l'importance d'assister à la messe, ce qu'est la contrition, comment les différentes parties du corps doivent se comporter lorsqu'on communie, etc.

Il arrive aussi que certaines interrogations plus pointues soient soulevées. Par exemple, le bulletin tente de répondre en 1919 à la question : «comment est-il possible d'être heureux au Ciel, si la personne que l'on aime n'est pas avec nous?» La réponse est que l'acte de foi oblige cet état de fait.²⁵ À ceux qui se demandent comment Dieu, s'il est bon, peut laisser venir au monde des individus en sachant d'avance qu'ils sont damnés, on répond, qu'il en est ainsi, car si tous avaient l'assurance d'être sauvés, personne ne ferait les efforts pour répondre

²² *Ibid.*, p.8.

²³ *Le Bulletin paroissial*, mai 1915, p.13.

²⁴ *Le Bulletin paroissial*, mars 1913, p.131.

²⁵ *Le Bulletin paroissial*, août 1917, p.13.

aux exigences de Dieu.²⁶ En 1931, l'introduction du plateau de communion semble provoquer certaines interrogations chez les catholiques, puisque *Le Bulletin paroissial* essaie de rassurer les esprits tourmentés en faisant la démonstration que les particules blanches qui restent sur le plateau ne constituent pas une profanation. Une longue argumentation démontre pourquoi tous les points blancs que l'on retrouve sur le plateau ne sont pas, comme semblent le croire certains catholiques, des parcelles du corps du Christ. On mentionne qu'il peut s'agir de corpuscules de poussières, et que, même s'il s'agissait de parcelles d'hosties, celles-ci n'ont sans doute pas été consacrées, et que, même si elles l'étaient, on ne parle de profanation que lorsqu'il y a intention malveillante.²⁷ On demande alors aux catéchistes qui instruisent les premiers communiant de ne plus inculquer inutilement ce genre de scrupules.²⁸

Aucun texte tiré des Écritures saintes n'est publié dans le bulletin, mais il arrive à l'occasion qu'on y insère des versions romancées des histoires bibliques ou encore qu'on s'inspire de certains personnages pour inventer de nouvelles histoires. Il s'agit encore une fois de savoir cerner les goûts d'un public peu enclin aux grandes lectures et de rendre les récits plus dynamiques par un langage populaire. Noël est ainsi l'occasion de publier des contes comme celui relatant l'histoire de la fuite de Jésus et sa famille vers l'Égypte ou celui inspiré des rois mages.

Les contes inspirés des Écritures saintes sont l'occasion de décrire en détail des scènes d'une violence inouïe. Par exemple, un grand-père raconte à ses petits-enfants l'histoire du roi Antiochos qui interdisait à ses sujets de croire en Dieu. Essentiellement, ce conte est une très longue description de la torture des membres de la famille de Macchabée qui ont refusé de se plier au roi. Ils doivent alors subir le supplice de la cuve d'airain chauffée à blanc. Pendant trois longues pages, le narrateur ne connaît plus aucune limite au mauvais goût et décrit dans ses moindres détails le supplice des martyrs et l'extase de la mère qui monte vers le ciel confiante de sa place au royaume des cieux.²⁹

²⁶ *Le Bulletin paroissial*, octobre 1920, p.7.

²⁷ *Le Bulletin paroissial*, septembre 1931, p.9.

²⁸ *Ibid.*, p.12.

²⁹ *Le Bulletin paroissial*, août 1918, p.7.

C'est également avec l'aide de détails sanglants que les rédacteurs du bulletin se plaisent à raconter les histoires des premiers chrétiens dévorés par les lions ou encore celles des bienheureux martyrs canadiens pour lesquels le bulletin participe largement à créer un culte.³⁰ La mise à mort des pères Brébeuf et Lalemant est un prétexte pour montrer jusqu'où un chrétien doit être prêt à aller pour sa foi. Les martyrs sont aussi les missionnaires modernes, comme ceux qui, en Chine, se sont faits tuer en 1931. *Le Bulletin paroissial* propose également aux jeunes lecteurs différents livres consacrés à la vie de saints et de martyrs morts pour leur foi et leur religion. Ils pourront y trouver le récit «des souffrances d'un jeune missionnaire, martyr, qui, au milieu des plus horribles tourments, était mort en confessant joyeusement le nom de Jésus». On assure que ces lectures seront bien plus profitables à l'âme des enfants que la lecture des journaux jaunes.³¹

Enfin, ce sont les histoires évoquant l'épopée des croisés, ces chevaliers qui ont su «défendre corps et âme la foi catholique», qui servent de toile de fond à des scènes cruelles. On aime alors faire le parallèle entre la lutte des croisés et celle du catholique contemporain. Les croisés d'autrefois se préparaient au combat comme les ligueurs, nous dit le bulletin en 1937, c'est-à-dire en ayant une vie nette. Encore une fois, les récits de ces combats édifiants peuvent être ahurissants: «Tuez, renversez tout, traversez les ennemis, vous êtes soldats de Dieu, [...] frappez les païens. Rappelez-vous bien que vos places sont préparées et que ceux qui mourront seront ce soir avec des anges.»³² Toutefois, si les luttes meurtrières des croisés sont racontées avec passion et beaucoup de détails, on ajoute un bémol en affirmant que «notre guerre sainte à nous» ne se fait plus comme au temps des croisés et que la lutte contre les païens d'Amérique doit être pacifique.

Cette description détaillée de la violence alimente l'imagination des jeunes et moins jeunes lecteurs dont on souhaite qu'ils trouvent la même dose d'émotion forte et de sensationnalisme que dans les journaux jaunes par ailleurs tellement dénoncés dans le bulletin. On peut y voir une façon de faire compétition à ces journaux en cherchant à maintenir en haleine le lecteur, de façon à ce qu'il lise le bulletin avec autant d'assiduité qu'il lirait un journal de masse.

³⁰ *Le Bulletin paroissial*, août 1930, p.16.

³¹ *Le Bulletin paroissial*, Janvier 1911, p.13.

³² *L'Action paroissiale*, mars 1937, p.2.

De ce culte des martyrs et des croisés découle un culte de la souffrance et du sacrifice. *Le Bulletin paroissial* nous apprend que, pour un catholique, la souffrance est un des bienfaits de Dieu, plus profitable même que la joie et la santé, il suffit de savoir l'utiliser. Pour le prouver, on raconte l'histoire d'enfants ou d'adultes malades subissant leur malheur dans l'extase et le bonheur. Par exemple, l'histoire d'une jeune «poitrinaire», victime de la tuberculose, à qui l'on avait demandé si elle trouvait ses nuits longues, vu sa souffrance. La jeune fille répond que non et qu'elle aimerait même souffrir davantage pour pouvoir offrir toutes ses nuits à Dieu. On dit aussi que la souffrance du cœur rend plus chrétien, car après tout, pour être chrétien il faut porter sa croix.³³

Sur leur lit de mort, les personnages des histoires du bulletin se retrouvent face à eux-mêmes et c'est bien sûr l'occasion des regrets et de l'anxiété pour les pêcheurs et celle de la sérénité pour les bons catholiques. Les apostats et autres incroyants ont parfois droit à leur dernière chance, comme ce socialiste qui demande l'absolution devant les pleurs de sa fille. On prétend d'ailleurs que peu d'incroyants réussissent à conserver leur prétendue conviction lorsqu'arrive ce moment redoutable. On raconte l'histoire de Voltaire, «le prince des incrédules», qui demanda un prêtre lorsque sa dernière heure arriva,³⁴ ou celle d'un vieux socialiste amer qui conclut son testament en disant que s'il n'avait pas eu à se suicider fatalement, il aurait aimé devenir catholique. Ces histoires visent à faire réfléchir les lecteurs sur les conséquences de leurs actes lorsque viendra le moment fatidique.

C'est d'ailleurs avec beaucoup de précision que le bulletin fournit à ses lecteurs les détails concernant l'au-delà. En effet, on retrouve dans certains textes du bulletin des descriptions si détaillées du paradis, de l'enfer ou du purgatoire, qu'on pourrait presque croire que l'auteur en revient. Par exemple, en 1914, on raconte l'histoire d'Eva Roucoucoule qui se présente au ciel pour connaître son jugement dernier. Elle fait face à un saint Pierre désinvolte qui se moque de ses habits et de son dossier contenant la pauvre somme de ses œuvres. Le récit se poursuit et le lecteur a droit à la description détaillée des aventures de Mlle Roucoucoule qui

³³ *Le Bulletin paroissial*, Janvier 1911, p.15.

³⁴ *Le Bulletin paroissial*, avril 1914, p.9 à 14.

se dirige vers le purgatoire, après un court passage en enfer, où un ange bourreau l'accueille pour lui infliger son châtement. Elle sera punie avec l'instrument de ses pêchés, soit des peignes, des brosses, des fioles de parfum, des sachets à farder, etc.³⁵ Ce récit rocambolesque est riche en descriptions des lieux et des personnages, ce qui pouvait sans doute fournir au jeune lecteur une impression de réalisme suffisamment convaincante pour que son imaginaire en soit imprégné pour longtemps. En plus de meubler l'imaginaire des lecteurs et de rendre leur lecture plus distrayante, les descriptions longues et précises peuvent également servir à renforcer l'idée que l'Église possède la Vérité et qu'elle connaît dans ses moindres détails ce qui attend les mortels.

Le mois de novembre, mois des morts, est toujours l'occasion de demander une attention particulière pour les âmes du purgatoire qui méritent le soutien des vivants. On rappelle alors qu'il est possible d'alléger le temps de purification d'un proche qui croupit au purgatoire en lui consacrant des prières.³⁶ Rappelons que la section locale donnait au paroissien la liste des activités et exercices pieux lui permettant de se procurer des indulgences plénières ou partielles afin d'alléger son propre temps passé au purgatoire. Le bulletin enseigne également aux catholiques de quelle manière ils doivent vivre leur deuil. D'une manière générale, nous pouvons retenir qu'on leur défend l'abattement et la tristesse exagérée, car cela serait peu conforme à l'espérance chrétienne.

À partir des années 1930, les missions étrangères prennent de plus en plus d'espace dans les pages du bulletin. En plus de montrer l'image d'une Église conquérante en pleine expansion, les histoires de missionnaires et de païens fournissent des prétextes parfaits pour faire la morale aux jeunes. Après s'être fait expliquer par sa mère qu'un petit païen est égoïste, car il ne croit pas en Dieu et que ce n'est pas à lui que sa maman demanderait d'aller à l'épicerie, le petit Paul décide d'agir mieux que les païens et de leur faire don de tous ses sacrifices.³⁷ En 1939, on aimerait bien convertir les païens d'ici. Le bulletin affirme ainsi que chez les Noirs d'Amérique, «la grande majorité sont païens, aussi païens qu'en Afrique». Le bulletin rajoute

³⁵ *Le Bulletin paroissial*, novembre 1914, p.5.

³⁶ *L'Action paroissiale*, novembre 1933, p.7.

³⁷ *L'Action paroissiale*, janvier 1935, p.4.

«nos Chinois et nos Juifs, avons-nous la curiosité, le zèle de leur demander ce qu'ils pensent de Dieu? De la vie ? De la mort? De l'après-mort?» On demande aux enfants de jouer au missionnaire et de participer à la conversion des païens d'Amérique en les accompagnant à l'église ou en leur montrant des prières.³⁸

Visiblement aux prises avec les nombreux doutes et interrogations qui s'adressent à l'Église, *Le Bulletin paroissial* doit donc composer avec le besoin d'entretenir une image positive de celle-ci tout en lui permettant de diffuser sa morale et ses préceptes austères. Le bulletin cherche à démontrer que ces questionnements sont vains et qu'il faut suivre l'Église. Le bulletin travaille également à alimenter l'imaginaire religieux de ses lecteurs.

4.2 La sphère privée

Le Bulletin paroissial s'intéresse également à la sphère privée et il dicte à ses lecteurs les consignes et les critiques de l'Église catholique concernant les questions qui s'y rattachent. Par sphère privée, nous entendons autant les aspects d'ordre émotif que les aspects sociaux touchant le foyer et la vie familiale. Les thèmes qui concernent la vie privée s'avèrent assez récurrents et ils évoluent peu à travers les trente années de publication. Les prises de position des auteurs du bulletin sont aussi conformes à ce que l'on connaît déjà du discours de l'Église, mais l'originalité du bulletin est dans le type de textes spécialement conçus pour rejoindre les classes ouvrières, habituellement moins instruites et souvent moins attirées vers la lecture.

On trouve dans *Le Bulletin paroissial* de nombreux articles qui aident le lecteur à se forger une personnalité conforme à l'esprit du catholicisme. Par exemple, l'importance de faire un examen de conscience quotidiennement avant de s'endormir afin de déceler et de corriger certaines habitudes, actions ou pensées incorrectes est rappelée aux lecteurs. Le catholique doit apprendre à supporter les défauts des autres et à se concentrer pour corriger ses propres

³⁸ *L'Action paroissiale*, mai 1939, p.9.

défauts. On invite à ne pas conserver de haine ou de ressentiment, car Dieu exige des comptes de ceux qui gardent de la haine dans leur cœur ou en excitent dans le cœur de leurs enfants.³⁹ On insiste ailleurs pour que le catholique ne laisse jamais «la poussière s'accumuler» sur son âme, c'est-à-dire de ne pas laisser des petits riens ternir la délicatesse de l'amitié. Les tempéraments jaloux et envieux de la réussite des autres sont critiqués. De même, on s'en prend à la médisance, ce démon bavard, qui se présente déguisée en femme, bien sûr.⁴⁰ On critique la vantardise, on rappelle que la politesse est une forme de charité, on nous apprend qu'un sourire vaut mieux qu'un rire grossier ou que le ton dans les conversations ne doit pas être trop vif ou trop tranchant, car cela pourrait blesser l'interlocuteur d'une manière irrémédiable. En société, il faut donc parler doucement et poliment avec des égards pour l'opinion des autres. Il faut garder le sourire et cesser cette manie d'être détestable avec les proches alors qu'on est aimable avec les inconnus. Quant à la familiarité, si rien ne l'autorise, on prévient qu'elle est odieuse, insupportable et qu'elle trahit l'homme sans éducation. L'intérêt porté par les pères jésuites pour les bonnes manières et le savoir-vivre n'est pas sans fondement. En effet, une fois replacés dans leurs contextes d'urbanisation et de crainte de voir la société paroissiale se détériorer, ces textes traduisent une volonté de favoriser la bonne entente, ce qui pourrait adoucir les effets irritants de la promiscuité inhérente à la vie urbaine.

Le bulletin se donne le rôle d'éduquer les parents. Notons à ce propos que les enfants de la première génération éduquée par le *Bulletin paroissial* ont eu le temps de devenir eux-mêmes parents pour «profiter» à leur tour des conseils du bulletin. Durant toute la période, il y a peu de changement en matière d'éducation familiale des enfants et la recette est toujours la même : fermeté et tendresse. Dans les faits, cette formule se révèle plutôt floue et les parents désireux d'appliquer à la lettre les prescriptions du bulletin en matière d'éducation devaient éprouver quelques difficultés à y arriver. Prenons l'exemple de la discipline et des châtiments corporels. En 1911, un article sur l'usage du fouet et de la verge est clair : «Celui qui épargne la verge n'aime pas son fils.»⁴¹ En 1921, on réitère la nécessité de la verge et du fouet. On y présente une mère de famille qui explique à son curé pourquoi elle s'oppose à l'usage du

³⁹ *Le Bulletin paroissial*, janvier 1911, p.13.

⁴⁰ *Le Bulletin paroissial*, juillet 1917, p.14.

⁴¹ *Le Bulletin paroissial*, janvier 1911, p.15.

fouet, lorsque son fils turbulent entre à la maison. Devant cette situation, le prêtre assure à la mère que ce comportement est le résultat du laxisme dans l'éducation de l'enfant.⁴² En 1924, sans être totalement condamné, on préfère garder le fouet pour les occasions extrêmes. On demande alors aux parents de bien faire la distinction entre le tapage de l'enfant heureux et celui de l'enfant gâté. On doit tolérer la bonne humeur, car, à force d'étouffer les enfants, on risque d'en faire des hypocrites, des taciturnes, des craintifs, des déserteurs et des bons à rien. Le bulletin encourage alors ce que la pédagogie moderne nomme le renforcement positif, c'est-à-dire de manifester l'approbation pour les bons coups plutôt que toujours critiquer les mauvais. En 1926, le fouet fait son retour et il apparaît nécessaire pour viriliser le jeune homme. En 1931, le bulletin prétend avoir constaté que les enfants avec lesquels les éducateurs auraient été les moins doux étaient les mieux formés et les plus délicats. On avance alors que selon l'expérience, un enfant qui ne souffre pas devient vaniteux, égoïste et ingrat. En 1932, la discipline s'adoucit à nouveau et l'on propose aux parents d'exercer leur autorité sur deux ou trois points fondamentaux et de fermer les yeux sur les points moins importants.

Sans grande surprise, on constate que l'éducation des enfants et des adolescents est fortement sexuée et qu'elle correspond aux rôles sociaux qu'ils devront jouer une fois adulte. Ainsi, dans les historiettes, les personnages de petits garçons possèdent certaines caractéristiques qui en disent long sur cette différenciation des sexes : le jeune bambin est énergique, un brin espiègle, vif d'esprit, à l'allure décidée, souriant, mais non dépourvu de caractère. Chez lui, on tolère son côté tapageur et il ne doit surtout pas «rester à la maison comme une fillette», il faut qu'il dépense le trop-plein de vie qu'il sent en lui en faisant des activités qui «fouettent le sang» et donnent de la vigueur au cœur, comme des promenades d'hiver, de la gymnastique, des sports athlétiques. Quant à la fillette, on souhaiterait qu'elle soit pieuse, calme, douce et docile. Son éducation doit être concentrée sur son futur rôle de mère. Le bulletin endosse ces propos de Napoléon : «Élevez-nous des croyantes et non des raisonneuses».⁴³

⁴² *Le Bulletin paroissial*, novembre 1921, p.8.

⁴³ *Le Bulletin paroissial*, décembre 1922, p.14.

Certains textes du *Bulletin paroissial* qui concernent l'éducation des jeunes s'adressent directement aux enfants et ils sont conçus pour être lus par eux-mêmes ou à voix haute par leurs parents. Ces textes possèdent un style vivant rempli d'interjections et de formules familières du genre «je vous connais mes gars!»⁴⁴ ou «mes petits amis.»⁴⁵ Encore, l'auteur reprend des formulations de phrases enfantines en dépit des fautes grammaticales : «je m'ai levé trop tard.»⁴⁶ On demande alors aux enfants d'être sages, d'obéir ou on cherche à leur inculquer un sentiment de culpabilité avec des affirmations telles que : «vous êtes la terreur des gens qui vivent autour de vous».⁴⁷

En règle générale, c'est toutefois aux parents que le bulletin dicte ses préceptes en matière d'éducation. Le bulletin leur fournit des réponses à des questions précises. Doit-on laisser les enfants s'immiscer dans les conversations des adultes? Tout dépend du caractère de l'enfant. Puisqu'on souhaite former des hommes civilisés et sociaux, les enfants doivent apprendre jeunes à tenir leur rôle en société et à lui faire don de leur esprit. Dès lors, il est évident qu'on ne peut les empêcher de discuter avec des adultes. On devrait donc réserver un moment de la journée pour faire la conversation avec les petits.⁴⁸

Doit-on récompenser les enfants avec de l'argent? Ne jamais leur donner de sous n'est évidemment pas une façon de leur apprendre à s'en servir, mais en donner pour n'importe quoi, sans règle, ni mesure, risque de fausser leur l'esprit. En donner d'une manière régulière est condamnable, il faut que l'enfant comprenne qu'il doit faire des efforts pour mériter cette satisfaction. Mais habituer les enfants à être bêtement serviles contre une rétribution, c'est les habituer à ne pas être serviables. La meilleure façon d'opérer s'avère de ne jamais promettre de l'argent à un enfant à qui l'on demande un effort et de le récompenser parfois quand son effort est méritoire. Encore là, il n'est pas nécessaire de toujours lui offrir une récompense en argent. Et lorsqu'on offre de l'argent à un enfant, le bulletin rappelle aux parents qu'ils n'ont pas le droit de se désintéresser de l'emploi que l'enfant en fera.

⁴⁴ *Le Bulletin paroissial*, janvier 1911, p.6.

⁴⁵ *Le Bulletin paroissial*, janvier 1923, p.12.

⁴⁶ *Le Bulletin paroissial*, mai 1927, p.12.

⁴⁷ *Le Bulletin paroissial*, janvier 1923, p.12.

⁴⁸ *Le Bulletin paroissial*, décembre 1922, p.12.

Le bulletin peut autant porter aux nues les femmes pour leur dévouement qu'elles ont envers leurs enfants que les rabrouer sévèrement pour leur négligence. Par exemple, en 1923, on accuse les mères d'être la principale cause du taux effarant de mortalité infantile.⁴⁹ En effet, la majorité des décès étant imputables à des maladies du système digestif, on les accuse de donner n'importe quoi à manger aux jeunes enfants, voire de les gaver. On rappelle alors aux mères qu'elles ne doivent pas surcharger l'estomac de leurs enfants et que la seule nourriture acceptable pour un bébé est le lait.⁵⁰

On s'aperçoit aussi que la pédagogie formulée par le bulletin est spécifiquement adaptée pour les parents vivant en ville. Les individus louches qui peuplent les ruelles, les trottoirs ou les parcs remplacent désormais la forêt où sévissaient jadis les méchants loups. On assure les parents que c'est dans ces endroits sombres et mal surveillés que les enfants négligés apprennent à être des adultes «vicieux, ivrognes et voleurs».⁵¹

D'ailleurs, la plupart des reproches formulés à l'égard des adolescents et des jeunes adultes sont souvent liés à leur mode de vie urbain. En plus des critiques concernant le laisser-aller, le manque de rigueur dans la pratique religieuse et le mépris des règles, on leur reproche d'aller au cinéma, considéré dangereux plus «par la promiscuité du milieu» que par les scènes de l'écran, d'aller au théâtre, de flâner dans les parcs, de veiller trop tard, bref de prendre un peu trop de liberté. Encore une fois, ces critiques peuvent varier selon le sexe des adolescents et des jeunes adultes. Le bulletin reproche aux jeunes femmes leur frivolité, leur goût douteux en matière de lecture, leur manque de pudeur dans l'habillement, leur manque de retenue dans la discussion et leur manque de dignité.⁵² Les jeunes hommes sont accusés de se tenir dans les buvettes et de rester célibataires trop longtemps. Le *Bulletin paroissial* leur précise même quel genre d'amis ils doivent fréquenter. On dit alors qu'il est préférable d'avoir peu

⁴⁹ Pour donner une idée de cette mortalité, le bulletin se réjouit en 1921 de constater que la mortalité infantile a chuté. Alors qu'on comptait des centaines de décès par semaine les années précédentes, on annonce que «seulement» 74 enfants sont morts la première semaine d'août, six la seconde et quarante-cinq la troisième. *Le Bulletin paroissial*, novembre 1921, p.9.

⁵⁰ *Le Bulletin paroissial*, janvier 1923, p.16.

⁵¹ *Le Bulletin paroissial*, février 1924, p.7.

⁵² *Le Bulletin paroissial*, octobre, 1920, p.3.

d'amis, mais que ceux-ci doivent être sincères, non superficiels, francs de cœur, pieux et qu'il faut à tout prix éviter ceux qui parlent mal et qui aiment les histoires grivoises ou scandaleuses.

C'est sans doute parce qu'ils sont les plus ouverts aux nouvelles expériences que les adolescents et les jeunes adultes sont si souvent mis en garde contre les dangers de la ville. Les textes qui leur sont destinés sont rarement littéraires et presque toujours éditoriaux. L'auteur s'adresse alors directement à eux avec familiarité, comme s'il était un des leurs, ou, au contraire, avec le ton d'un moralisateur condescendant. Dans les deux cas, l'auteur peut ponctuer ses phrases d'expressions populaires ou à la mode comme «flirt» ou «veilleux», qu'il place entre guillemets pour créer soit un effet de complicité ou au contraire un effet de sarcasme. Lorsqu'il s'adresse aux parents, le discours prend généralement une autre forme et tente de transformer ces questions du domaine privé en question d'intérêt public. On dit alors que les enfants gâtés ou les adolescents réfractaires à l'autorité seront de mauvais citoyens, ils feront la «disgrâce de la race» et sont une menace pour la société chrétienne.⁵³ La question de l'éducation des enfants et des adolescents perd beaucoup d'importance à partir des années 1930 et elle est totalement absente de notre échantillon à partir de 1933.

L'important pour les concepteurs du bulletin n'est sans doute pas de fabriquer un guide exhaustif de pédagogie pour accompagner les parents dans leur tâche. D'ailleurs, de nombreuses questions n'apparaissent pas et, si on considère qu'un maximum de quatre articles par mensuel traitent de l'éducation des enfants, il apparaît évident qu'un parent ne peut compter uniquement là-dessus pour faire l'éducation de ses enfants. Nous supposons qu'il s'agissait davantage d'entretenir chez le lecteur le sentiment que l'Église possède une réponse à tout et qu'en lisant occasionnellement une chronique sur la question, le lecteur s'imprégnait de la conviction que son pasteur connaissait les bonnes réponses et qu'il serait ainsi dissuadé de rechercher de l'information sur ces questions dans d'autres sources.

Sans surprise, *Le Bulletin paroissial* prétend avoir son mot à dire sur la vie amoureuse des jeunes adultes avant le mariage. Conformément au discours de l'époque, les «fréquentations»

⁵³ *Le Bulletin paroissial*, février, 1924, p.7.

sont jugées suspectes et on craint qu'une trop grande familiarité n'enlève la pudeur des premiers jours et qu'elle ne menace la vertu des jeunes femmes.⁵⁴ On leur conseille donc d'éviter autant que possible les longues fréquentations et «d'aller vite en besogne».⁵⁵ Encore une fois, c'est aux parents qu'incombe la responsabilité de surveiller leurs enfants et on leur reproche leur mollesse, comme de se laisser reléguer à la cuisine pendant que les enfants socialisent dans le salon. En 1927, un article rappelle que la simple amitié entre jeunes hommes et jeunes femmes est formellement interdite, car la réputation d'une jeune fille ne tient qu'à un fil et que les «tricoteuses de réputations sont toujours aux aguets».⁵⁶ On exige alors des jeunes femmes qui doivent côtoyer des hommes dans leur milieu de travail d'être polies avec eux, mais de toujours conserver une bonne distance en demeurant silencieuses et en évitant de «s'attifer».⁵⁷

Le jeune homme à la recherche d'une épouse trouvera dans le bulletin des indications afin d'éclairer son choix. On insiste : si la future épouse ne doit pas être à tout prix un «laideron», la beauté ne doit pas l'emporter sur sa vertu. Après tout, la beauté est une qualité qui s'évanouit vite, car la maladie et les années «déflorent le visage». On met en garde le lecteur que celui qui veut se marier avec une «m'as-tu-vue tout en clin d'œil, en fanfreluches, en rire et en pep» risque de le regretter plus tard. Le bulletin raconte l'histoire d'une femme qui était d'une beauté extraordinaire dans sa jeunesse, mais qui une fois mariée se transforme en être égoïste incapable de prendre ses responsabilités familiales et qui finit même Témoin de Jéhovah après avoir envoyé ses (seulement) deux enfants à l'orphelinat.⁵⁸ Le jeune homme doit donc se tourner vers une femme pieuse, travaillante et en bonne santé, car un travailleur n'a pas les moyens de se tenir au chevet de sa femme si elle est malade. On conseille aussi de se renseigner sur les parents, car, nous dit-on, les tares et les défauts des parents se transmettent aux enfants.⁵⁹ Implicitement, le bulletin nous apprend que le curé peut être un bon agent de renseignements en matière d'antécédents familiaux.

⁵⁴ *Le Bulletin paroissial*, mai 1915, p.4.

⁵⁵ *Le Bulletin paroissial*, juillet 1917, p.6.

⁵⁶ *Le Bulletin paroissial*, mai 1927, p.11.

⁵⁷ *Ibid.*, p.12.

⁵⁸ *L'Action paroissiale*, mai 1939, p.6.

⁵⁹ *Le Bulletin paroissial*, juillet 1917, p.7.

Ces textes dans lesquels il est question de choisir la future épouse se présentent souvent sous la forme de dialogue entre le jeune homme et son père ou un prêtre. Dans les deux cas, le personnage jouant le rôle de conseiller prétend ne pas vouloir décider à la place du jeune indécis, mais ses conseils se dirigent toujours vers un choix bien précis, soit celui que nous venons de décrire. Lorsqu'il parle à son père, le jeune homme sait qu'il a devant lui un homme d'expérience, après tout il a épousé sa mère.

Le prêtre peut aussi aider la fille à faire son choix de mariage, comme le montre une histoire où un curé refuse de prodiguer ses conseils à une jeune femme en pleurs maltraitée par son mari, parce qu'il l'avait avertie des antécédents de l'homme bien avant le mariage.⁶⁰ Les avis pour les femmes sont toutefois rares.

Le bulletin conseille aussi les couples afin de rendre supportable leur vie à deux. Les épouses ne doivent jamais parler en mal de leur mari, même aux amies proches et elles doivent s'intéresser à ce qu'il fait, lui témoigner toujours de l'intérêt, ne jamais discuter trop longtemps avec lui, toujours céder, être complaisante et lui obéir en tout ce qui n'a pas l'apparence du péché. L'épouse doit également veiller à ce que le logis soit charmant afin que jamais son homme ne veuille le quitter. Elle doit aussi s'assurer que son mari trouve toujours le dîner prêt quand il rentre du travail. Ainsi, il ne sera pas tenté de «grommeler contre la paresse de sa femme qui lui fait perdre une partie de sa journée». Elle doit aussi savoir faire deux sous avec un sou, c'est-à-dire qu'elle doit être débrouillarde et capable de travailler avec ses mains afin d'économiser. On met en garde les femmes contre leur habitude à rechigner, car cela forme de très mauvais ménages.

L'époux, quant à lui, n'a qu'à donner son travail et sa présence, entourer sa femme d'attentions affectueuses et de délicatesses. Le bulletin reprend ces mots de Saint Paul : «Vous maris, vous devez aimez vos femmes comme le Christ a aimé l'Église.»⁶¹

⁶⁰ *Le Bulletin paroissial*, février 1924, p.13.

⁶¹ *Le Bulletin paroissial*, novembre 1909, p.10.

La cellule familiale apparaît dès lors comme un aspect fondamental et le bulletin multiplie les exhortations à rester chez soi.⁶² En effet, on reproche constamment aux hommes et aux adolescents d'être absents du foyer familial. Le domicile n'est plus qu'un hôtel où l'on sort et rentre à volonté. D'ailleurs, le bulletin critique les autorités municipales qui ne s'opposent pas à la construction de logis antifamiliaux aux espaces trop petits qui n'invitent pas à y rester.⁶³ Pour que la vie familiale fonctionne, il faut que tous fassent leur part. Il suffit qu'un membre soit de mauvaise humeur, pour transmettre cette humeur à tous les autres. Le bonheur de la famille repose donc sur la vertu de chacun de ses membres. Comment une famille peut être heureuse, se demande le bulletin, si le père est brutal et ivrogne ou si le jeune homme est débauché et la jeune fille plus que légère.

Le bulletin s'adresse en grande partie aux femmes et il s'avère un excellent canal de transmission de la vision conservatrice et traditionnelle de l'Église. Loin de son idéal de reine du foyer et de ses berceaux, la femme «moderne» et urbaine s'apparente à une plaie et mène l'Occident à sa perte. Pire, on considère qu'une «femme qui n'est ni vierge, ni épouse, ni mère est une anormale, capable de tous les forfaits».⁶⁴ Ce sont les femmes qui poussent leur mari à quitter la campagne pour la ville où elles peuvent satisfaire leur goût pour le luxe et la coquetterie. Même adulte, la femme demeure frivole, insouciante et irresponsable : «Pensez-vous aimer vos maris quand l'argent qu'il se tue à gagner, vous le tirez par les fenêtres?» Le bulletin pointe directement du doigt la femme de l'ouvrier qui n'a pas la débrouillardise de celle de la campagne. On lui reproche de préférer les soupes en boîte et de racheter les vêtements au moindre bouton cassé.⁶⁵

Un des fléaux qui rongent la vertu des femmes est la mode et pendant trente ans, le bulletin ne cesse de la dénoncer. En 1914, on rapporte les mots alarmistes de mgr Bruchési qui condamne l'invasion de ces mœurs «déplorables» qui poussent même les petites filles à être

⁶² *Le Bulletin paroissial*, septembre 1919, p.13.

⁶³ *Le Bulletin paroissial*, mai 1927, p.4.

⁶⁴ *Le Bulletin paroissial*, mars 1937, p.16.

⁶⁵ *Le Bulletin paroissial*, septembre 1919, p.5.

«l'esclave des décolletages et des manches écourtées».⁶⁶ Rappelons que c'est à partir de 1921 que le bulletin publie dans sa section locale les patrons pour confectionner des vêtements moralement décents. En 1922, le bulletin se réjouit de constater un changement dans la mode : les chrétiennes s'habillent maintenant de façon honnête et elles recommencent à aimer la modestie. Mais c'est désormais la manière dont les femmes s'habillent chez elles, dans leur intimité, qui scandalise les auteurs du bulletin. On rapporte alors que des prêtres en visite dans les foyers ont découvert avec horreur que bien des femmes s'habillent de telle manière que si « on ne connaissait pas leur vertu, on les prendrait pour ce qu'elles ne sont pas ». On rappelle à ces femmes que des visiteurs, des agents d'assurances, des voisins ou des inspecteurs de la ville peuvent arriver à l'improviste et les obliger à avoir des discussions prolongées dans ces tenues. Elles devraient aussi protéger les grands garçons qui peuvent habiter avec elles et qui observent les «allées et venues, les mouvements, les gestes de ces femmes et de ces grandes filles si hardiment décolletées». Le bulletin paroissial rappelle aux femmes que certains spectacles «laissent peu d'hommes insensibles» et leur demande de cesser ce scandale par «charité pour le prochain».⁶⁷ Ailleurs, c'est aux maris qu'incombe le devoir de persister à faire porter à leur femme «les robes plus longues vers le bas et vers le haut».⁶⁸

Selon le bulletin, les femmes ne sont toutefois pas entièrement responsables de leur décadence, puisqu'elles sont les pauvres victimes des «sanguinaires tyrans de la couture»⁶⁹ et des couturiers «métèques et juifs qui entraînent les femmes dans leurs fantaisies immorales».⁷⁰ Toutefois, la condamnation de la mode est rarement dirigée contre les boutiques qui vendent ces vêtements, ce qui est peu surprenant puisque leurs propriétaires sont nombreux à acheter de la publicité dans le bulletin.

C'est souvent par le biais du sarcasme que le bulletin s'en prend aux femmes. Par exemple, dans un texte de fiction, le jeune Jean demande à son père pourquoi les femmes se maquillent. Son père lui apprend que les femmes étaient autrefois les esclaves des hommes et

⁶⁶ *Le Bulletin paroissial*, avril 1914, p.6.

⁶⁷ *Le Bulletin paroissial*, décembre 1922, p.3.

⁶⁸ *Le Bulletin paroissial*, janvier 1923, p.13.

⁶⁹ *Le Bulletin paroissial*, avril 1926, p.10.

⁷⁰ *Le Bulletin paroissial*, août 1930, p.15.

que c'est maintenant la mode qui les tient en son pouvoir. Après une très longue discussion où le papa explique en détail les subtilités de sa misogynie, Jean «prit alors conscience de la supériorité de son sexe» et il doit maintenant apprendre à avoir pitié des faiblesses inévitables de l'autre avec laquelle il devra vivre et toujours tenter de lui faire voir le juste milieu.⁷¹

Le Bulletin paroissial pénètre donc dans le foyer de la classe ouvrière au sens propre comme au figuré en s'immisçant dans la vie privée de ses lecteurs. Son but n'est pas de devenir une ressource indispensable pour la vie au foyer, car le traitement des thèmes se fait en surface, mais plutôt d'entretenir l'idée que l'Église possède les réponses. Le bulletin contribue à programmer les rôles sociaux et que l'on soit parent, enfant, adolescent ou jeune adulte, le lecteur apprend, grâce au bulletin, ce que Dieu et la société catholique attendent de lui.

4.3 Le domaine public

Le Bulletin paroissial dicte des directives et formule des réponses aux ouvriers afin de les aider à affronter les divers problèmes soulevés par leur condition et les transformations sociales, culturelles et politiques auxquelles ils sont confrontés. Le bulletin enseigne à ses lecteurs ce que doit être un ouvrier catholique. Ensuite, nous nous attarderons à montrer les diverses prises de position du bulletin en ce qui a trait à la modernité. Enfin, nous montrerons comment le bulletin entend inculquer à ses lecteurs ce que doit être un Canadien français.

4.3.1 Être ouvrier

⁷¹ *Le Bulletin paroissial*, mars 1925, p.7.

Le bulletin paroissial fournit aux familles ouvrières de Montréal des réponses aux différents problèmes auxquels elles doivent faire face. Nous avons pu constater une nette augmentation du nombre de textes qui concernent les problèmes ouvriers à partir de 1932, époque où la revue devient *L'Action paroissiale*. Toutefois, dès les premières années de publication, *Le Bulletin paroissial* émet des commentaires, des directives ou de simples points de vue sur les différents aspects de la question.

Un des objectifs que se donnent les auteurs du bulletin est d'apaiser la colère et les frustrations qui émanent des dures conditions de vie des ouvriers. D'abord, le bulletin s'emploie à convaincre les ouvriers qu'il est de leur devoir de chrétien d'accepter et d'assumer leur rôle. Par exemple, il les invite à être toujours consciencieux et dévoués envers leur patron et leur intérêt, car la morale chrétienne oblige ces derniers à être paternels envers eux.⁷² Après tout, si Dieu a permis les inégalités, c'est pour permettre aux hommes de socialiser, de donner et «de semer du bonheur».⁷³ Le bulletin justifie également la pauvreté en disant qu'elle permet au chrétien de pratiquer l'épargne, ce qui signifie d'avoir le courage de se priver et de maîtriser ses caprices, donc de se mortifier.

Dans les années 1930, la crise économique et l'état de pauvreté généralisé qu'elle provoque est le prétexte idéal pour exacerber cette morale de l'épargne. On encourage les ouvriers à «faire du neuf avec du vieux» et à se rappeler les recettes économiques que savaient les grands-mères. D'ailleurs, le bulletin n'hésite pas à affirmer que la crise est la faute des pauvres, ou plutôt que les gens sont pauvres parce qu'après la guerre, tout le monde a voulu jouer aux riches en se lançant dans le luxe.⁷⁴ Toujours pour légitimer les inégalités, on dit aussi que les riches sont nécessaires à la société et qu'ils ont de grandes responsabilités dont ils doivent s'acquitter de «grand cœur».⁷⁵ «Que reproche-t-on aux riches?», s'interroge le bulletin en 1931. Si on leur reproche de ne pas donner de l'ouvrage aux pauvres chômeurs, le journal rétorque que pour cela, les riches devraient faire fonctionner leur usine à perte et accumuler les déficits, ce qui implique qu'il faudrait des riches encore plus riches. C'est

⁷² *Le Bulletin paroissial*, juin 1916, p.1.

⁷³ *Le Bulletin paroissial*, avril 1938, p.3.

⁷⁴ *L'Action paroissiale*, octobre 1932, p.5.

⁷⁵ *Le Bulletin paroissial*, septembre 1931, p.9.

d'ailleurs ce que fait un personnage d'une histoire, publiée en 1938, qui n'hésite pas à faire repeindre sa maison, même si cela n'est pas nécessaire, pour faire travailler les chômeurs. Le bulletin n'hésite pas à affirmer que les riches ont été les premières victimes de la crise économique. Dans un dialogue entre un chômeur arrogant et une pauvre femme dont il ne reste de son ancienne fortune que sa grosse maison, les arguments prosocialistes du premier sont démolis par son interlocutrice. La femme est toutefois prise de pitié et elle lui donne par charité son dernier pain et son dernier morceau de viande.⁷⁶

Les riches ne sont cependant pas toujours peints avec autant de bonté et le bulletin possède une collection de personnages à la fois riches et détestables. Qu'on les dénonce dans les textes d'opinion ou qu'ils incarnent des personnages de fiction, les riches peuvent être présentés comme pingres, chiches, snobs, parvenus ou encore prodigues sans aucun discernement. On dénonce alors leur train de vie scandaleux, leur vanité, leur matérialisme éhonté et leur manque de générosité pour l'aumône.⁷⁷ On dit qu'ils organisent des fêtes coûtant des milliers de dollars alors que leurs voisins meurent de faim. Le bulletin paroissial s'insurge : «C'est de la provocation au bolchevisme, c'est cruel, c'est païen, c'est la répétition des orgies de la mauvaise société française d'avant la révolution.»⁷⁸ Cette dénonciation du faste et de l'égoïsme des riches vise à flatter les plus misérables et contribue également à leur faire accepter leur sort.

D'ailleurs, si les critiques envers les riches sont parfois très dures, elles ne vont jamais jusqu'à remettre leur existence en question. Que cela soit explicitement mentionné ou non, la question ouvrière doit toujours être réglée par la bonne volonté et, à partir des années 1930, par l'instauration du corporatisme social comme le conçoit l'Église à cette époque. Les inégalités, si elles doivent être atténuées, n'ont pas à être éliminées puisque le second commandement oblige la charité.⁷⁹

⁷⁶ *L'Action paroissiale*, février 1936, p.14.

⁷⁷ *Le Bulletin paroissial*, juin 1928, p.5.

⁷⁸ *Le Bulletin paroissial*, août 1930, p.16.

⁷⁹ *Ibid.*, p.16.

Le Bulletin paroissial n'hésite pas à s'affirmer l'ami des ouvriers et il prend position sur de nombreuses questions les concernant. En 1911, il s'annonce d'ailleurs prêt à prêter main-forte aux ouvriers lorsque leurs revendications sont légitimes. Après tout, «avec notre population si docile à l'Église, nous pouvons [...] résoudre [la question sociale] dans la charité du Christ».⁸⁰

Le bulletin s'intéresse particulièrement aux conditions de travail des femmes gagnant leur vie dans les magasins, les usines et les ateliers. On plaint les femmes obligées de travailler dans un environnement de promiscuité que l'on juge révoltante, et celles qui travaillent dans les magasins car elles sont obligées de s'habiller comme des bourgeoises avec une «certaine recherche» afin de plaire aux patrons et aux clients, alors que leur salaire ne le leur permet pas. On s'inquiète aussi de la santé des plus jeunes qui oeuvrent dans les usines où l'air est vicié. On encourage donc ces femmes à s'unir dans un syndicat «franchement catholique» afin que triomphent des conditions de travail décentes respectant les heures, le juste salaire et la morale.⁸¹ On pointe également du doigt les patrons et contremaîtres de ces filles que l'on juge sans conscience ni pudeur. Parfois, il s'agit simplement d'éveiller les employeurs à la réalité de leurs employées et de leur demander de faire preuve d'un petit peu plus de cœur.

La défense des conditions de travail des femmes contraste énormément avec le discours très conservateur évoqué précédemment où la femme n'avait manifestement pas sa place à l'extérieur du foyer. Il faut bien sûr faire la distinction entre le discours sur les femmes célibataires et celui sur les épouses. Toutefois, le bulletin cherche à avoir réponse à tout et il n'hésite pas à plier sur certains points de sa doctrine si cela lui permet d'élargir son champ d'action. Toutefois, on peut également voir dans ces textes dénonçant les dures conditions de travail des femmes une façon de dissuader celles qui songent à intégrer le marché du travail. L'appui du *Bulletin paroissial* aux luttes ouvrières révèle d'ailleurs rapidement ses limites. Par exemple, on refuse aux associations de travailleurs le droit de faire des revendications d'ordre politique sous prétexte que réclamer des réformes «à tort et à travers» risque de «gâter» leur cause. On note également de nombreuses tentatives pour discréditer les syndicats

⁸⁰ *Le Bulletin paroissial*, janvier 1911, p.9.

⁸¹ *Ibid.*, p.9.

«internationaux», qu'on accuse de n'être que des provocateurs de grève, des briseurs de vitres, de manquer de transparence et de comploter en secret. En 1925, un article publié dans *Le Devoir* discréditant un chef syndical américain qui subissait alors un procès pour avoir fraudé «ses compagnons» est reproduit dans les pages du bulletin.⁸² Évidemment, ces critiques visent à favoriser les syndicats catholiques.

Conscient que la crise économique risque d'attirer de plus en plus d'ouvriers vers les idées de gauche radicales, le bulletin participe dans les années 1930 à la lutte de l'Église contre le communisme. On tente alors de souligner l'injustice du régime soviétique envers les travailleurs. On prétend que l'ouvrier russe n'est pas rémunéré selon son mérite et qu'il a perdu cette saine ambition qui pousse les hommes à se perfectionner, à économiser et à avoir une vie sobre. On dit aussi que les communistes poursuivent un rêve impossible et que leur projet nivelle vers le bas. Toutefois, le bulletin ne semble jamais appuyer directement le capitalisme, mais préfère parler du droit de propriété et d'indépendance du travailleur.⁸³ En 1937, on est ravi de rapporter le témoignage de l'écrivain communiste français André Gide qui revient désillusionné d'un voyage en Russie, où il a pu constater le stalinisme autoritaire, les piètres conditions des travailleurs, leur manque de liberté, leur chauvinisme et leur fanatisme. Bien qu'on puisse douter qu'André Gide ait été un auteur très populaire auprès de la classe ouvrière montréalaise, le fait de citer un communiste désillusionné donne de la crédibilité à la lutte au communisme.

On s'attaque aussi aux révolutionnaires mexicains et aux républicains espagnols. La révolution mexicaine permet la création de nouveaux martyrs comme le père Pro, prêtre jésuite exécuté en 1927. En Espagne, c'est la cruauté des républicains et leurs actes de profanation qui consternent les auteurs du bulletin. En 1937, on raconte l'histoire de miliciennes espagnoles, «plus cruelles et barbares que des hommes, qui, comme leurs sœurs françaises de 1792, massacrent à coup de piques les prêtres qu'on leur jetait».⁸⁴

⁸² *Le Bulletin paroissial*, mars 1925, p.17.

⁸³ *Le Bulletin paroissial*, septembre 1931, p.9.

⁸⁴ *L'Action paroissiale*, mars 1937, p.16.

4.3.2 Être moderne (ou ne pas l'être)

Même s'il fut créé pour la paroisse urbaine, on trouve dans le bulletin de nombreux textes dans lesquels on cherche à convaincre le lecteur de ne pas quitter la campagne, où qui l'invitent à y retourner. Les articles du bulletin disent qu'à la campagne, la foi est mieux protégée, le patriotisme plus tenace et l'homme plus robuste.⁸⁵ À la campagne, l'homme est également libre alors qu'en ville, il est un esclave de l'usine et de ses contremaîtres. On implore surtout les femmes de ne jamais quitter la campagne, car en ville les «loups guettent», comme le montre l'histoire d'une jeune femme de vingt ans qui quitte seule la campagne, se transforme en loque humaine et attend la mort. Ailleurs, c'est une lettre de parents qui dit: «Je pleure de pitié et de rage à la vue des souillures qui attendent vos filles et de l'impudence des sales jouisseurs qui ne comptent plus leurs victimes.»⁸⁶ Même si cela peut paraître étrange pour une publication dévouée au monde ouvrier, cette attitude prorurale rejoint le discours officiel de l'Église. D'ailleurs, si on regarde la liste des tracts et brochures produits par l'Imprimerie du messenger, on s'aperçoit que le «retour à la terre» fait partie des grandes préoccupations des auteurs jésuites de la paroisse de l'Immaculée-Conception. Alexandre Dugré, par exemple, qui dirigea le bulletin pendant quelques années, a lui-même écrit de nombreuses brochures sur le sujet, dont un *Manifeste sur le retour à la terre*.⁸⁷ De plus, ce discours prorural et antiville contribue fortement à entretenir chez le paroissien vivant en milieu urbain une crainte de son environnement et à favoriser un repliement sur la vie paroissiale.

Jusqu'à la fin des années 1920, *Le Bulletin paroissial* livre également une lutte acharnée à l'alcoolisme, à l'ivrognerie, aux buvettes et tout ce qui concerne l'alcool. L'alcoolisme, ou ce qu'on appelle plus souvent l'ivrognerie, est essentiellement présenté comme le mal des hommes. Il mène à la perte de la volonté, des bons sentiments, de la dignité, de la raison, et

⁸⁵ *Le Bulletin paroissial*, septembre 1919, p.13.

⁸⁶ *Le Bulletin paroissial*, mars 1913, p.139.

⁸⁷ Alexandre Dugré, *Manifeste sur le retour à la terre : le grand remède à la crise et au chômage, aide des gouvernements pour ceux qui veulent s'établir sur des terres, entente d'Ottawa et de Québec, réserves de colonisation, oeuvre salvatrice*, Montréal, Imprimerie du messenger, 1932, 16p.

de la santé. Dans un article de 1910, on prétend que 20 % des décès sont dus à l'alcoolisme.⁸⁸ Il provoque le blasphème, la paresse, le vol, la profanation du dimanche, l'impureté et le «scandale qui ne peut manquer d'attirer de nombreuses malédictions du Ciel».⁸⁹ L'alcool détruit les familles en rendant les hommes violents, absents et, bien sûr, en les tuant. Pour convaincre les buveurs de se détourner de leur mal, on leur présente de petites histoires dans lesquelles les épouses ou les enfants d'alcooliques ont le cœur brisé à cause de leur vice. Un mécanicien de chemin de fer, qui a expliqué à sa fillette la signification du drapeau rouge dans le monde ferroviaire, ne touchera plus jamais à la bouteille en découvrant un matin que celle-ci en a attaché un sur le goulot de sa bouteille.⁹⁰ Dans les historiettes, l'alcoolisme se règle ainsi par une simple prise de conscience et par la volonté du buveur. Toutefois, les textes éditoriaux insistent davantage pour faire de l'alcoolisme un problème social et le bulletin appuie toute législation en faveur d'une plus grande répression du commerce de l'alcool. Il encourage la ligue antialcoolique de Montréal, il favorise la campagne contre les licences et il dénonce les tenanciers de «buvette». Ceux-ci sont décrits comme des êtres ignobles, sans scrupules, malhonnêtes et des parvenus orgueilleux qui étalent leur richesse faite sur le dos de leurs clients. Une histoire, publiée en 1912, raconte l'histoire d'une mère et sa fille jetées à la rue après que le mari se soit effondré saoul mort dans une buvette. Après une longue description de la misère des deux protagonistes, celles-ci passent devant l'hôtelier «nonchalamment appuyé sur le cadre de sa porte»; la mère lance alors à sa fille: «N'oublie jamais cette maudite face-là.»⁹¹

Le bulletin s'intéresse aussi beaucoup à la consommation culturelle des familles ouvrières. D'abord, le bulletin participe au combat contre les journaux de masse, dits journaux «jaunes». On les accuse d'hypocrisie parce qu'ils publient les bénédictions d'église et se proclament pour la tempérance, mais n'hésitent pas à diffuser les dépêches suggestives relatant des histoires sordides ou indécentes, et vendent de la publicité aux marchands de gin et de

⁸⁸ *Le Bulletin paroissial*, décembre 1910, p.5.

⁸⁹ *Le Bulletin paroissial*, mai 1915, p.6.

⁹⁰ *Le Bulletin paroissial*, juin 1916, p.13.

⁹¹ *Le Bulletin paroissial*, février 1912, p.115.

whisky.⁹² On pointe également du doigt les faits divers qui éclaboussent l'imagination des enfants et on avertit les parents que, si le tribunal de Dieu s'occupera de juger et de punir «ceux qui auront scandalisé vos enfants», les responsabilités les plus terribles pèseront sur «les pères et mères assez mous, assez sans-cœur pour ne pas protéger la vertu de leurs fils et de leurs filles».⁹³ Les articles demandent aux catholiques de se désabonner de ces journaux et de s'abonner aux publications vraiment catholiques.

Le Bulletin paroissial participe également à encadrer le lecteur dans le domaine littéraire. Il peut lui donner des trucs pour l'aider à détecter par lui-même s'il est en train de lire un mauvais livre. D'abord, nous dit un article de 1912, la mauvaise lecture est celle que l'on se reproche secrètement de faire ou celle qu'on n'oserait pas lire à haute voix devant sa fille ou sa mère. Le lecteur doit savoir qu'il est temps d'arrêter dès qu'il sent sa conscience faiblir devant une ligne ou une phrase, même si elle est d'apparence innocente. En 1926, ces proscriptions se précisent, et le lecteur à la conscience malléable ne pourra plus plaider l'ignorance. Ainsi, tout livre ne peut être lu dès qu'il y a danger contre la foi ou contre les mœurs. On rappelle le nom de certains auteurs explicitement condamnés, comme Anatole France, et de certains qui sont partiellement interdits comme les romans d'amour de Dumas père et fils ou les *Misérables* et *Notre-Dame de Paris* de Victor Hugo. On rappelle également que l'Église catholique interdit à ses fidèles de lire toutes les publications mises à l'Index, celles qui tentent de défendre l'hérésie ou le schisme, qui attaquent la religion et les bonnes mœurs, qui enseignent ou recommandent des superstitions, des sortilèges, de la magie ou l'évocation d'esprit, celles qui soutiennent le divorce, le duel ou le suicide, celles qui racontent ou enseignent des choses obscènes et lascives. Pour contrer la littérature jugée malsaine, le bulletin publie lui-même des extraits de romans, annonce des livres, insère dans la section locale le catalogue de la bibliothèque paroissiale et bien sûr, publie de nombreuses petites histoires de fiction, typiques de la littérature du terroir. Pendant toute l'année 1935, il publie des parties du roman de Joseph Lallier intitulé *Le spectre menaçant* dans lequel une famille est déchirée par le déshonneur et l'égoïsme d'un fils.

⁹² *Le Bulletin paroissial*, janvier 1911, p.4-5.

⁹³ *Le Bulletin paroissial*, décembre 1910, p.5.

Le théâtre et le cinéma sont souvent dénoncés, mais la plupart du temps d'une façon indirecte. En effet, il en est habituellement question à l'intérieur de textes portant sur d'autres sujets comme l'éducation des adolescents. On peut émettre l'hypothèse que ce silence relatif est dû au fait que l'on craint de mystifier davantage l'activité qui se passe à l'intérieur de ces établissements, ce qui pourrait contribuer à attirer l'attention sur ces «vestibules de l'enfer».⁹⁴ Nous avons d'ailleurs déjà mentionné que la salle sombre du cinéma apparaît plus menaçante que le contenu de ses films. Ainsi, le bulletin est scandalisé à l'idée qu'un homme puisse entraîner sa femme à «ces écoles d'infidélités» et la laisse «rire aux côtés d'un autre mari trompé».⁹⁵

Le discours sur le cinéma se modifie avec le temps. En 1917, le cinéma est un produit du diable, on l'accuse d'encourager la promiscuité, de faire la promotion de l'adultère et du divorce et de permettre aux voleurs de s'y réfugier.⁹⁶ Quelques années plus tard, on prend conscience que le cinéma peut devenir un outil de propagande extraordinaire, le cinéma n'est désormais plus une menace en soi et c'est l'usage qui détermine la moralité. En 1925, on encourage par exemple les lecteurs du bulletin à aller voir le film «La vie de Notre-Seigneur», produit par la maison Pathé. En 1939, on se moque même de ceux qui prétendent que le cinéma est une invention du diable : «trop flatteur pour le Diable», rétorque Pierre à Jérémie dans un dialogue opposant deux jeunes catholiques. Il faut dire que le Pape Pie XI a publié sur le sujet l'encyclique *Vigilanti cura*, qui dicte aux catholiques l'attitude à avoir face au cinéma. Le bulletin publie désormais une liste de films irréprochables et on formule le souhait de voir se créer au Québec une ligue de moralité qui aurait le rôle de censurer les films.⁹⁷

Qu'il s'agisse de lecture, de cinéma ou de théâtre, *Le Bulletin paroissial* développe donc dans le domaine culturel une stratégie consistant à offrir une solution de rechange aux produits et activités condamnés. Dans le domaine de la lecture, le bulletin propose parfois d'être lui-même cette solution ou encore il dirige le lecteur vers ce qui est acceptable.

⁹⁴ *Le Bulletin paroissial*, mai 1927, p.2.

⁹⁵ *Le Bulletin paroissial*, avril 1914, p.2.

⁹⁶ *Le Bulletin paroissial*, décembre 1934, p.115.

⁹⁷ *L'Action paroissiale*, mai 1939, p.2.

Le bulletin s'intéresse également à l'instruction et il dénonce les tenants de l'école obligatoire ainsi que ceux prônant la création d'un ministère de l'Éducation. Les arguments sont alors ceux du «gros bon sens», tel que le démontre un dialogue entre un prêtre et un paroissien qui défend l'école obligatoire. Le prêtre feint alors l'étonnement devant une telle position et il demande au paroissien comment il peut vouloir laisser ses enfants entre les mains du gouvernement alors qu'il ne laisse pas ses biens matériels entre les mains de n'importe qui.⁹⁸ Pour appuyer son argumentation, le bulletin prétend que la province de Québec est la plus scolarisée du Canada. S'adressant à un public peu scolarisé, le bulletin essaie aussi de tirer son épingle du jeu en flattant l'orgueil des gens moins instruits et en dénigrant ceux qui le sont trop. On rappelle que les prisons sont remplies d'arnaqueurs sachant trop bien compter, d'anarchistes connaissant trop la chimie et de dépravés sachant trop bien lire.⁹⁹ Par contre, le bulletin n'hésite pas à donner son appui au «progrès scolaire». Un article critique même la mesquinerie des commissaires d'école qui refusent de moderniser les classes en s'opposant à l'achat de dictionnaires.¹⁰⁰ En matière d'instruction publique, le bulletin prend aussi position en faveur de l'amélioration des conditions de vie des instituteurs et il demande aux parents de ne jamais appuyer la révolte de leurs enfants contre leurs maîtres.¹⁰¹

4.3.3 Être Canadien français

Le Bulletin paroissial oriente ses lecteurs vers ce qu'il considère être un Canadien français. Être Canadien français c'est d'abord être un catholique, donc ne pas être protestant. Ainsi, sous la forme de questions et réponses, le bulletin publie en 1918 un article intitulé «Comment les catholiques doivent se conduire vis-à-vis des protestants». On appelle d'abord à éviter ces rapports, mais lorsque cela est nécessaire, on concède que la charité chrétienne oblige le catholique à demeurer courtois. Sans plus d'explication, l'article mentionne qu'il est illusoire de fréquenter un protestant dans l'espoir de le convertir puisque les catholiques sont

⁹⁸ *Le Bulletin paroissial*, mars 1913, p.3.

⁹⁹ *Le Bulletin paroissial*, septembre 1919, p.2.

¹⁰⁰ *Le Bulletin paroissial*, novembre 1921, p.5.

¹⁰¹ *Ibid.*, p.5.

généralement plus faciles à convertir. Il est donc strictement défendu d'entrer dans un temple ou un cimetière protestant et de participer à aux cérémonies de ce culte. Il va de soi que les parents n'ont pas le droit d'envoyer leur fils dans un établissement d'enseignement protestant, à moins de circonstances particulières liées au temps ou au lieu. Le catholique doit donc être intransigeant et ne faire aucune concession.¹⁰²

Pour bien faire comprendre aux parents les dangers qu'ils encourent s'ils envoient leur enfant à l'école protestante, le bulletin publie en 1924 un texte mettant en scène un prêtre rendant visite à une famille dont le fils a fréquenté une école protestante : le jeune homme s'avère être un insolant, réfractaire à l'autorité de ses parents, un «poseur et un persifleur insultant Dieu» et répandant l'idée que toutes les religions se valent.¹⁰³

Pour entretenir ce sentiment de méfiance envers les protestants, le bulletin s'emploie à inculquer dans l'esprit du lecteur un sentiment d'injustice et d'iniquité. Les Canadiens français sont présentés comme des victimes ou des laissés pour compte d'un système qui privilégie les protestants. Par exemple, un narrateur anonyme raconte en 1913 avoir fait une visite à l'asile de Longue-Pointe dirigé par les sœurs de la Providence d'où il lui est venu plusieurs réflexions sur l'inégalité entre protestants et catholiques. Il se dit scandalisé d'avoir appris que la province n'octroyait à l'institution catholique que 10 \$ par pensionnaire, alors que pour chaque «aliéné», l'asile protestant de Verdun en reçoit 14,50 \$. Ces données l'amènent à faire un long réquisitoire contre la docilité des catholiques qui se laissent traiter comme «des races inférieures, des chiens battus» et comme des écoliers doués à qui l'on a «tellement répété qu'ils étaient imbéciles qu'ils ont fini par le croire et à se comporter comme s'ils l'étaient».¹⁰⁴ Les protestants agissent ici comme des boucs-émissaires et fournissent des arguments pour canaliser le sentiment d'injustice qui devait imprégner les ouvriers.

Le Bulletin paroissial mène également son combat identitaire sur le terrain de la langue. En effet, à plusieurs reprises, il manifeste son agacement de voir que dans une ville dont les trois

¹⁰² *Le Bulletin paroissial*, juillet 1917, p.3.

¹⁰³ *Le Bulletin paroissial*, février 1924, p.16.

¹⁰⁴ *Le Bulletin paroissial*, mars 1913, p.138.

quarts sont francophones, l'anglais demeure la langue prédominante dans le milieu des affaires. Le bulletin répète aux Montréalais de cesser de croire que la connaissance de l'anglais est nécessaire pour réussir: «qu'on cesse donc d'insister sur la nécessité de l'anglais; c'est le français qui est nécessaire».¹⁰⁵ On prétend alors que de parler bien le français ouvre plus de perspectives que de parler médiocrement deux langues et que le bilinguisme ne donnera jamais l'initiative et les idées qu'aurait pu fournir l'étude approfondie d'une seule langue.¹⁰⁶ On demande également aux parents de cesser de soumettre leurs enfants à la torture de l'apprentissage d'une langue étrangère, car un enfant bilingue est un hybride, ce qui signifie dans cet esprit «médiocre».¹⁰⁷ Le bulletin semonce constamment les commerçants français qui affichent en anglais et si, en 1939, il manifeste sa joie de voir que les commerces affichent de plus en plus en français et que d'une manière générale le français fait des progrès dans la ville, il constate aussi qu'il reste encore trop d'irréductibles «arriérés mous» et beaucoup d'erreurs dans le langage. Pour le tricentenaire de la ville, le bulletin fait part de son souhait qu'elle ait alors atteint la perfection et que tous les «miss, mrs, room, clnrs&dyers, hairdresser, hardware, btchr, drugstore, mgr (pour gérant)» aient disparu des enseignes de la ville.¹⁰⁸

La stratégie du bulletin consiste alors à convaincre ses lecteurs que la langue française possède encore toute sa noblesse. Par exemple, à la mort de Pie XI, il rappelle que dans les messages en provenance «de l'univers», la langue la plus utilisée par les chefs d'États et autres dignitaires était le français, et que l'anglais n'arrivait que quatrième derrière l'italien et l'espagnol. Faisant fi du fait qu'il s'agit de trois langues principalement parlées par des catholiques, on proclame que le français est la langue des rois et que, pour cette raison, les Canadiens français ne devraient jamais baisser la tête lorsqu'un Anglais leur demande de «parler une langue de blanc».¹⁰⁹

¹⁰⁵ *Le Bulletin paroissial*, février 1936, p.13.

¹⁰⁶ *Ibid.*, p.13.

¹⁰⁷ *Le Bulletin paroissial*, janvier 1935, p.10.

¹⁰⁸ *Le Bulletin paroissial*, mai 1939, p.3.

¹⁰⁹ *Ibid.*, p.9.

Le français des rois n'est toutefois pas celui des milieux populaires et le bulletin s'inquiète durant toute la période de la médiocrité de la langue des Canadiens français. En 1921, il souhaite voir se créer à Montréal une «ligue du bien-parler» comme celle qui vient alors d'être créée à Paris. Celle-ci fait payer l'équivalent de 10 sous à tout élève qui ne prononce pas une expression correctement ou dit un mot vilain.¹¹⁰ Le bulletin aimerait que les Canadiens corrigent leur façon de prononcer les «oi» (non «oué»), les «t» et les «d» (non «ts» et «ds») et abolissent les anglicismes comme «correct», «all right», «ok, comment?», «Costudis?» et «Cosvoudites?»¹¹¹

Le «bon parler» concerne évidemment le blasphème. La lutte contre le blasphème fait partie des grands combats du bulletin. En 1919, un article du bulletin paroissial constate un net recul de l'ivrognerie, un plus grand respect du français, mais que le mal du blasphème reste pour sa part entier. On accuse les blasphémateurs de menacer la réputation des Canadiens français et on demande aux lecteurs de se liguier contre eux.

Bien avant la grande Crise, *Le Bulletin paroissial* veut inculquer chez ses lecteurs un nationalisme économique. Dans un dialogue datant de 1913, un prêtre fait comprendre à son paroissien que déposer ses économies à la caisse populaire est préférable, car il faut d'abord penser «aux siens».¹¹² En 1921, le bulletin demande de cesser de dépenser en «niaiseries» et d'alimenter les compagnies anglaises.¹¹³ En 1928, ce sont les riches qui sont accusés de manquer de patriotisme, car ils oublient trop souvent que leur goût pour les objets de luxe n'enrichit que les étrangers, en l'occurrence les «Anglais, les Juifs et les Japonais». La crise économique provoque une recrudescence des textes encourageant «l'achat chez nous» et de ceux critiquant la mainmise des étrangers sur les ressources naturelles du pays. Par exemple, en 1939, on se plaint que, pendant les déménagements, trop de Canadiens français vont acheter leurs meubles en Ontario «qui nous aime peu», plutôt que d'acheter à des Canadiens français, «que vous devez aimer».

¹¹⁰ *Le Bulletin paroissial*, novembre 1921, p.14.

¹¹¹ *L'Action paroissiale*, février 1936, p.14.

¹¹² *Le Bulletin paroissial*, mars 1913, p.139.

¹¹³ *Le Bulletin paroissial*, novembre 1921, p.14.

Le bulletin encourage donc les Canadiens français à faire preuve d'initiative en affaires et il leur reproche d'être résignés et de manquer d'audace. Il affirme que les Canadiens français ont autant la bosse des affaires, autant de «doigté» et d'esprit d'invention que les autres «races».¹¹⁴ Dès lors, il suffit d'être ambitieux, fort, uni et de cesser de trouver admirable tout ce qui est étranger. Ce dernier est d'ailleurs accusé de piller les ressources et de violer les traditions catholiques en obligeant les Canadiens français à travailler sept jours par semaine. La tolérance envers les étrangers a mené à la colère divine : «Dieu s'est vengé», dit le bulletin en 1939, il «n'aime pas qu'on se moque de lui, et maintenant les machines rouillent encore».¹¹⁵

En plus de la langue et de l'économie, le bulletin s'intéresse parfois à d'autres dimensions du nationalisme canadien-français. Ce nationalisme peut être d'ordre démographique, comme en 1913, où le bulletin fait part de son inquiétude quant au taux élevé de mortalité infantile, car elle fauche des «légions d'enfants au grand détriment de notre nationalité». Le nationalisme peut également être d'ordre artistique, comme en 1936 où l'on appelle les artistes à créer des bustes de héros canadiens. Le nationalisme a aussi une dimension religieuse : on dit alors qu'il faut aimer sa patrie et qu'il faut prier pour elle afin que «notre cher Canada devienne encore plus catholique par le nombre et l'intensité de sa foi.»

Le bulletin dénonce «l'arriéré mou», ce faux nationaliste admirateur des Américains, incarné par le personnage de Célestin dans une histoire publiée en 1937. Célestin, peste contre les communistes, mais ne remarque pas que dans sa ville aux trois quarts canadiennes-françaises, toutes les annonces sont en anglais, ou lorsqu'elles sont en français, elles vantent les produits «anglo-américains-juifs»; il n'entend pas les percepteurs de billets canadiens-français qui «baragouinent» l'anglais.¹¹⁶

4.4 Conclusion

¹¹⁴ *Ibid.*, p.2.

¹¹⁵ *L'Action paroissiale*, mai 1939, p.13.

¹¹⁶ *L'Action paroissiale*, mars 1937, p.14.

La section commune du bulletin paroissial rappelle donc aux catholiques montréalais que leur Église a quelque chose à dire sur presque tous les aspects concernant sa vie et son univers. Il y a certes une légère évolution dans le contenu puisque le bulletin s'intéresse d'abord davantage aux questions privées pour finir par porter un peu plus d'intérêt pour les questions sociales et publiques, mais dans son ensemble le bulletin conserve pendant trente ans des intérêts diversifiés. Ce glissement n'est d'ailleurs que le reflet de l'évolution du discours de l'Église qui développe alors une approche basée sur l'action sociale, comme en témoignent les mouvements d'actions catholiques spécialisées. En plus de montrer la capacité de l'Église à formuler des réponses aux nouveaux problèmes liés au contexte de l'époque, les textes de fiction du bulletin paroissial contribuent à façonner l'imaginaire de ses lecteurs en créant des personnages et des situations stéréotypés, ce qui a pu favoriser l'émergence de préjugés négatifs ou positifs envers certains acteurs et certains événements auxquels un Canadien français pouvait être confronté. Les personnages stéréotypés, le langage et la simplicité des historiettes sont autant de façons utilisées par les jésuites pour toucher une population ouvrière peu scolarisée. D'une manière générale, nous pouvons affirmer que le bulletin paroissial vient rappeler à ses lecteurs que l'Église catholique n'entend pas baisser les bras devant les nouveaux problèmes créés par la modernisation de la société québécoise à cette époque.

CONCLUSION

Cette étude portait sur *L'Action paroissiale* produite par les pères jésuites de la paroisse de l'Immaculée-Conception entre 1909 et 1939. Un bilan de l'historiographie de l'Église au Québec nous a d'abord permis de constater que les historiens et autres chercheurs s'intéressant à ce sujet s'entendent pour affirmer que l'Église s'est sentie menacée par la modernisation de la société. Ainsi, le processus d'urbanisation aurait mis en péril la structure paroissiale qui favorisait l'Église en lui facilitant l'encadrement des fidèles. L'Église s'inquiète également de la diffusion de discours concurrents et entreprend d'utiliser l'imprimé pour les affronter. Le bilan historiographique a aussi démontré que l'Église a su faire preuve d'une capacité d'adaptation rapide et efficace. Ces constats nous ont conduit à nous demander quel était le rôle spécifique de *L'Action paroissiale* parmi le vaste arsenal de propagande déployé par l'Église pendant la première moitié du XX^e siècle. Nous avons soutenu l'hypothèse que la création des bulletins de *L'Action paroissiale* poursuivait deux objectifs : freiner la désintégration de la paroisse comme système normatif et structurer le discours social auprès de la classe ouvrière.

L'analyse de l'évolution du bulletin paroissial et de l'expansion de son réseau a montré que l'œuvre de *L'Action paroissiale* est un projet que les jésuites ont à cœur. Les principaux artisans s'investissent pour faire de leur journal une publication professionnelle capable de rivaliser avec les imprimés de masse de l'époque. Ils ont su trouver rapidement une formule qu'ils amélioreront pendant trente ans. Le développement du réseau et la professionnalisation de ses modes de distribution permettent au bulletin de rejoindre une grande partie de la population montréalaise. Le souci de rendre le bulletin accessible exige

de composer avec des impératifs financiers. L'équipe derrière *L'Action paroissiale* bénéficie de l'infrastructure de l'Imprimerie du messager qui lui permet de produire à bas coût. Toutefois, cela ne suffit pas et les nombreux efforts faits pour plaire aux annonceurs prouvent que la vente d'espaces publicitaires est une des sources importantes pour assurer la survie de la publication. Les concepteurs du bulletin cherchent à y intégrer les publicités afin d'assurer un maximum de visibilité à ces annonceurs. D'abord distribué gratuitement, le bulletin se fait de plus en plus insistant pour que les lecteurs paient leur abonnement, mais la priorité demeure l'accessibilité au plus grand nombre, puisqu'il est toujours possible de recevoir le bulletin sans le payer.

L'étude de la section locale de *L'Action paroissiale* nous a permis de définir l'importance du rôle du bulletin au sein de la vie paroissiale. D'abord, en informant les paroissiens des activités sociales ou religieuses, le bulletin permet à la paroisse de fonctionner. Ensuite, le bulletin offre une tribune aux acteurs paroissiaux et leur permet de tenir la population au courant de ses activités. À ce titre, les commentateurs de l'époque ont pu dire que le bulletin consolidait le tissu paroissial. Le bulletin multiplie les occasions de montrer que la société paroissiale est un modèle qui fonctionne : il participe à l'organisation de la charité, il vante le succès des événements passés et il contribue à conserver des lieux pour exercer une sociabilité paroissiale menacée par l'urbanisation. Il valorise la société paroissiale en tentant de renforcer le sentiment d'appartenance et en créant un sentiment de proximité afin de remplacer le lien d'interdépendance qui unissait les paroissiens de la paroisse traditionnelle. Les tableaux d'honneur et les annonces de baptêmes, de mariage et de funérailles sont également des occasions de nommer les individus, ce qui contribue à entretenir un sentiment de rapprochement entre les paroissiens. L'étude de la section locale a aussi mis en lumière la façon dont les religieux utilisaient le bulletin pour asseoir leur autorité sur les paroissiens. On découvre que les dirigeants paroissiaux souhaitent établir une relation paternaliste et qu'ils profitent de leur bulletin pour rappeler à leurs ouailles qu'ils vivent parmi eux, qu'ils ont un œil sur tout. Le bulletin épaula le curé dans son entreprise d'encadrement en faisant la promotion des différentes ligues et congrégations de la paroisse.

L'étude de la section commune de *L'Action paroissiale* a montré comment le bulletin offre à l'Église une tribune de choix lui permettant de faire la démonstration qu'elle connaît les solutions adéquates aux problèmes vécus par les individus issus des classes ouvrières. Son but est d'entretenir l'idée que l'Église demeure un guide par excellence pour affronter les nouveaux défis inhérents à la modernisation et à l'urbanisation de la société. Qu'ils soient de nature littéraire ou éditoriale, les textes de la section commune partagent certaines caractéristiques prouvant qu'ils s'adressent à un public peu instruit que l'on présume moins enclin à la lecture. Les textes sont brefs, écrits dans un style populaire et ils visent davantage à stimuler l'imagination du lecteur que sa réflexion. Les auteurs ont recours à différentes astuces pour attirer et conserver l'attention de ce type de lecteurs. Par exemple, ils n'hésitent pas à glisser vers le sensationnalisme ou à décrire des choses surnaturelles comme si elles étaient banales. Détenteur de la vérité, le bulletin ne se croit pas tenu de nuancer ses propos et fabrique de nombreux personnages stéréotypés. Par exemple, l'homme d'Église apparaît comme un personnage doux, affable et indulgent afin d'entretenir un lien de confiance entre le prêtre et le lecteur. La grande variété des thèmes abordés dans la section commune prouve que les concepteurs du bulletin veulent maintenir dans l'esprit de leurs lecteurs l'idée que l'Église a réponse à tout. Le bulletin traite donc de nombreux sujets, autant de nature religieuse, privée que publique. *Le Bulletin paroissial* poursuit la prédication du curé dans les foyers, veille sur l'honneur et l'image de l'Église en contrant les attaques et les remises en question qui lui sont adressées, il éduque ses lecteurs et leur apprend comment se conformer aux exigences de l'Église. Il leur apprend comment ils doivent jouer leurs différents rôles sociaux d'homme, de femme, de parent, de conjoint, d'ouvrier, de Canadien français ou de citoyen. Ces exigences sont fermes et parfois contradictoires : on demande par exemple à l'ouvrier d'être vaillant et résigné, mais au Canadien français d'être fier et combatif. Nous avons noté qu'à partir des années 1930, le bulletin délaisse tranquillement les questions d'ordre privé (éducation des enfants, mariage, fréquentation) pour privilégier les questions sociales.

Bien que le rôle de chaque section soit facilement identifiable, cela n'empêche pas chacune d'elle de contribuer aux deux fonctions du *Bulletin paroissial*. La section locale participe ainsi à structurer le discours social avec ses nombreuses interventions morales et ses

commentaires sur l'actualité. De même, la section commune continue d'assurer la valorisation de la société paroissiale en racontant des histoires bien ancrées dans la paroisse urbaine où évoluent des personnages typiques de celle-ci comme le curé, le marchand, la commère, l'ouvrier, ou en entretenant une méfiance envers la ville afin d'inciter les paroissiens à se replier sur la vie paroissiale.

En créant *Le Bulletin paroissial*, les pères jésuites de la paroisse de l'Immaculée-Conception ont développé un outil pour contrer les menaces de désintégration de la société paroissiale. Tenter de savoir si cet outil a permis aux jésuites d'atteindre leur objectif est une question à laquelle il est difficile de répondre. Bien sûr, nous savons qu'au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale, la vie sociale paroissiale s'est amoindrie et que la paroisse urbaine est désormais essentiellement une communauté de foi regroupée autour de la même église. Les bulletins ont-ils au moins contribué à ralentir ce processus? À la lumière de cette étude, nous croyons que le bulletin a pu réellement prolonger de quelques années la vitalité de la paroisse en milieu urbain. En convoquant le paroissien directement chez lui aux événements religieux et sociaux du mois, *L'Action paroissiale* nous apparaît une manière efficace de rappeler au catholique montréalais, vivant entouré d'églises, à quelle communauté paroissiale il appartient.

Quant à savoir si *L'Action paroissiale* a atteint son objectif de structurer le discours social auprès de la classe ouvrière, la réponse est encore plus difficile à cerner. De prime abord, il semble qu'un seul journal, mensuel de surcroît, puisse difficilement à lui seul établir une hégémonie sur le dicible, imposer les termes des débats et baliser l'imaginaire. *L'Action paroissiale* possède toutefois des caractéristiques qui la distinguent des autres formes de discours présents à l'époque nous permettant de croire que son impact a pu être réel. D'abord, le bulletin pénètre directement dans les foyers sans que le paroissien en fasse la demande : même ceux qui refusent de payer leur abonnement ou qui n'en ont pas les moyens reçoivent leur exemplaire. Comme le bulletin livre les renseignements nécessaires à la vie sociale et religieuse de la paroisse et qu'il pouvait servir de répertoire pour trouver un commerçant ou un service, nous pouvons supposer qu'il était habituellement conservé dans un endroit facilement accessible et qu'il était consulté occasionnellement. La présence de

jeux et de concours multiplie également les occasions de jeter un œil dans le bulletin. Une fois ouvert, le bulletin laisse découvrir des textes concis, écrits dans un style populaire et vivant grâce auquel tous les membres d'une famille peuvent trouver leur compte. Ces facteurs nous poussent donc à croire que les jésuites ont su rejoindre par écrit une population peu instruite et moins attirée par la lecture. L'impact réel qu'a pu avoir le bulletin paroissial demeure difficile à évaluer, mais nous sommes convaincus qu'il faisait son chemin. Le fait que *L'Action paroissiale* ait été publiée durant tant d'années s'avère un excellent indice du succès de l'entreprise.

Créant un lien entre l'étude de l'imprimé et celle de la paroisse, *L'Action paroissiale* s'avère une source riche pour l'étude de différentes composantes de la société paroissiale et de l'imprimé, mais elle pourrait aussi devenir une source importante pour l'historien s'intéressant à différents aspects de cette période (l'histoire de l'éducation, du couple, des ouvriers, etc.) Nous avons démontré comment la publication des jésuites a été mise au service de la paroisse, mais le bulletin n'a pas livré tous ses secrets.

BIBLIOGRAPHIE

Sources

La Compagnie de Jésus au Canada français, Montréal, Maison provinciale, 1942, 232p.

Le Bulletin paroissial, Montréal, L'Imprimerie du Messenger, 1909-1932.

L'Action paroissiale, Montréal, L'Imprimerie du Messenger, 1932-1939.

BONCOMPAIN, Louis, *Le foyer canadien*, Montréal, L'Imprimerie du Messenger, 1914, 271p.

BONCOMPAIN, Louis, *Grain de bon sens*, Montréal, L'Imprimerie du Messenger, 1918, 282p.

DUGRÉ, Adélar, *La paroisse au Canada français*, Montréal, École sociale populaire, 1929, 183, 65p.

GARIÉPY, Wilfrid, *Les jésuites*, Montréal, L'École sociale populaire, 1936, 57p.

GARIÉPY, Wilfrid, *La paroisse urbaine*, Montréal, Institut social populaire, 1953, 32p.

Ouvrages généraux

BEAULIEU, André et Jean Hamelin, *La presse québécoise des origines à nos jours*, vol. 4 à 6, Québec, Les presses de l'Université Laval, 1995.

FERRETTI, Lucia, *Brève histoire de l'Église catholique au Québec*, Montréal, Boréal, 1999, 203p.

HAMELIN, Jean et GAGNON, Nicole, *Histoire du catholicisme québécois. Le XX^e siècle*, t.1 (1898-1940), Montréal, Boréal Express, 1984, 514p.

LAMONDE, Yvan, *Histoire sociale des idées au Québec (1896-1929)*, vol.2, Montréal, Fides, 2004, 338p.

LEMIEUX, Raymond et Jean-Paul Montminy, *Le catholicisme québécois*, Sainte-Foy, Les éditions de l'IQRC, 2000, 148p.

MICHON, Jacques, *Histoire de l'édition littéraire au Québec au XX^e siècle*, vol.1, Montréal, Fides, 1999, 482p.

ROY, Fernande, *Histoire des idéologies au Québec aux XIX^e et XX^e siècles*, Montréal, Boréal Express, 1993, 130p.

SÉGUIN, Normand et Serge Courville, *Atlas historique du Québec : La paroisse*, Ste-Foy, Presses de l'Université Laval, 2001, 296p.

Méthodologie

ANGENOT, Marc, *La parole pamphlétaire, typologie des discours modernes*, Paris, Payot, 1995, 430p.

De BONVILLE, Jean, *L'analyse de contenu des médias : de la problématique au traitement statistique*, Paris, De Boeck Université, 2000, 451p.

BORDAS, Éric, *L'analyse littéraire : notions et repères*, Paris, Armand Colin, 2005, 231p.

PELLETIER, Jacques, dir., *Littérature et société*, Montréal, VLB Éditeur, 1994, 446p.

RIFFE, Daniel, Stephen Lacy et Frederick G.Fico, *Analysing Media Messages : Using Quantitative Content Analysis in Research*, Mahwah N.J., L.Erlbaum, 1998, 208p.

Études

ARCAND, Robert, *Les catholiques du Québec et le fascisme italien (1929-1939)*, M.A. (Histoire), Université de Sherbrooke, 1986, 195 p.

ARCHAMBEAULT, Jean-Marie, «Les jésuites et la reconnaissance internationale de Montréal», *La Presse*, jeudi 14 mai 1992, p.A7.

ARCHIBALD, Clinton, *Un Québec corporatiste? Corporatisme et néo-corporatisme : du passage d'une idéologie corporatiste sociale à une idéologie corporatiste politique*, Hull, Asticou, 1984, 429p.

De BONVILLE, Jean, *La presse québécoise de 1884 à 1914 : genèse d'un média de masse*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1988, 416p.

De BONVILLE, Jean, «La presse dans le discours des évêques québécois de 1764 à 1914», *Revue d'histoire de l'Amérique Française*, 49, 2, 1995, pp.195 à 221.

DESJARDIN, Gaston, *La pédagogie du sexe : un aspect du discours catholique sur la sexualité au Québec (1930-1960)*, M.A. (Histoire), Université du Québec à Montréal, 1985, 156p.

FERRETTI, Lucia, *Entre voisins : la société paroissiale en milieu urbain, Saint-Pierre-Apôtre de Montréal, 1848-1930*, Montréal, Boréal, 1992, 264p.

FERRETTI, Lucia, «L'Église de Montréal (1900-1950) dans les mémoires et les thèses depuis 1980», *S.C.H.E.C. Études d'histoire religieuse*, 59, 1993, pp.105-123.

GAGNON, Claude-Marie, *La littérature religieuse au Québec, sa diffusion, ses modèles, et ses héros*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1986, 335p.

HARDY, René, *Contrôle social et mutation de la culture religieuse au Québec (1830-1930)*, Montréal, Boréal, 1999, 290p.

HÉBERT, Pierre, *Censure et littérature au Québec*, t.1-2, Montréal, Fides, 1997.

LAJEUNESSE, Marcel, *Lecture publique et culture au Québec, XIX^e et XX^e siècle*, Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec, 2004, 232p.

MARQUIS, Dominique, *Un quotidien pour l'Église : L'Action catholique (1910-1940)*, Montréal, Leméac, 2004, 220p.

MARTIN, Annie, *L'imprimerie l'Action sociale ltée : l'Église dans l'arène de l'édition québécoise, 1907-1939*, M.A. (Histoire), Université du Québec à Montréal, 2003, 154p.

MARTIN, Richard, *La Revue dominicaine des années 1930. Une version de la pensée sociale*, M.A. (Histoire), Université d'Ottawa, 1983, 183p.

RAINVILLE, Danielle, *Le monde de l'imprimé et l'Église*, M.A. (Bibliothéconomie), Université de Montréal, 1983, 143p.

ROY, Fernande et Jean De Bonville, «La recherche sur l'histoire de la presse québécoise : bilan et perspectives», *Recherches sociographiques*, 41, 1, 2000, pp.15-51.

SAINT-JACQUES, Lise, *Mgr Bruchési et le contrôle des paroles divergentes : journalisme, polémique et censure (1896-1910)*, M.A. (Histoire), Université du Québec à Montréal, 1987, 140p.

VANNUCCI, Simone, *Rôle structurant de la Compagnie de Jésus sur la littérature et l'édition au Québec (1930-1960)*, Thèse de Ph.D (littérature), Université de Sherbrooke, 2005, 362p.

VANNUCCI, Simone, «Le complexe éditorial des jésuites et le contrôle de la lecture au Québec (1930-1960)», *Mens*, 5, 2 (printemps 2005), pp.431-463.